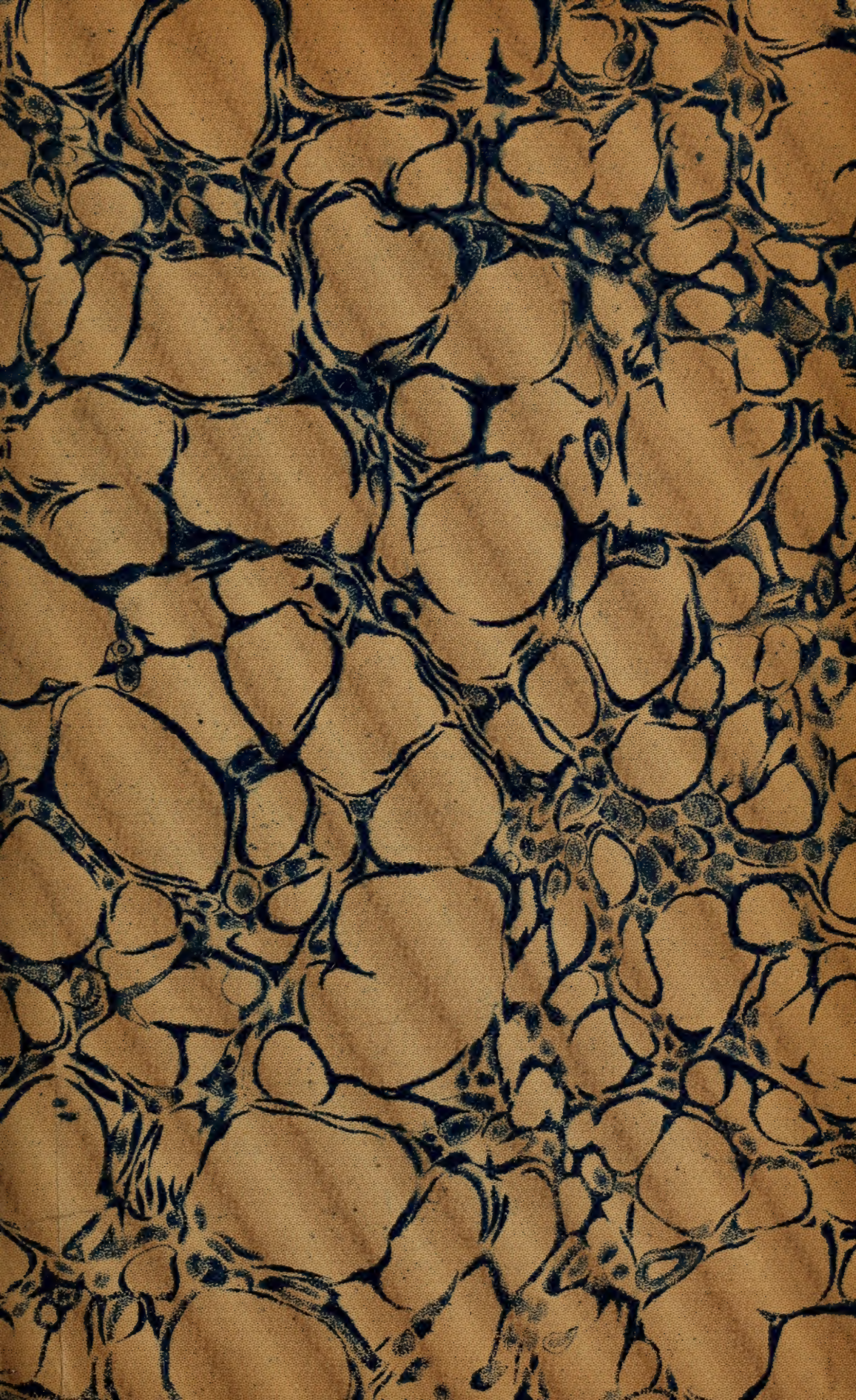
U d'/of OTTAWA
39003000798784



Ecole de Sciences domestiques
Congrégation de Notre Dame
Ottawa

Collège Notre-Dame

Ottawa.

Congrégation de Notre-Dame,
1ère Classe française,
Ottawa, 1908.

ÉTUDES D'HISTOIRE

ET DE

LITTÉRATURE

LYON. — IMP. EMMANUEL VITTE, RUE DE LA QUARANTAINE, 18.

CE

EDMOND BIRÉ

Etudes d'Histoire

ET DE

Littérature

L'historien de la Bretagne. — Jules II et la Renaissance. — Une conspiration sous Louis XIV. — Voltaire et Frédéric II. — Le monastère des Oiseaux. — Walter Scott et le Romantisme. — La Comédie en France au XIXe siècle. — Auguste Brizeux. — La jeunesse de Louis Veuillot. — Henry Newman et le mouvement d'Oxford, etc.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
U Ottawa
LIBRARY ANNEX

LYON
LIBRAIRIE GÉNÉRALE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE
EMMANUEL VITTE, DIRECTEUR
Imprimeur de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon
3, place Bellecour et rue de la Quarantaine, 18.

1900

Diététique-Sciences domestiques
UNIVERSITÉ D'OTTAWA
Ecole des Sciences domestiques
Congrégation de Notre Dame
Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
U Ottawa
LIBRARY ANNEX

AC
25
.B5
1900

I

L'HISTORIEN DE LA BRETAGNE[1]

I

Jeune encore, former un grand et noble dessein ; à l'âge des longs espoirs, rêver d'écrire l'histoire de sa province natale, quand cette province est la Bretagne; pendant près d'un demi-siècle, lui consacrer toutes ses pensées et toutes ses veilles ; réunir, avec un zèle que rien ne lasse, des matériaux sans nombre ; étudier infatigablement son sujet, retourner son champ deçà, delà, partout, *ne laisser nulle place où la main ne passe et repasse ;* amener à pied d'œuvre toutes ses pierres, les tailler, en sculpter quelques-unes avec un soin particulier ; dessiner le plan de l'édifice, et déjà

(1) *Histoire de Bretagne*, par Arthur Le Moyne de la Borderie, membre de l'Institut. T. Ier, 1 vol. in-4°. Rennes J. Plihon et L. Hervé, éditeurs, 5, rue Motte-Fabet. Paris, Alphonse Picard, 84, rue Bonaparte, 1897.

en faire sortir de terre certaines parties ; puis, après cette longue préparation, quand l'heure est venue d'élever le monument, se dire que l'on a trop présumé de ses forces ; que l'œuvre est trop grande pour l'ouvrier ; que, d'ailleurs, il est trop tard ; que les talents de l'esprit, si on les a possédés, s'affaiblissent avec le cours des ans ; s'arrêter alors, saisi de découragement, mais, au moment où l'on y va céder, entendre la voix de ses compatriotes, de ses amis, de ses maîtres, la voix plus chère encore de la patrie tant aimée, qui vous relève, vous encourage, vous fait un devoir d'achever enfin l'œuvre que seul vous pouvez mener à bien ; se dire qu'en effet le devoir est là, reprendre sa tâche, à l'heure où le soir tombe, avec toutes les ardeurs du matin, avec toute la passion de la jeunesse, — et publier un livre qui est un livre de premier ordre, remplir tout son dessein, réaliser tout son rêve : M. de la Borderie a eu cette heureuse fortune, et si elle lui est échue, c'est parce qu'il l'avait méritée.

Le 2 octobre 1848, au congrès breton de Lorient, un jeune homme de vingt ans se levait et prononçait un discours sur *le rôle historique des saints de Bretagne*. Ces pages brillantes, prémices d'un talent déjà mûr, produisirent une impression profonde sur tous ceux qui les entendirent, et tous eurent ce sentiment que le jeune orateur du congrès serait un jour l'historien national de la Bretagne. Treize ans plus tard, rencontrant, au début de ses *Moines d'Occident*, ce premier travail de M. de la Borderie, Montalembert

en signalera hautement le mérite et lui fera de nombreux emprunts (1).

Pour avoir si heureusement débuté, Arthur de la Borderie ne se croyait point un maître. Au sortir du congrès de Lorient, il alla s'asseoir sur les bancs de l'Ecole des chartes. Sa thèse de sortie, en 1852, traita « de l'organisation civile de la paroisse rurale en Bretagne au neuvième siècle, d'après le Cartulaire de Redon ».

Ses succès à l'Ecole le désignaient pour rester à Paris, aux Archives ou à la Bibliothèque nationale. Mais, dès ce moment, il avait résolu d'écrire l'histoire de la Bretagne, et n'était-ce pas en Bretagne même qu'il convenait de l'étudier? Il revint donc dans sa chère province, et désormais il n'en sortira plus. C'est là qu'il faudra que l'Académie des inscriptions et belles-lettres vienne le chercher en 1889, lorsqu'elle voudra se l'adjoindre (2). Le jour où ses titres ont été discutés, j'imagine que Messieurs des Inscriptions ont dû éprouver un étonnement, qui aura peut-être été jusqu'à l'effroi. Jamais peut-être personne n'avait frappé à leur porte avec un si énorme bagage. La liste seule de ses publications, le simple énoncé de leurs titres aurait rempli plusieurs séances. Elles dépassent, je le crois bien, le chiffre de *cinq cents* (3).

(1) *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 288.

(2) Il avait été élu, dès 1883, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions ; le 13 décembre 1889, il a été nommé membre de l'Institut, à la place de M. Charles Nisard.

(3) On trouvera cette liste — à peu près complète — au tome IV du *Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne*, par M. René Kerviler.

Plusieurs, sans doute, ne sont que des articles de Revues, mais qui tous apportent, sur le point traité, des documents inédits et des lumières nouvelles. Beaucoup aussi sont des morceaux considérables et souvent de vrais livres. L'auteur n'est point d'ailleurs de ces savants revêches qui ne veulent rien voir et rien savoir en dehors des textes historiques et des pièces d'archives. Il a l'érudition aimable ; les choses littéraires l'attirent et parfois le retiennent. C'est ainsi que dernièrement encore, il consacrait un piquant volume à l'académicien Alexandre Duval. Il lui est même arrivé de composer, à l'occasion, des épîtres en vers, des sonnets, voire même des chansons, qui, au milieu de ce vaste champ de l'histoire bretonne où il a fait pousser tant d'épis, sont comme des fleurs bleues et rouges qui s'épanouissent gaiement dans les blés. En 1890, usant de son privilège de membre de l'Institut, M. de la Borderie a ouvert, à la Faculté des lettres de Rennes, un cours libre d'histoire de Bretagne. Le succès fut tel qu'il constituait pour notre historien une nouvelle et dernière mise en demeure. Il ne lui était plus possible de se soustraire à l'obligation d'écrire enfin son grand ouvrage. Nous en avons aujourd'hui le premier volume.

II

Certes, il n'est pas une de nos provinces dont l'histoire n'offre un puissant intérêt, et c'est seulement

lorsque chacune d'elles aura trouvé, pour faire revivre ses annales, un écrivain à la hauteur de sa tâche, que l'histoire de France pourra vraiment être écrite. Mais, sans déprécier ni le Poitou, ni la Normandie, ni la Guyenne, ni la Bourgogne, ni le Languedoc, ni la Franche-Comté, ni ces autres contrées généreuses dont la patrie est faite, il est bien permis de dire qu'au point de vue de l'importance historique, le premier rang appartient à la Bretagne : elle est la plus longue, la plus complète des existences provinciales, qui ont fini par se fondre dans l'unité française. La Bretagne est même mieux qu'une province ; elle est un peuple, une nation véritable et une société à part, sinon étrangère à la nation, à la société française, du moins entièrement distincte dans ses origines, entièrement originale dans ses éléments constitutifs.

Comme la vie de l'homme se partage naturellement en trois périodes : jeunesse, âge mûr et vieillesse, de même toute société, toute nation dont l'existence est complète et qui en épuise le cycle, a pareillement ses trois âges : période de formation et de croissance, période d'épanouissement et de maturité, période de décroissance et de déclin. La période d'épanouissement, pour la Bretagne, c'est celle où, sous le titre de *duché* et sous la condition d'un hommage purement nominal envers la France, elle jouit en réalité d'une existence nationale respectée de tous et d'une indépendance politique aussi entière que possible. Après cette période, la Bretagne, comme vie nationale et politique, décroît, puisqu'elle tombe au rang de

province; avant, elle n'est encore sûre ni de son indépendance politique ni même de son existence nationale; elle lutte péniblement pour conquérir l'une et l'autre.

Ainsi se dessine d'elle-même la division de toute l'histoire de Bretagne en trois grandes périodes : *les Origines bretonnes; — la Bretagne duché; — la Bretagne province.*

Le premier volume de M. de la Borderie s'arrête au milieu du huitième siècle, en 752; il est donc loin de nous conduire jusqu'à la constitution de la Bretagne duché, qui n'aura lieu que deux siècles plus tard. La première période, celle des Origines, n'est pas encore épuisée. C'est dire avec quel soin l'auteur a étudié ces origines et quels larges développements elles ont reçus de lui. S'il s'arrête, du reste, dans ce premier tome, à l'année 752, il ne remonte pas plus haut que l'an 57 avant Jésus-Christ. On ne trouve donc rien dans son livre sur l'époque préhistorique. « La *préhistoire*, dit M. de la Borderie dans son *Avertissement*, c'est l'histoire avant l'histoire, c'est-à-dire l'histoire en préparation, en hypothèse, qui n'est pas encore fixée; terrain de recherches très intéressant, mais jusqu'ici trop mouvant pour qu'on y puisse asseoir une construction historique solide. » Cela est vrai; mais il l'est aussi qu'avant César l'Armorique existait et qu'elle avait des habitants. Que, sur ce « terrain mouvant », l'auteur se fût montré fort prudent, très réservé; qu'il eût refusé d'adopter l'un ou l'autre des systèmes, d'ailleurs contradictoires, des

antiquaires bretons, je l'aurais compris; mais peut-être eût-il été bon d'indiquer tout au moins les principaux d'entre ces systèmes. Du *préhistorique*, je suis tout prêt à reconnaître que *pas trop n'en faut*. Est-ce à dire cependant qu'il doive être l'objet d'une exclusion systématique? On a beaucoup abusé des *menhirs* et des *dolmens;* ce n'était peut-être pas une raison pour ne pas leur faire une petite place, — si étroite fût-elle, — dans les premières pages d'une histoire de Bretagne.

Cette histoire, dans le livre de M. de la Borderie, s'ouvre par la lutte de Jules César contre les peuplades gauloises de l'Armorique (1). Dans ce premier chapitre, l'historien fait payer cher au conquérant des Gaules sa victoire sur les Venètes. Il va même, — Dieu me pardonne! — jusqu'à écrire de lui : « Après le désastre, les Venètes s'étaient rendus à lui corps et biens. Il fit égorger tout le sénat, vendit le reste de la nation à l'encan, et s'en vante dans ses Mémoires. Voilà un grand homme qui ressemble beaucoup au dernier des misérables (2). » M. de la Borderie, on le voit, est un *Breton bretonnant* et, après bientôt deux mille ans, il n'a pas encore pardonné à César d'avoir écrasé « les *Veneti*, les *Unelli*, les *Osismii*, les *Curiosolitæ*, les *Esuvii* et les *Redones* (3). » Après tout, cette ferveur patriotique n'est pas pour déplaire,

(1) Des mots celtiques : *mor*, qui veut dire mer. et *ar*, ou plutôt *are*, autour, auprès, sur le bord.

(2) La Borderie, p. 77.

(3) César, II, 34.

d'autant qu'elle ne va pas ici sans une étude savante des textes et une critique approfondie des faits. Les mêmes qualités se retrouvent dans les deux chapitres sur la romanisation progressive de la province conquise, et sur la fusion presque complète qui finit par s'établir entre le polythéisme romain et le polythéisme gaulois. Ces chapitres nous conduisent à celui qui traite des commencements du christianisme dans la péninsule armoricaine, et qui est l'un des plus remarquables de l'ouvrage.

Quand les apôtres de l'Evangile pénétrèrent dans la péninsule, ils ne trouvèrent devant eux, comme culte public, que le polythéisme gréco-romain, mêlé à une religion gauloise qui s'en rapprochait beaucoup. Mais le druidisme, tout mort qu'il était, avait laissé derrière lui un épais réseau de pratiques et de croyances superstitieuses extrêmement tenaces, qui durent être le principal obstacle au progrès de la foi chrétienne dans le peuple.

Par le martyre, au mois de mai 288, à *Condevincum*, chef-lieu des Namnètes, des deux frères Donatien et Rogatien, s'ouvre l'histoire du christianisme en Bretagne. Avant cet événement, on n'y trouve aucune trace authentique de l'Evangile. Les documents contemporains ou quasi contemporains font défaut. Reste la tradition. « Tous les grands critiques français, dit M. de la Borderie, à commencer par Mabillon, les Bénédictins, les Bollandistes, ont admis l'autorité historique de la tradition, non sur le même pied que celle des documents contemporains, mais

dans un rang encore très important, très utile ; tous ont pensé que la rejeter est un procédé antihistorique, anticritique. Il y a, il est vrai, tradition et tradition ; avant de donner créance à une tradition, il faut l'examiner, la contrôler avec soin (ce qui est également indispensable vis-à-vis des documents contemporains), et quand, loin de contredire les faits certains de l'histoire, la tradition s'accorde avec eux et avec toutes les vraisemblances, quand elle est attestée par des documents anciens, écrits avec gravité et bonne foi, la critique prescrit de l'admettre, sinon dans tous ses détails, au moins dans tous ses points essentiels (1). »

Rien de plus juste que ces principes. J'ai peur seulement que l'éminent historien de la Bretagne n'y soit pas resté tout à fait fidèle, lorsqu'il s'est refusé à tenir compte de la tradition, en ce qui touche les commencements de l'Eglise d'Armorique. Il écarte absolument toutes les traditions qui s'y rattachent et qui sont antérieures à 288. Il est cependant bien difficile d'admettre qu'avant la fin du troisième siècle, l'Evangile n'ait pas été prêché en Armorique et n'y ait pas trouvé des disciples ; que cette partie de la Gaule n'ait pas eu, elle aussi, des évêques et des associations chrétiennes, pauvres, sans doute, et isolées, mais appelées un jour à s'étendre et à grandir. M. de la Borderie dit ailleurs, dans son chapitre sur la romanisation de la péninsule armoricaine : « De

(1) *Avertissement de l'histoire de Bretagne*, p. 3.

l'Italie ou de la Narbonaise, il nous vint un certain nombre de marchands, d'ouvriers, d'artistes qui, mal en point chez eux, essayèrent de faire fortune au loin et sans doute y réussirent, en communiquant aux indigènes les arts, les œuvres, les méthodes, les produits de la civilisation romaine, objet d'attraction pour les Gaulois (1). » Mais la Narbonaise, dès le premier siècle, avait eu des évêques. N'a-t-elle donc envoyé en Armorique que des marchands, et n'en vint-il pas aussi des ouvriers de l'Evangile ? Dès le deuxième siècle, vers 185, saint Irénée, évêque de Lyon, dans son *Traité contre les hérésies*, cite « la foi traditionnelle des Eglises établies dans la Germanie, dans l'Ibérie et *parmi les Celtes*, aussi bien que des chrétientés de l'Orient, de l'Egypte, de la Libye et du centre du monde (2). » Dans son *Livre contre les Juifs*, qui est également de la fin du second siècle, Tertullien rend un témoignage semblable : *Etiam Galliarum diversæ nationes et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita... in quibus omnibus locis Christi nomen, qui jam venit, regnat* (3). Comment, dès lors, ne pas reconnaître que la tradition, d'après laquelle l'introduction du christianisme dans la péninsule armoricaine est de beaucoup antérieure à la fin du troisième siècle, « est attestée par des documents anciens écrits avec gravité et bonne foi », et qu'elle « s'accorde de plus avec toutes les vraisemblances ? »

(1) Page 146.
(2) *Adv. Hær.*, I, 10.
(3) *Adv. Judæos*, 7.

Quoi qu'il en soit, le chapitre de M. de la Borderie sur les *Commencements du christianisme dans la péninsule armoricaine* n'en est pas moins un travail d'une exceptionnelle valeur. On peut contester quelques-unes des conclusions de l'auteur ; force est bien de rendre hommage à la science de l'érudit et au talent de l'écrivain. Après avoir fermé ce chapitre, j'ai rouvert *les Martyrs* de Chateaubriand, j'ai relu les livres IX et X, consacrés au séjour d'Eudore en Armorique. Ce qui m'a surtout frappé, à cette nouvelle lecture, succédant de si près à celle de l'*Histoire de Bretagne*, c'est combien l'œuvre du poète concorde avec les dernières données de l'érudition. M. de la Borderie lui-même n'y trouverait pas une seule erreur à relever. Chateaubriand place cette partie du récit d'Eudore à l'époque où Constance Chlore est allé dans la Grande-Bretagne combattre la révolte de Carausius, c'est-à-dire en 296. Or, cette date étant donnée, tous les détails du récit se trouvent être en parfait accord avec elle.

« J'arrivai enfin, chez les Rhédons (1), dit Eudore..; Clair, pasteur de l'Eglise des Rhédons, homme plein de vertus, était alors à Condivincum (2), et lui seul pouvait me donner les lumières qui me manquaient. » — En 1809, quand parurent *les Martyrs*, cela dut sembler un gros anachronisme. Tout le monde alors, en effet, admettait avec l'auteur de *la Vie des Saints*

(1) Les peuples de Rennes, etc.

(2) Nantes. Chateaubriand a bien soin de dire en note que Clair fut évêque de Nantes.

de Bretagne, le bon P. Albert Legrand, que saint Clair avait été ordonné évêque de Nantes en l'an 69 par le pape saint Lin, successeur de saint Pierre. Chateaubriand s'était donc trompé de deux cents ans et plus. Or, voilà qu'aujourd'hui, M. de la Borderie nous dit que saint Clair était évêque au moment du martyre de saint Donatien et de saint Rogatien, soit en 288. Une fois la persécution passée, il retourna à Nantes et vint à bout d'y constituer un petit troupeau de fidèles (1). Qu'il fût encore dans cette ville en 296, lorsqu'Eudore arriva dans le pays des Rhédons, rien n'est plus vraisemblable.

On sait quel rôle considérable jouent, dans l'épisode de *Velléda*, les druides et leur religion. Mais, est-ce que les druides, à la fin du troisième siècle, n'avaient pas disparu ? Est-ce que M. de la Borderie lui-même ne nous apprend pas qu'à cette époque les prêtres gaulois, tout en se glorifiant de leur sang druidique, faisaient bon ménage avec le polythéisme gréco-romain, et qu'entre les deux cultes il y avait alliance, similitude à peu près complète ? Sans doute, mais aussitôt après notre historien ajoute :

A côté de ces druides ou descendants des druides, prêts à toute conciliation, n'y en eut-il point d'autres qui, au lieu de faire la roue dans les écoles ou dans les chaires de rhétorique gallo-romaines, continuèrent de vivre obscurément au fond des campagnes et des forêts, protestant contre l'ordre de choses qui avait ruiné l'importance de la caste druidique, essayant de retenir quelques restes de cette im-

(1) *Histoire de Bretagne*, p. 194.

portance par des pratiques plus ou moins prestigieuses de divination, de médecine et de sorcellerie ? Sans doute, il y en eut de cette sorte dans la péninsule armoricaine ; l'histoire, beaucoup trop discrète à cette époque, a dédaigné de les nommer ; mais ils ont laissé leur trace dans des traditions d'un caractère ancien qui, sans cela, seraient inexplicables (1).

Et un peu plus loin :

Dans l'Ouest de la péninsule, plus longtemps que partout ailleurs, se sont conservées les superstitions issues du druidisme ; on y trouve encore de vieilles chansons où il est question de la cueillette du gui, de l'herbe d'or, de l'œuf du serpent, d'autres où retentissent les terribles malédictions du barde païen Gwenklan contre les missionnaires chrétiens (2).

Or, c'est précisément dans l'Ouest de la péninsule que Chateaubriand a placé l'épisode de *Velléda*. Il se trouve donc que, pour les druides comme pour saint Clair, il y a une entière concordance entre *les Martyrs* et *l'Histoire de Bretagne*.

Eudore fait un jour une rencontre, qu'il rapporte en ces termes :

Je me souviens encore aujourd'hui d'avoir rencontré un homme parmi les ruines d'un de ces camps romains : c'était un pâtre des barbares. Tandis que *ses porcs affamés* achevaient de renverser l'ouvrage des maîtres du monde, en fouillant les racines qui croissaient sous les murs, lui, tranquillement assis sur les débris d'une porte décumane,

(1) Page 186.
(2) Page 206.

pressait sous son bras une outre gonflée de vent ; il animait ainsi une espèce de flûte dont les sons avaient une douceur selon son goût. En voyant avec quelle profonde indifférence ce berger foulait le camp des césars, combien il préférait à de pompeux souvenirs son instrument grossier et son sayon de peau de chèvre, j'aurais dû sentir qu'il faut peu de choses pour passer la vie, et qu'après tout, dans un terme aussi court, il est assez indifférent d'avoir épouvanté la terre par le son du clairon, ou charmé les bois par les soupirs d'une musette (1).

Si c'est par hasard que Chateaubriand a introduit ici ce porcher, il faut avouer que le hasard l'a bien servi, car voici ce que je lis à la page 260 de M. de la Borderie.

La culture de la terre n'est pas encore rétablie, l'industrie pastorale est la principale ressource. Les *porchers* surtout semblent avoir joué un rôle important. Quand saint Hervé, avec les disciples qu'il a enseignés pendant trois ans sous les arbres de la forêt Douna, la sillonne en tous sens à la recherche de l'ermitage de son cousin Urfoëd, sans pouvoir se reconnaître et vraiment perdu dans ce labyrinthe, qui le tire d'embarras, qui le mène au but tant cherché et si vainement poursuivi ? Des *porchers*. Dans ces forêts infinies, sombres, inextricables, ce sont les seuls guides. Menant leurs troupeaux à la glandée, par ces chênaies immenses, inépuisables, eux seuls en connaissent les routes et en savent les nouvelles.

Cette petite digression, je le crois bien, ne m'a pas beaucoup éloigné de M. de la Borderie. Comment ne me la pardonnerait-il pas, lui qui est resté si fidèle

(1) *Les Martyrs*, liv. IX.

à la mémoire du plus grand écrivain de la Bretagne? Qui sait, d'ailleurs, si ce n'est pas la lecture de ce IXe livre des *Martyrs* qui a éveillé, dès le collège, sa vocation historique, comme la lecture du livre VIe, de ce tableau si dramatique du combat des Romains et des Franks dans les marais de la Batavie, avait éveillé déjà la vocation d'Augustin Thierry ? (1)

III

L'établissement des Bretons insulaires dans la péninsule armoricaine a longuement arrêté M. de la Borderie. Aussi bien, c'est là, à proprement parler, la fondation de la nation bretonne du continent ; c'est la partie la plus importante de l'histoire de la Bretagne. C'est celle pourtant sur laquelle les historiens venus avant lui, les Bénédictins exceptés, ont passé le plus légèrement.

D'après eux, d'après Richer, Daru, Roujoux et tous les autres, l'établissement des Bretons en Armorique remonte à l'an 383 de l'ère chrétienne. En 383, le tyran Maxime, revêtu de la pourpre par les garnisons romaines de l'île de Bretagne, vint en Gaule pour conquérir l'empire d'Occident, entraînant sous ses drapeaux non seulement ces troupes romaines qui l'avaient élu, mais aussi un grand nombre d'indigènes volontairement attachés à sa fortune. Son

(1) Voy. *Récits des temps mérovingiens*, préface, p. 28.

entreprise réussit d'abord; il s'empara des Gaules et de l'Espagne. A ce moment, selon nos historiens, voulant récompenser les Bretons venus à sa suite, il distribua entre eux toutes les terres dont il pouvait disposer dans la péninsule armoricaine, et donna le gouvernement de cette colonie à un jeune prince de même race, nommé Conan Mériadec. Celui-ci, même après la défaite et la mort de Maxime, à Aquilée (388), trouva le moyen de se maintenir dans l'Armorique et de la constituer en un Etat indépendant, auquel il donna le nom de *Petite-Bretagne*. Le royaume de Bretagne était fondé.

De l'établissement des Bretons de Maxime en Armorique, de Conan Mériadec, de son royaume et de sa dynastie, il n'est pas dit un mot dans l'ouvrage de M. de la Borderie, et cela pour une bonne raison. Conan Mériadec est un personnage légendaire, et il y a déjà quelque quarante ans que M. de la Borderie, dans de savantes Etudes (1), auxquelles il n'a pas été répondu, en a débarrassé l'histoire.

La véritable origine de la nation bretonne armoricaine n'est pas dans cette prétendue conquête de 383 ; il la faut chercher dans cette longue émigration des Bretons insulaires qui, chassés de leur île par la conquête anglo-saxonne, vinrent, aux cinquième et

(1) *Notice sur Conan Mériadec* au t. Ier de la *Biographie bretonne*, 1852. — *Le roi Conan Mériadec et son dernier chevalier*, 1860. — *Histoire fabuleuse de Conan Mériadec*, au t. Ier de l'*Annuaire historique et archéologique de Bretagne*, par A. DE LA BORDERIE, 1861.

sixième siècles de notre ère, chercher une nouvelle patrie en Armorique. Ils s'y installèrent sans luttes, sans combats. On ne trouve nulle part trace d'un conflit quelconque entre les Bretons émigrés et les indigènes. La colonisation bretonne de la péninsule armoricaine s'est faite pacifiquement par l'accord et la fusion des deux races.

Je ne veux pas taire ici mon embarras. Je suis un des plus vieux amis d'Arthur de la Borderie. Depuis ma jeunesse, j'ai l'honneur d'être avec lui en complète communauté de principes et d'idées. Serai-je donc obligé pour cela de taire tout le bien que je pense de son talent? Et n'aurai-je pas le droit de dire ici que le tableau des émigrations bretonnes et de l'établissement des Bretons sur le continent, tel qu'il l'a tracé dans son livre, est un morceau achevé, qui lui vaudra d'être placé, non à côté sans doute, mais non loin cependant de l'illustre historien de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands?*

L'émigration bretonne commença en 460 et dura plus d'un siècle. Les historiens et les hagiographes, même ceux qui nous font grâce de Conan Mériadec, la représentent tous comme exclusivement dirigée par des *chefs militaires*. Avec une abondance de preuves qui ne laisse place à aucune discussion, M. de la Borderie a établi, au contraire, que parmi les bandes d'émigrés qui vinrent successivement débarquer en Armorique, un très grand nombre, la moitié au moins, eurent pour guides des *chefs ecclésiastiques*.

Ce ne sont pas seulement leurs disciples, leurs

clercs, que les moines et les évêques de l'île de Bretagne emmènent avec eux sur le continent : ce sont aussi leurs parents, leurs amis, les serviteurs de leurs amis et de leurs parents. Dans les actes originaux de saint Paul-Aurélien, premier évêque de Léon, on lit ce qui suit, au sujet du passage de ce saint en Armorique :

Il avait avec lui douze prêtres du Christ, beaucoup d'autres personnes qui lui étaient attachées soit par les liens du sang, soit par ceux de l'affection, et un nombre d'esclaves proportionné.

Les Actes de saint Magloire nous disent formellement que saint Samson (cousin de saint Magloire) passa en Armorique « avec une bande, une troupe composée tant de clercs que de laïques, *cum tam clericorum* QUAM LAICORUM *collegio* ». Les Actes de saint Teliau, évêque de Landaff, primat de tout le Dehenbarth (South-Wales actuelle), nous le montrent « rassemblant les débris de sa nation (*reliquias gentis*), emmenant avec lui plusieurs évêques ses suffragants, et des personnes de toutes les classes, et des hommes et des femmes, gagnant d'abord le Cornwall, puis de là se rendant avec tous ses compagnons chez les habitants de l'Armorique, qui lui firent un accueil empressé ».

Ces évêques et ces moines ainsi venus d'outre-mer avec leurs hommes, clercs et laïcs, ont été les promoteurs, les conducteurs, les premiers agents de l'œuvre civilisatrice qui fonda la nation bretonne. Ce sera l'honneur de M. de la Borderie d'avoir, le premier,

mis en pleine lumière ce fait si considérable, sans lequel, on peut le dire, l'histoire de la Bretagne ne s'explique pas, avec lequel, au contraire, tout devient clair et facile à saisir, les choses et les hommes, les événements et les caractères. C'est parce que les évêques et les moines ont, dès l'origine, gravé profondément dans l'âme de cette nation l'idéal chrétien sous toutes ses formes, le signe divin de la *Croix*, que depuis quatorze siècles tant de révolutions ont passé sur elle sans pouvoir effacer de son front cette empreinte sacrée.

Dans toute cette partie du livre de M. de la Borderie, il n'est peut-être pas une page où ne revienne le nom d'un saint. Si l'on veut se rendre compte de l'importance et de la nouveauté de son travail, il faut ouvrir l'*Histoire de Bretagne* de M. Daru, réputée jusqu'ici la meilleure que nous possédions. Non seulement l'auteur ne nomme pas un seul de nos saints bretons, mais il les exécute en masse, de la façon qu'on va voir :

Le pays des Bretons, dit-il, est un de ceux qui peuvent se vanter d'avoir produit le plus de saints; ce qui prouve seulement que, dès les premiers siècles du christianisme, il possédait beaucoup de monastères. Il y avait entre les couvents une grande émulation pour désigner à la vénération publique les personnages qui les avaient illustrés; et comme dans ce temps-là les canonisations étaient prononcées par les églises et les évêques, sans le concours de la cour de Rome, elles devaient être beaucoup plus fréquentes (1).

(1) *Histoire de Bretagne*, par M. Daru, de l'Académie française, t. Ier, p. 20, 1826.

C'est tout. Et pourtant ces saints, que M. Daru tient pour une *quantité négligeable*, ce sont eux qui ont fait la Bretagne! Ce sont eux qui, après les dévastations des Saxons et des Alains, ont relevé de ses ruines, dans notre péninsule, la civilisation matérielle; qui ont restauré en même temps la civilisation morale, en retirant la population gallo-romaine des ténèbres du paganisme et en convertissant au Christ les derniers sectateurs du culte druidique.

Evêques et moines, M. de la Borderie nous les montre à l'œuvre, et il le fait avec de longs détails. Il y a là toute une série de beaux chapitres, qui sont comme une suite aux *Moines d'Occident*. Que Montalembert n'est-il encore parmi nous! Au milieu des combats qu'il soutiendrait — de quelle âme généreuse et avec quelle éloquence! — pour la défense de la liberté et de l'Eglise, il aurait, j'en suis sûr, dérobé quelques heures à ces grands intérêts pour présenter lui-même aux lecteurs du *Correspondant* (1) l'ouvrage de M. de la Borderie.

IV

Après l'évangélisation de la péninsule et l'organisation de la vie religieuse dans la Bretagne Armorique, la grande œuvre des moines fut la résurrection de cette terre à la civilisation matérielle par le défri-

(1) Ce chapitre a paru d'abord dans le *Correspondant*, numéro du 10 mars 1898.

chement des forêts, des halliers, des brousses, des landes dont elle était couverte.

Dans tous les monastères bretons, le travail manuel était de précepte rigoureux. « Celui qui ne travaille pas, dit saint Lunaire, en usant des paroles de l'apôtre saint Paul, celui qui ne travaille pas ne doit pas manger, car l'oisiveté est fatale à l'âme humaine. » Lorsque saint Gwennolé quitte son maître Budoc, l'abbé de Lavré, pour aller avec onze autres cénobites fonder le monastère de Landevenec, voici en quels termes le vieux Budoc rappelle aux disciples chéris dont il se sépare les pratiques essentielles et obligatoires de la vie monacale : « Vaquez à l'étude (*lectioni*) avec humilité, sans vous enorgueillir de votre science... Soumettez-vous au travail manuel (*operi manuum*) avec abaissement et contrition de cœur... Enfin, insistez sans cesse sur la prière accompagnée de jeûnes et de veilles (*orationi cum jejuniorum vigiliarumque continuata moderatione*), suivant l'antique et régulière tradition des Pères. Rien de plus à vous dire. Les trois recommandations que je viens de vous faire embrassent, si vous le comprenez bien, tous les avantages de la vie à laquelle vous aspirez. » On le voit, le travail manuel n'est pas moins obligatoire que l'étude et la prière. Et ce n'étaient pas là de vaines paroles. Nos plus illustres saints joignaient l'exemple au précepte : Gildas broyait lui-même sous la meule le froment dont il se nourrissait ; saint Samson, saint Teliau, saint Malo plantaient et taillaient de leurs mains les arbres fruitiers ; saint Meen était bûcheron

et charpentier; saint Lunaire, saint Suliac et une foule d'autres labouraient la terre.

Du moment que leurs règles prescrivaient aux moines le travail manuel quotidien, incessant, la force des choses, c'est-à-dire la nécessité de vivre les poussait à appliquer ce travail manuel à la culture de la terre. Un article des statuts pénitentiaux de Gildas montre avec quel soin on veillait, dans les monastères, à la conservation des ustensiles agricoles : « Quiconque ayant reçu une houe (*sarculum*) en bon état, la brise, en doit payer la valeur au moyen d'un travail extraordinaire ou jeûner un jour entier. » Les moines travaillèrent donc à la terre pour obéir à leurs règles. « Ils ne se demandèrent pas, dit M. de la Borderie, si ce travail serait long et difficile : à quoi bon ? Leurs vœux, leurs règles, prescrivaient à chacun d'eux de travailler toute la vie comme au premier jour : à cela ou à autre chose, peu leur importait. Le succès ? Le succès pour eux était de faire germer la vertu en leur âme plutôt que les moissons sur le sol. Ils travaillaient pour travailler, non pour réussir. Donc l'insuccès ne pouvait rien contre leur persévérance : dès lors le succès ne pouvait leur manquer (1). »

Un exemple nous fera voir comment les choses se passaient d'ordinaire.

Vers 535, une bande considérable de moines et de laïques, sous la conduite d'un abbé-évêque de Cambrie, nommé Lunaire, passa en Armorique et s'établit

(1) Page 529.

sur la côte septentrionale, entre l'embouchure de la Rance et celle de l'Arguenon, au bord d'un ruisseau où la mer remonte, et qui tombe lui-même dans une petite baie, défendue contre les vents d'ouest par ce long sillon de roches abruptes, qu'on appelle aujourd'hui la pointe du *Décollé*. Toute la côte, à une grande profondeur, était couverte d'une forêt des plus sauvages. Les moines commencèrent à fabriquer hâtivement leur monastère. Les laïques s'éloignèrent bientôt de ces bois d'où ils ne pouvaient tirer aucune subsistance. Comment vivraient les moines ? Pour eux, quelle ressource ? La chasse ? Elle leur était interdite. La pêche ? Elle suffirait bien difficilement à leurs besoins.

Un jour, comme Lunaire s'était retiré à l'écart pour prier, il vit se poser près de lui un petit oiseau tenant au bec un épi de blé. A cette vue, le saint fit un signe de croix et dit :

« Seigneur Dieu tout-puissant, je vous adore, je vous bénis, je vous glorifie ! Fasse votre miséricorde que ceci ne soit pas une tentation du diable ! »

Pourquoi le cœur du saint débordait-il ainsi d'allégresse ? C'est que l'épi becqueté par l'oiseau disait clairement à Lunaire : — Sous ces bois sauvages il y a un sol où le blé peut croître, un lieu où il en croît encore, là est le salut ! — Avec la confiance des cœurs grands et humbles, Lunaire, ayant appelé un de ses moines, dit à l'oiseau :

« Au nom de Jésus-Christ, mon maître, conduis ce serviteur de Dieu au lieu où tu as pris cet épi. »

L'oiseau part, le moine suit : bientôt il arrive à une clairière où s'était conservé en se ressemant de lui-même un petit champ de froment, dernier reste d'une culture depuis longtemps disparue avec les cultivateurs. A cette nouvelle, toute la communauté chante un solennel cantique d'actions de grâces, et, le lendemain, tous les moines, Lunaire en tête, se mettent en devoir de jeter bas la forêt. Ce fut un rude labeur. « Au chant du coq, dit la *Vie* du saint, les religieux célébraient matines et laudes, au petit jour ils entraient en obédience et retournaient au travail, c'est-à-dire à la forêt. Sans laisser l'ouvrage, ils disaient là les heures canoniales, prime, seconde, tierce et sexte. Un peu avant none (trois heures du soir) ils quittaient la forêt et gagnaient leur oratoire, louant le Père, le Fils, le Saint-Esprit et chantant : *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula.* Enfin ils célébraient leur office et allaient ensuite prendre leur réfection (1). » Au bout de quatre semaines d'un tel travail, les pauvres moines n'en pouvaient plus. La forêt, il est vrai, était gisante, presque entièrement détruite par le fer et le feu ; mais maintenant il fallait délivrer le sol de tous ces cadavres d'arbres amoncelés : travail non moins rude que l'autre. A bout de courage, les moines vinrent supplier Lunaire de quitter cette terre rétive pour chercher une autre plage où il fût moins dur de gagner sa vie. Mais le maître inflexible :

(1) *Vita S. Leonorii.* Biblioth. Nat., ms. lat. 5317, f. 69.

« Ceci, dit-il, est une tentation du diable ! Prenez courage et fortifiez-vous en Dieu ! »

Les malheureux obéirent, et peu de temps après, se rendant un matin à l'ouvrage, ils virent la forêt presque entière tombée dans la mer et flottant sur l'eau. Sans doute une violente tempête, comme il s'en lève souvent sur ces côtes, une pluie diluvienne survenue pendant la nuit, une inondation de la petite rivière (1) qui se jette là dans la mer, avaient délayé la couche supérieure du sol, qui avait glissé le long de la pente avec sa charge d'arbres abattus, d'abord dans la torrentueuse rivière et de là dans les flots.

Mais ce n'était encore là qu'une partie de la tâche. Ce sol maintenant débarrassé des arbres qui l'obstruaient, il fallait l'ouvrir, le retourner, le préparer à recevoir et à féconder la semence. Privés de bêtes de trait ou de somme et de tous animaux domestiques, les moines devaient tout faire de leurs mains avec des bêches et des pioches. Une seconde fois, ils perdirent courage et résolurent de se sauver pendant la nuit, laissant leur abbé seul en tête à tête avec son infernal défrichement.

Lunaire eut vent du complot : doucement il réconforta ses moines, puis chercha le remède où il était, c'est-à-dire dans les forêts voisines où, depuis la disparition des indigènes, les animaux domestiques étaient devenus à demi sauvages. A force d'adresse et de patience, il parvint à se rendre maître d'une douzaine

(1) Le Crévelin.

de bêtes de la race bovine qu'il dressa à porter le joug et à tirer la charrue. La *Vie* de saint Lunaire veut voir dans ces animaux des cerfs d'une taille extraordinaire (*cervos grandissimos*), et dans leur docilité un miracle. « A notre sens, dit M. de la Borderie, le plus grand miracle était la patience du saint. » Même avec ces nouveaux aides, il lui fallut plus de cinq semaines pour faire ses labours, tant le sol de ce défrichement était rude et malaisé à ouvrir.

Après les labours, les semailles. Lunaire voulut les faire de sa main, du moins pour une grande part, et présida jusqu'au bout à ce dernier travail. Le grain en terre, il continua de surveiller diligemment ses cultures, d'inspecter avec sollicitude l'état et la croissance de ses blés. Un jour, avec trois de ses moines, il revenait de faire une de ces tournées. Appuyé sur son bâton, il se reposait un peu au bout d'un champ, suivant de l'œil, non sans ennui, les traces de la taupe à travers les sillons. Dans cette terre remuée, il vit luire un point brillant : c'était une statuette d'or massif figurant un bélier : curieux débris, en ce désert, du luxe gallo-romain, et même débris d'importance qui valait bien 3.000 sols d'argent.

« L'or est pour les rois, non pour les prêtres, » dit Lunaire.

Nous verrons tout à l'heure à quel roi il le donna.

Les taupes n'empêchèrent pas la moisson de venir au centuple la première année et de rendre ensuite, bon an mal an, soixante fois la semence. De proche en proche, grâce aux sueurs de Lunaire et de ses

moines, tout le territoire de la paroisse qui porte son nom fut bientôt défriché, cultivé, repeuplé, soit par les émigrés venus avec lui de la Cambrie, soit par ceux que la Domnonée insulaire continuait d'envoyer à l'Armorique.

Conomor, cependant, le régent et l'usurpateur de la Domnonée armoricaine, jaloux des succès et de l'influence de Lunaire, ne cessait de le troubler dans la jouissance du territoire conquis, défriché par lui. Lunaire songea à réclamer la protection du roi Childebert; mais comment se la concilier? Alors lui revint en l'esprit ce beau bélier gallo-romain déterré par les taupes dans ses labours. Il pensa avec raison que ce bélier d'or lui ouvrirait les portes du palais du Mérovingien, et, avec quelques-uns de ses moines, il partit pour Paris.

Childebert lui fit très bon accueil et lui offrit de riches présents :

« Je te remercie, ô roi, lui dit le moine, mais je ne veux rien de tout cela. C'est moi, au contraire, qui viens t'apporter de l'or. »

Le précieux bélier fut remis au roi, et les gens de sa suite l'estimèrent aussitôt, comme nous l'avons dit, 3.000 sols d'argent. Childebert alors de s'extasier, de recommencer ses offres de présents :

« Tout ce que je te demanderais, dit le saint, serait de me donner en terre la valeur de ce bélier et de m'assurer la tranquille possession de ce que j'ai acquis par mon travail, possession qui m'est contestée par des méchants. »

Le roi lui donna, ou plutôt lui garantit en propriété incommutable tout le territoire défriché par lui autour de son monastère ; il ajouta :

« Quand tu seras de retour chez toi, va sur le point le plus élevé de ce territoire, et là, sonne ta cloche : aussi loin qu'on l'entendra, la terre sera tienne (1). »

Cette histoire des défrichements de saint Lunaire est un des plus curieux épisodes de la colonisation bretonne en Armorique. Elle montre bien ce que fut l'œuvre civilisatrice accomplie par les moines émigrés de l'île de Bretagne.

Non sans doute que les moines seuls aient tout fait ; mais ils prirent l'initiative, ils donnèrent vigoureusement l'impulsion, les autres la suivirent. Ranimés par leur exemple, fortifiés par leurs exhortations, les émigrés laïques s'établirent le plus souvent auprès d'eux, et, sous leur direction, guidés par leur expérience et leurs conseils, ils poursuivirent l'œuvre hardiment entamée par les cénobites. Chaque monastère, grand ou petit, devint le centre d'un nouveau village, d'une colonie agricole, — nos plus vieilles paroisses ne portent-elles pas le nom de nos vieux saints? — et ainsi, de proche en proche, la majeure partie des solitudes armoricaines se trouva remise en culture. Nos ancêtres s'attachèrent énergiquement à ce sol fécondé par tant de fatigues. A ce prix, ils furent une nation.

Je n'ai dit qu'une faible partie de l'intérêt que pré-

(1) Arthur de la Borderie, p. 366-369, 406-407.

sente ce premier volume de M. de la Borderie. Sur combien d'autres points n'a-t-il pas fait la lumière ? Après lui, il ne sera plus permis de parler des prétendus *rois de Bretagne*, intronisés par ses prédécesseurs sur le trône — imaginaire — de Conan Mériadec. Mais, comme on ne détruit que ce que l'on remplace, M. de la Borderie a reconstitué — au prix de quelles recherches ! — la liste chronologique des vrais chefs bretons armoricains du cinquième au huitième siècle : Comtes du Vannetais breton ou Bro-Weroc ; Rois ou comtes de Cornouailles ; Rois, Ducs ou Comtes de Domnonée ; Comtes et Ducs de la Marche franko-bretonne ; Chefs et Tierns isolés sur divers points de la péninsule.

Comme le rôle des évêques a eu plus d'importance encore que celui des chefs militaires et politiques, l'historien n'a pas étudié avec un moindre soin tout ce qui se rattache à chacun de évêchés bretons : Evêchés de Cornouailles, de Léon, de Dol (1), d'Aleth, de Vannes, de Rennes et de Nantes.

Il y aurait bien encore à signaler, si l'espace ne me faisait défaut, la valeur propre et l'importance des *Appendices*, — et aussi celle des cinq cartes géographiques qui terminent le volume et que notre historien a dressées lui-même, parce que, seul, il était en état de les établir, notamment la troisième et la cinquième, sur *la Bretagne armoricaine de la Marche*

(1) Les évêchés de Saint-Brieuc et de Tréguier ne furent, à l'origine, que des évêchés auxiliaires de celui de Dol.

franko-bretonne à l'époque mérovingienne, et sur les *divisions ecclésiastiques de la Bretagne au moyen âge.*

Lord Campbell, chancelier d'Angleterre en 1850, voulait demander qu'on privât de la propriété littéraire tout auteur qui publierait un livre sans *index*. L'auteur de l'*Histoire de Bretagne* n'a rien à craindre de ce chef. Ses tables des matières sont si complètes qu'elles forment comme un résumé de son ouvrage. Jusqu'à la fin de son volume, il aura mérité qu'on lui applique ce vers d'un poète qui, lui aussi, poursuivit César de sa haine, et que, à ce titre, M. de la Borderie doit aimer :

Nil actum credens quum quid superesset agendum (1).

A l'heure où M. de la Borderie lance enfin son *Histoire de Bretagne* et confie aux flots son navire, à ce moment décisif de la sortie, ses amis n'invoqueront pas pour lui et pour son livre ce dieu *Portunus* des anciens, qui poussait le vaisseau hors du port :

Et pater ipse manu magnâ Portunus euntem
Impulit...

Grâce à Dieu, le noble historien a des aides plus puissants. En quittant le port, il peut voir sur le rivage, priant pour lui, levant la main pour le bénir, et le sage Gildas, et le doux Gwennolé, Malo et Corentin, Lunaire et Tudual, et tous ces vieux saints bretons, dont il fait revivre, avec une si patriotique et si filiale piété, les vaillantes et sereines figures.

10 mars 1898.

(1) Lucain.

II

JULES II ET LA RENAISSANCE[1]

I

M. Julian Klaczko, qui est aujourd'hui un des bons écrivains de France, est Polonais. Né à Wilna (Lithuanie), il a fait ses études universitaires à Kœnigsberg, où il reçut le grade de docteur en philosophie. De 1860 à 1870, il a rempli à Vienne, au ministère des affaires étrangères, les fonctions de conseiller aulique. Lors de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, il donna sa démission, afin de prendre librement parti pour la France. Elu à la même époque membre au Reichsrath de Vienne, l'état de sa santé l'obligea bientôt de résigner ce mandat et d'aller passer plusieurs années en Italie. Sa vie depuis lors s'est partagée entre Paris et Rome, et

(1) *Rome et la Renaissance. Jules II*, par Julian Klaczco, ouvrage accompagné de dix gravures. Un volume grand in-8°, librairie Plon, 1899.

il semble bien que Rome surtout soit devenue sa vraie patrie.

Ecrivant avec la même facilité le français, l'allemand et le polonais, M. Klaczko a publié, dans ces trois langues, de nombreux et remarquables ouvrages, qui lui ont valu, chose rare, une triple célébrité. Parmi ceux qu'il a écrits en français, il convient de signaler : *Une annexion d'autrefois ; l'Agitation unitaire en Allemagne ;* les *Etudes de diplomatie contemporaine ;* les *Préliminaires de Sadowa* et surtout les *Deux chanceliers* (le prince Gortchakoff et le prince de Bismarck). Malgré leur haute valeur, ces études d'histoire ne sont pas cependant le meilleur de son œuvre. Je l'ai dit tout à l'heure, sa vraie patrie, depuis longtemps, c'est Rome. La Ville éternelle, avec ses monuments et ses ruines, avec ses souvenirs et ses horizons, n'a pas seulement produit sur lui l'espèce de secousse et d'*agrandissement,* selon le mot heureux de Gœthe, qu'elle ne manque jamais de donner à toute âme bien née ; il en a senti ce que Mme de Staël a si bien appelé « le charme dont on ne se lasse jamais ». Il est de ceux qui ne l'ont jamais visitée, sans éprouver ce que la même Mme de Staël a si bien exprimé dans cette page si vraie :

Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler à ces antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit ; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées ; un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées

grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découvertes qui inspire un intérêt continuel ; tout est commun, tout est prosaïque dans la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la déprédation. Mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres.

Mais ce que Gœthe, ce que Mme de Staël et Chateaubriand lui-même ont surtout admiré dans Rome, ce sont les débris de l'antiquité, c'est la majesté des ruines et la grandeur des souvenirs : « Quiconque, écrivait Chateaubriand, n'a plus de lien dans sa vie doit venir demeurer à Rome ; là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sur ses pas renfermera quelque grandeur humaine. »

Tout cela, M. Klaczko l'a senti à son tour ; mais, en même temps qu'il admirait les chefs-d'œuvre de l'art antique, il s'est pris d'une égale passion pour les chefs-d'œuvre de la Renaissance. Il lui a même paru que ceux-ci étaient les plus beaux, et que rien, dans l'antiquité, n'égalait la perfection de Raphaël et la sublimité de Michel-Ange. Il a vécu dans la familiarité de leurs œuvres, et toutes les fois qu'il lui a fallu s'en séparer, fût-ce pour aller à Paris, il lui a semblé qu'il était, comme Ovide, condamné à l'exil, et pas

une seule fois il ne s'est éloigné de Rome sans répéter l'élégie des adieux : *Dum repeto noctem...*

C'est un livre sur Rome que nous donne aujourd'hui M. Julian Klaczko, et c'est, à coup sûr, l'œuvre la plus remarquable qu'il ait encore écrite.

II

En dépit du titre de l'ouvrage, nous n'avons point ici une vie du pape Jules II. Un seul chapitre lui est consacré, le XIIIe, celui qui a pour titre : le *Jeu de ce monde.*

« Le Pape — disait de Jules II, dans une occasion solennelle, l'ambassadeur vénitien Domenico Trevisano — le Pape veut être le seigneur et maître du *jeu de ce monde.* »

Jules de la Rovère, neveu du Pape Sixte IV, ancien Franciscain comme son oncle et cardinal de San Pietro in Vincoli, avait cinquante-neuf ans lorsqu'il fut élu Pape par le conclave du 1er novembre 1503. A peine élu, il forme deux grands desseins, celui de recouvrer les domaines enlevés à l'Église et celui de combattre, de détruire, s'il le peut, l'influence française. Il lève des troupes, se met à leur tête, et, dès la première année de son pontificat, il reprend à César Borgia les forteresses de la Romagne dont celui-ci s'était emparé. Trois ans plus tard, il reprend Pérouse aux Baglioni et Bologne aux Bentivoli. Il lui

faut maintenant obtenir des Vénitiens qu'ils restituent au Saint-Siège les villes de Ravenne, de Faenza, de Cervi et de Rimini, qu'ils détiennent très indûment. Sur le refus obstiné de la Signorie, il accède à la ligue conclue à Cambrai, le 15 décembre 1508, entre l'empereur et les deux rois de France et d'Espagne, et qui ne visait à rien moins qu'au démembrement total de la République des lagunes. Une seule bataille gagnée par les Français dans les plaines d'Agnadel (14 mai 1509) suffit pour abattre l'orgueilleuse Venise. Elle restitua aussitôt au Saint-Siège toutes les villes qu'elle lui avait autrefois enlevées, et elle n'épargna rien pour se concilier l'amitié du Pontife, hier encore son ennemi. *Sanabit qui percussit*, écrivait la Signorie à Jules II, que cet appel ne laissa point de toucher. Ses anciennes possessions une fois recouvrées, le Pontife n'avait en effet aucun intérêt à la destruction de l'antique et glorieux État des doges, et bien des considérations lui recommandaient de conserver à l'Italie son grand boulevard de l'Adriatique. Il se dégagea donc peu à peu d'une ligue devenue importune et finit par se séparer tout à fait de ses bons alliés de Cambrai. « C'était, dit M. Klaczko, c'était là le *jeu de ce monde* d'alors, la politique constamment pratiquée dans le glorieux *cinquecento*, et je n'oserais pas affirmer qu'elle soit tout à fait inconnue dans notre siècle de progrès. »

Le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, avait repris aux Vénitiens la ville de Comacchio, sur laquelle l'Église avait prétendu autrefois posséder des droits.

Jules II fit valoir ces droits avec sa roideur ordinaire. Le duc les contesta; il était d'ailleurs l'homme lige de Louis XII, et il pouvait compter sur son appui, qui, en effet, ne lui manqua pas. Malgré l'intervention du roi de France, Jules II continua de faire avancer ses troupes dans le duché de Ferrare. Il avait résolument pris son parti; il voulait en finir avec ces étrangers, Français ou Allemands, qui depuis tantôt vingt ans ravageaient la malheureuse péninsule. *Fuori i barbari!* devint désormais son grand cri de guerre. L'entreprise était hardie. « Je ne comprends pas ce pape, écrivait Francesco Vettori à Machiavel le 3 août 1510; comment est-il possible qu'il veuille faire la guerre à la France, lui seul avec les Vénitiens! » Mais le Pape avait une armée fort respectable et un trésor bien rempli; les Vénitiens étaient à ce moment redevenus redoutables; ils avaient reformé leur armée et leur flotte, recouvré plusieurs places dans la terre ferme, battu les généraux de l'empereur Maximilien et fait prisonnier un des chefs de la ligue, François Gonzague, marquis de Mantoue. Enfin, et avant tout, Jules II avait eu la bonne fortune d'évincer Louis XII dans un marché avec les Suisses (4 mars 1510) et de s'assurer leur concours pour cinq ans. Or les vainqueurs de Granson et de Morat étaient réputés à cette époque les soldats les plus vaillants de la terre.

Le plan de la campagne fut supérieurement combiné. Pendant que les Suisses prendraient les Français à revers dans le Milanais, une flotte vénitienne

les attaquerait à Gênes sur leur flanc, et l'armée pontificale donnerait la main aux troupes du doge à travers le Ferrarais. Le 17 août 1510, Jules II quittait Rome pour se rendre sur le théâtre des opérations militaires.

Durant toute la campagne, il fit preuve, malgré son âge déjà avancé, d'une endurance extraordinaire, d'une énergie que ni les revers ni la maladie ne purent abattre. *Il pontefice terribile*, disaient les Italiens. Mais, ainsi que le fait très bien observer M. Klaczko, ce que les Italiens du seizième siècle entendaient sous le mot *terribile*, c'était une certaine fougue de caractère combinée avec une grande élévation dans les idées. Ils parlaient de la *terribilità* dans l'art de Michel-Ange. *È un uomo terribile*, disait de Buonarotti le Pape Léon X à Sébastien del Piombo. Jules II dirigeait lui-même son armée, mais il ne portait ni l'épée ni le casque et la cuirasse. M. Julian Klaczko dit, au sujet de cette légende : « Quant à la soi-disant armure de Jules II qu'on voit maintenant dans la grande salle de l'*appartamento Borgia*, je la crois complètement apocryphe. Le Pape n'a jamais porté de cuirasse et de brassards : il n'en est fait mention ni dans les dépêches des envoyés mantouans et vénitiens au camp de Bologne et de Mirandole, ni dans le *Diarium* de Paris de Grassis, toujours si méticuleux et circonstancié en fait de rochet, étole, surplis et autres détails d'habillement. »

La guerre dura deux ans, mêlée de succès et de revers ; malgré la victoire des Français à Ravenne, où Gaston de Foix, « grand capitaine avant d'avoir

été soldat », selon le mot de Guichardin, triompha et mourut, à vingt-trois ans (11 avril 1512), Jules II vit le plus complet triomphe couronner ses armes et sa politique. Au lendemain même de l'éclatante victoire de Ravenne, la puissance française en Italie s'effondra soudainement. Vingt mille Suisses descendirent de leurs montagnes et se joignirent aux Vénitiens dans le Véronais (mai 1512). Pour ne pas être coupée de sa base d'opérations au nord, l'armée de Gaston de Foix, commandée maintenant par La Palice, dut évacuer en toute hâte la Romagne et regagner la Lombardie ; bientôt (en juin), elle abandonnait même cette dernière province pour courir à la défense du sol français, envahi dans la Navarre par les Espagnols, et en Normandie et en Guyenne par les Anglais. Il va sans dire que, sous le coup de tant de désastres, la France perdit en un tour de main tous ses partisans dans la Péninsule. « Et est la nature de ce peuple d'Italie de ainsi complaire aux plus forts », a dit Commynes, le grand connaisseur des hommes et des nations, mort précisément l'année précédente. Il n'est pas jusqu'au duc de Ferrare qui ne songât maintenant à *complaire au plus fort*. Le plus fort, c'était Jules II ; muni d'un sauf-conduit, Alphonse d'Este alla (23 juin) demander son absolution à Rome.

Jules II avait réalisé tous ses desseins ; il avait vu le patrimoine de saint Pierre rétabli dans son intégrité, les Français rejetés au delà des Alpes, et le concile de Latran reconnu par l'univers catholique. Il avait mené à bien en même temps deux grandes en-

treprises : il avait été le restaurateur du pouvoir temporel du Saint-Siège et le libérateur de l'Italie. Maintenant il pouvait mourir. Au cours même de ses luttes, il avait été plus d'une fois dangereusement malade. Dès les premiers jours de janvier 1513, il lui devint impossible de quitter sa chambre. Jusqu'à la fin, il ne cessa de s'occuper des affaires de l'Eglise et de l'État. Il recevait à son chevet les ambassadeurs des puissances, expédiait les brefs et réglait avec son fidèle maître des cérémonies tout le détail des séances du concile auxquelles il ne pouvait plus assister. La veille de sa mort, le 19 février, il signait une bulle, par laquelle il instituait et dotait une école perpétuelle du chant sacré, afin que le service divin à Saint-Pierre fût dignement célébré et que le personnel des musiciens ne fût plus recruté au hasard et à l'étranger, « en France ou en Espagne ». C'est là l'origine de la *cappella Julia* qu'ont illustrée depuis les maîtres compositeurs Palestrina, Anfossi, Guglielmi, Fioravanti, etc., et dont les productions jettent encore aujourd'hui un si grand éclat sur les solennités religieuses de la basilique vaticane (1).

Le 20 février, après avoir pris le Saint Viatique, le Pape réunit autour de lui tous les cardinaux alors présents à Rome, pour leur faire ses adieux. Il leur demanda de prier instamment pour lui, attendu qu'il

(1) Le public confond généralement, et très erronément, la *cappella Julia* de la basilique de Saint-Pierre avec la *cappella Sistina*, ou plutôt *Palatina*, qui est une maîtrise distincte attachée au palais pontifical ; depuis 1870, cette dernière a cessé de fonctionner.

a été un très grand pécheur; il les exhorta à vivre dans la crainte de Dieu et dans l'obéissance à ses commandements; il les adjura de lui élire un successeur d'après les règles prescrites et de ne pas admettre au conclave leurs collègues schismatiques, ceux qui, subissant l'influence du roi de France et de l'empereur, ont fait adhésion au *conciliabule* de Pise. Il pardonnait à ces derniers de tout son cœur pour ce qui le concernait personnellement; mais, comme Pape, il était obligé de maintenir les lois canoniques dans leur rigueur. Toute cette harangue, il la prononça en latin, d'une voix forte et empreinte d'autorité « comme s'il parlait en plein consistoire... »

Dans la nuit du 20 au 21 février, Jules II expira. S'il avait fait trop de sacrifices à l'ambition et à la politique, ses ennemis eux-mêmes furent obligés de reconnaître qu'il n'avait jamais commis aucun acte de cruauté, n'avait jamais vengé une injure personnelle, qu'il n'avait poursuivi d'autre grandeur que celle de l'Eglise. Ce dernier témoignage, c'est Machiavel qui le lui rendra un jour dans son *Principe* : « *Fece ogni cosa per accrescere la Chiesa e non alcun privato.* » (1) Guichardin, de son côté, dira de lui qu'il eût été le plus grand prince du monde s'il n'eût porté la tiare.

III

Jules II n'a pas été seulement un grand politique, conquérant heureux des provinces qui avaient appar-

(1) *Principe*, c. IV.

tenu jadis aux Etats pontificaux ; il est resté surtout dans l'histoire comme le promoteur magnanime des arts, comme le vrai *pontifex maximus* de la Renaissance. C'est à Jules II que l'univers catholique doit Saint-Pierre de Rome, et son nom est inséparable des noms de Michel-Ange, de Raphaël et de Bramante.

A peine avait-il ceint la tiare qu'à côté de ses grands desseins politiques il en formait un autre, qui pouvait sembler plus téméraire encore. Il ne s'agissait de rien moins que d'abattre cette basilique du Vatican, où reposaient, avec le prince des apôtres, les plus grands pontifes de la chrétienté, la basilique élevée par les mains de Constantin le Grand et du pape Sylvestre. On en construirait à la place une toute nouvelle, de dimensions colossales, d'une magnificence inouïe. L'architecte, maître Donato da Urbino, dit *il Bramante*, promettait de faire une merveille, un prodige, un vrai miracle en pierre : il ne songeait à rien moins qu'à élever en l'air le Panthéon d'Agrippa et à le suspendre au-dessus de ce *Templo della pace* dont les arcs ruinés font l'admiration et l'épouvante de tout visiteur du Forum.

Le projet, dès qu'il fut connu, ne laissa pas d'émouvoir profondément les esprits. Tout le Sacré Collège se déclara contre. Se pouvait-il que l'on démolît l'église à laquelle étaient attachées les traditions les plus augustes et dix fois séculaires de la chrétienté ; que l'on troublât le repos de Léon le Grand, de Grégoire le Grand, de Nicolas Ier et de tant d'autres héros de la foi ; que l'on touchât au tombeau de

l'Apôtre !... Dans le public, l'excitation au premier moment fut plus vive encore qu'au sein du Sacré Collège, et, pour la calmer, le Pape dut faire déclarer qu'il ajournait le projet afin de mieux l'examiner. Il n'y renonçait pas cependant. A quelques mois de là, les travaux commençaient. La première pierre fut posée par Jules II le samedi 18 avril 1506. Il vint, ce jour-là, en procession solennelle, accompagné de trente-cinq cardinaux. Après une messe du Saint-Esprit, célébrée par le cardinal Francesco Soderini, le Pape s'approcha d'une fosse large et profonde, « et qui ressemblait à un vrai précipice » : elle a été creusée à l'endroit où se dresse maintenant, sous la coupole, la statue de sainte Véronique. Le vieillard descendit par une échelle dans cette fosse : « Et comme tout le monde craignait un éboulement, dit Paris de Grassis dans son *Diarium*, le Pape cria à ceux d'en haut de ne pas trop s'avancer sur les bords. » Les médailles et inscriptions d'usage furent déposées, et, après avoir consacré les fondements, Jules II remonta.

Tous mes lecteurs connaissent les belles pages de Louis Veuillot sur Saint-Pierre de Rome. Je n'en rappellerai qu'une seule :

Quelle immense donnée, quelles divisions grandioses, quel ordre partout, et quelle abondance d'inspirations dans cette unité merveilleuse ! Depuis les statues des deux grands empereurs, Constantin et Charlemagne, sentinelles triomphantes placées sous le péristyle, jusqu'à l'autel où sont les corps des deux grands apôtres ;

Depuis la *loggia*, d'où la grande bénédiction descend pour embrasser la ville et le monde, jusqu'au chevet de la basilique, où la chaire du pêcheur est gardée et soutenue par les grands docteurs de l'Orient et de l'Occident ; depuis l'obélisque de Néron, relevé sur le parvis, jusqu'à la croix qui rayonne sous la coupole,

Il n'est pas une pierre dans cette montagne de gloire qui ne soit à sa place, qui ne donne une clarté, qui ne jette une parole forte et sublime. Rome, qui est le résumé de tout, se résume dans Saint-Pierre ; et Saint-Pierre crie dans Rome et dans le monde la victoire de la Croix sur Rome et sur le monde (1).

M. Julian Klaczko est lui aussi — est-il besoin de le dire? — de ceux qui admirent l'œuvre de Bramante. Mais il ne lui a pas suffi de nous dire les débuts de ce prodigieux travail; il a rebâti par la pensée, sur les lieux mêmes, l'ancienne basilique de Saint-Pierre telle que l'avait connue la génération de Jules II avant l'arrêt suprême de 1505. Cette reconstitution, à la fois historique et artistique, forme l'un des meilleurs chapitres du livre.

De toutes les passions artistiques de Jules II, la passion de bâtir a été la plus ancienne et la plus forte: *Magnarum molium semper avidus*, a dit de lui Panvinio. Il fut l'âme de la plupart des créations monumentales dont s'enorgueillit le pontificat de son oncle Sixte IV, et il avait déjà, comme cardinal, attaché son nom aux deux églises de San-Pietro in Vincoli et Santi-Apostoli avec leurs palais respectifs, ainsi qu'à

(1) *Le parfum de Rome*, tome I, page 174.

la basilique Sant'Agnese et à maint autre édifice de Rome et des environs, agrandi ou embelli par ses soins.

Devenu pape, il ne se contente pas de cette colossale et prodigieuse construction de Saint-Pierre, qui semblerait pourtant devoir suffire à l'occuper tout entier. Il a trouvé dans Bramante l'homme qu'il lui faut, l'architecte capable d'édifier à la fois et la nouvelle basilique — et San-Biagio (*via Giulia*, sur les bords du Tibre) qui doit concentrer dans ses murs tous les pouvoirs publics de la Ville éternelle, *offices*, tribunaux, etc., et représenter le *palazzo governativo* par excellence (1), — et le Belvédère, avec ses *vedute* enchanteresses et qui justifient si bien son nom, avec son théâtre en plein air pour les spectacles, fêtes et carrousels, avec sa collection incomparable de statues antiques, avec ses *loggie* que décoreront les peintres les plus renommés du siècle. Pour chacune de ses constructions gigantesques, Bramante imagine une architecture différente et originale. Bramante est un vieillard comme Jules II, et tous deux sont valétudinaires. Mais chez tous deux la volonté marche de pair avec le génie. Pendant huit ans (1505-1512), le vieux Urbinate, le *Rovinante*, comme on l'appelle, mène de front ces trois tâches écrasantes auxquelles

(1) Le plan de San-Biagio est conservé aux *Uffizi* de Florence. La façade devait mesurer quatre-vingt-dix-sept mètres et demi, un tiers de plus que le palais Farnèse, qui en est l'imitation. San-Biagio, on le sait, n'a pas été achevé. Des traces de la construction (des fondements aux bossages) se voient encore *via Giulia*, près du palais Sacchetti.

Jules II ne se fait pas faute d'en ajouter à chaque instant de nouvelles : le chœur de Sainte-Marie du Peuple, l'escalier du palais de la Signorie, à Bologne, le port de Civita-Vecchia, la *canonica* de Lorette, etc. Pendant huit ans, il est constamment sur la brèche à Rome, ou en course sur les grandes routes de l'Etat pontifical : ingénieur militaire, inspecteur des travaux, surintendant des arts, architecte, il remue des mondes de pierre et de terre, abat et rebâtit partout où il passe :

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis...

Il ne va pas assez vite cependant au gré du terrible Mécène, et il finit par faire travailler ses ouvriers littéralement jour et nuit, la nuit aux lueurs des flambeaux. Ses ouvriers étaient légion, et Jules II, au retour de l'une de ses campagnes, disait un jour en souriant : « Avec les ouvriers de Bramante, on pourrait passer une revue, — *uno exercito.* »

Nulle part, mieux que dans les pages de M. Julian Klaczko, ne revit la souriante et glorieuse figure de l'incomparable architecte, du vieillard charmant et impétueux que Raphaël, dans la *camera della Segnatura*, nous montre appuyé à une balustrade, tenant d'une main un gros volume ouvert (Vitruve ?), tandis que de l'autre il y indique un passage à quelqu'un placé derrière lui. « Une tête superbe, dit M. Klaczko, et presque entièrement dénudée, sauf quelques boucles de cheveux tout près de la nuque ; le crâne, le front, les sourcils et les yeux d'une puissance extraordinaire, et

contrastant singulièrement avec l'extrême délicatesse d'un nez camus, de la bouche et du menton, — on dirait un Socrate glabre et affiné, avec son fonds de bonhomie spirituelle et de la vivacité juvénile en plus : — tel apparaît, dans la *Dispute du Saint-Sacrement*, maître Donato da Urbino, surnommé *il Bramante...* »

IV

Je n'ai encore rien dit de Michel-Ange et de Raphaël, et cependant ils tiennent dans le volume de M. Klaczko une place considérable. L'auteur, du reste, ne s'occupe des deux grands artistes que dans leurs rapports avec Jules II. C'est ainsi qu'il n'a rien dit du *Jugement dernier*, parce que la fresque de la Sixtine, commandée à Michel-Ange par Clément VII, a été commencée seulement en 1534 et terminée en 1541, vingt-huit ans après la mort de Jules II. De même il n'est rien dit de la part prise par le peintre de la Sixtine à la construction de Saint-Pierre. Jules II était mort depuis trente-trois ans et Michel-Ange était dans sa soixante-douzième année, lorsqu'à la mort de San Gallo, successeur de Bramante, le pape Paul III lui offrit la direction de toutes les entreprises d'architecture que conduisait San Gallo, notamment le palais Farnèse et Saint-Pierre. Le maître refusa d'abord, en invoquant son grand âge et en disant que l'architecture n'était pas son art. Paul III insistant, il

accepta, à condition de remplir gratuitement cet office, « *ut oblatio suavissimi odoris Domino*, comme une oblation de très suave odeur au Seigneur ». Un bref du 1er janvier 1547 lui donna la surintendance, sa vie durant, de la basilique, avec les pouvoirs les plus étendus, de faire, défaire, refaire, augmenter, diminuer, de choisir, conduire, congédier les employés sans aucun contrôle ni consentement des députés préposés à la construction. Le plan qu'il adopterait devrait être à jamais suivi par ses successeurs (1).

Michel-Ange entra au service de Jules II en 1505; il avait alors trente ans. M. Julian Klaczko nous trace ainsi son portrait : « Il est petit de taille, trapu, d'une complexion frêle, mais endurante; il est gaucher et a une tête énorme. La barbe longue, les cheveux abondants et légèrement bouclés, les pommettes saillantes et le nez écrasé par le coup brutal de Torrigliano, donnent à sa physionomie une expression étrange et quelque peu hirsute; mais le front est beau et le regard d'une mélancolie profonde, fascinante. Tel il apparaît encore — beaucoup plus âgé seulement et le front sillonné de rides — dans le portrait conservé à la Pinacothèque du Capitole et qui est attribué à Marcello Venusti. »

La première commande faite au sculpteur par le pontife nouvellement élu était sa propre tombe. Le monument devait avoir des proportions colossales. Il

(1) Voir le très beau livre de M. Emile Ollivier sur *Michel-Ange*, 1892.

n'a jamais été exécuté; mais il n'est pas impossible de reconstruire, par l'imagination, telle que l'avait conçue l'artiste, cette œuvre qui, certes, eût été digne de son génie. Nous avons, en effet, les récits concordants, en somme, malgré quelques divergences, de Condivi et de Vasari, dont le premier surtout a écrit d'après les renseignements et presque sous la dictée de Michel-Ange; nous avons aussi un petit dessin, précieusement conservé aux *Uffizi*, où une partie du monument (la partie d'en bas) est esquissée à la plume, sinon de la main même de Buonarotti, du moins certainement d'après des données authentiques et contemporaines.

Si le monument, nous l'avons dit, est resté à l'état de projet, quelques détails néanmoins en avaient été exécutés, et parmi ces *détails* — des détails à la Michel-Ange — il faut compter les célèbres statues du Louvre, appelées communément les *Esclaves*. Ces athlètes enchaînés personnifient... les arts libéraux, « devenus *prisonniers de la mort*, eux aussi », avec le décès de Jules II : leur grand bienfaiteur disparu, ils se désespèrent et meurent!

En 1506, l'dée du fameux monument funéraire est abandonnée. Il s'agit cette fois d'une statue de Jules II, qui sera placée en haut de la façade de San-Petronio à Bologne, pour célébrer le recouvrement de cette ville par le Saint-Siège. Ce sera un ouvrage en bronze, et, comme c'est un ouvrage concerté entre Giuliano della Rovere et Buonarotti, vous vous doutez bien que les proportions n'en peuvent être

ordinaires : la statue sera trois fois plus grande que nature. Elle fut exécutée et mise en place le 21 février 1508; mais en 1511, lorsque les Bentivoli eurent repris Bologne, ils firent abattre le bronze, témoignage de leur défaite, et en firent don au duc Alphonse de Ferrare, qui le convertit en une pièce colossale d'artillerie.

Moins de trois mois après l'inauguration de la statue de San-Petronio, Jules II chargeait Michel-Ange d'orner de peintures monumentales le plafond de la *chapelle Sixtine*, ainsi nommée parce qu'elle avait été érigée par le pape Sixte IV, l'oncle de Jules II. Commencées le 8 mai 1508, les peintures de la Sixtine furent terminées au mois d'octobre 1512. Ce n'est rien moins, selon M. Klaczko, que « la plus grande œuvre de la peinture moderne, de la peinture de tous les temps... »

Et maintenant, à côté de Michel-Ange, voici Raphaël. Au mois de janvier 1509, il arriva à Rome. Il n'avait que vingt-six ans. Jules II n'hésita pas cependant à lui confier la décoration des « chambres supérieures » du Vatican, les *cameræ superiores*, comme les appellent les documents du temps. « Quelle date dans les fastes de l'esprit, dit M. Julian Klaczko, que ce jour où le jeune homme à la taille élancée, à la longue chevelure d'ébène et au teint olivâtre — tel qu'on le voit encore dans la fresque de l'*Ecole d'Athènes* à côté de son maître Vanucci — vint présenter au vieux Rovere quelques-uns de ses tableaux, de ses dessins ou esquisses ! On aurait bien étonné

les fins diplomates toscans et vénitiens à la cour de Jules II, bien étonné Jules II lui-même, si on leur eût prédit alors que cette audience si peu solennelle du pauvre peintre d'Urbino marquera tout autrement dans l'histoire du monde que les délibérations les plus graves de la ligue de Cambrai et les pourparlers les plus secrets sur les choses de Ferrare... »

C'est à cette audience (mars 1509) que nous devons les *Stanze* de Raphaël. Elles se composent, on le sait, de trois chambres et d'un grand salon; la galerie qu'on désigne sous le nom des *Loges* y conduit. Les fresques de la première *Stanza*, la *camera della Segnatura*, ont occupé Raphaël de mars 1509 à juillet 1511. C'est là que se peuvent voir la *Dispute du Saint-Sacrement*, l'*Ecole d'Athènes* et le *Parnasse*. Jules II venait de mourir, lorsque le peintre termina la seconde *Stanza*, généralement appelée la *Stanza d'Héliodore*, et qui serait nommée plus justement la Stanza de Jules II, puisqu'elle résume, avec un éclat incomparable, la pensée de son règne. La *Messe de Bolsène* est comme le prologue religieux de sa « première croisade », sa campagne de Pérouse et de Bologne. Le *Châtiment d'Héliodore* visait manifestement les Baglioni, les Bentivoli, les Este, tous les spoliateurs, en un mot, qui avaient étendu leurs mains sur le Trésor du Temple, le bien du patrimoine. La *Retraite d'Attila et de ses Huns* incarnait d'une manière saisissante le cri de *Fuori i barbari!* que le *Pontefice terribile* avait jeté en 1510 à l'Italie frémissante. La *Délivrance de saint Pierre* proclamait la liberté de

l'Eglise en face des menées audacieuses des souverains de France et d'Allemagne et de leur *conciliabule* pisan. »

J'aurais peut-être quelques réserves à faire sur certaines appréciations de M. Julian Klaczko, mais elles seraient après tout de peu d'importance. A l'intérêt du fond, son ouvrage joint un rare mérite de forme, et ce n'est pas en vain qu'il a vécu si longtemps dans l'intimité des plus grands artistes que le monde ait jamais connus. Ses divers chapitres sont comme autant de petits tableaux placés dans des cadres d'une variété singulière et d'un goût exquis. Celui qui a pour titre : *Dans la « camera della Segnatura »*, est, en son genre, un chef-d'œuvre. Ce que j'aime dans ce volume, c'est que ce n'est pas un ouvrage « livresque », patiemment composé dans le silence du cabinet. C'est un livre vécu. Il y a là dix ans de vie, vingt ans peut-être, passés à Rome au milieu des plus grands souvenirs et des plus merveilleux chefs-d'œuvre, sous la voûte de la Sixtine, et dans les « chambres supérieures ».

24 janvier 1899.

III

UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIV [1]

I

Le règne de Louis XIII avait été troublé par de nombreuses conspirations. Celui de Louis XIV n'en devait connaître qu'une seule, celle du chevalier de Rohan et de Latréaumont, en 1674; et encore fut-elle arrêtée dès sa naissance, avant même d'avoir pu recevoir un commencement d'exécution, si bien que les historiens en parlent à peine; la plupart même n'en parlent pas du tout. On ne la connaît guère que par un roman d'Eugène Sue, qui eut en son temps un assez vif succès, mais qui est aujourd'hui bien oublié.

(1) *Mémoires du temps de Louis XIV*, par DU CAUSE DE NAZELLE; publiés avec une introduction et des notes par Ernest DAUDET. Un vol. in-18, E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 1899.

Avant les *Mystères de Paris* et le *Juif errant*, Eugène Sue avait paru vouloir se consacrer au roman historique. L'époque de Louis XIV le retint pendant quelques années. Outre son *Histoire de la marine française sous Louis XIV* (5 vol. in-8, 1835-1837), il publia *Latréaumont* en 1838 et, en 1840, *Jean Cavalier ou les fanatiques des Cévennes.*

Latréaumont, le seul de ces livres dont je doive ici dire un mot, a de l'intérêt et de l'action. L'agencement est habile, et, dans plus d'une scène, l'auteur fait preuve d'un vrai talent dramatique. Malheureusement, l'inspiration première de l'œuvre, la préoccupation constante du romancier, c'est la haine qu'il a vouée à Louis XIV, le désir passionné qu'il éprouve de le rabaisser et de le flétrir. Il ne veut voir que le revers d'une admirable médaille, que les petits côtés du grand roi. Louis XIV n'est, à ses yeux, qu'un *bélître*, un *bellâtre* niais et rengorgé, une *personnalité sordide*, toute pleine de *grossière fatuité*, un monstre d'égoïsme, un abominable tyran, un *Néron*. Sainte-Beuve a de jolies pages sur cet incroyable paradoxe, dans ses *Portraits contemporains;* j'en détache ces lignes : « M. Sue a parlé de Louis XIV en opprimé presque, en homme lésé ; il s'est mis passionnément dans la cabale des gens d'esprit et des libertins contre le grand roi ; il a fait cause commune avec Vardes, Bussy, Lauzun, Rohan, les Vendôme, avec tous ceux qui regrettaient ou qui appelaient la précédente ou la future régence ; durant une oraison funèbre de Bossuet, durant les chœurs d'*Athalie* ou d'*Esther*, il a

continué de chanter *à la cantonade* quelque noël satirique. A la bonne heure ! la vivacité de son injustice témoignerait au besoin de l'intimité de ses études sur le grand règne. On n'en veut jamais de cette sorte à un homme et à un roi sans avoir de très proches raisons. » — Et, dans une de ces notes malicieuses comme il les aimait, Sainte-Beuve ajoute : « Entre Louis XIV et M. Sue, c'est en effet comme une affaire personnelle. — « Qu'a donc M. Eugène Sue contre Louis XIV ? demandait-on. — Voulez-vous savoir le fin mot ? répliqua quelqu'un ; ils faisaient tous deux la cour à Mlle de Fontanges, et Louis XIV l'a emporté (1). »

On pense bien qu'ainsi animé contre Louis XIV, Eugène Sue ne s'est pas fait faute de grandir les conspirateurs qui avaient voulu le débarrasser de son rival. Latréaumont et ses complices ne se proposaient rien moins que de s'emparer du dauphin et du roi, d'assassiner ce dernier, si besoin était, d'arracher à la France une de ses plus belles provinces, la Normandie, et de la constituer en république, en même temps que la Bretagne serait placée sous la souveraineté du chevalier de Rohan. Comme ils ne pouvaient atteindre un tel but sans une aide puissante, ils avaient sollicité et obtenu le concours de l'Espagne et de la Hollande, alors en guerre avec la France ; en échange de l'appui qu'ils en devaient recevoir, en argent, en hommes et en vaisseaux, ils devaient livrer à nos ennemis quelques-uns de nos ports. Le complot était

(1) *Portraits contemporains*, t. II, p. 83.

Ecole de Sciences domestiques
Congrégation de Notre Dame
Ottawa

odieux ; M. Sue le trouve admirable. Latréaumont était un traître ; M. Sue en fait un héros et un patriote. Céder à l'ennemi nos places fortes, enlever à la France une de ses provinces, assassiner le roi, tout cela était œuvre pie. Après tout, pourquoi Louis XIV avait-il enlevé Mlle de Fontanges à M. Sue ?

Après le roman, voici venir l'histoire. M. Ernest Daudet nous donne aujourd'hui, avec des notes excellentes, les Mémoires, inédits jusqu'à ce jour, de du Cause de Nazelle, un jeune officier qui vit de très près la conspiration de 1674 et qui en a dressé une relation, dont la sincérité et l'exactitude ne peuvent être mises en doute. M. Ernest Daudet a contrôlé son récit à la lumière des documents officiels et il n'y a relevé que fort peu d'erreurs, toutes sans importance.

II

Né au fond de l'Agenais, d'une famille noble, vers 1649, du Cause de Nazelle partit pour Paris, en 1667, au premier bruit qui se répandit en province de la déclaration de guerre à l'Espagne et de la prochaine entrée du roi en Flandre. Ayant réussi à obtenir un emploi dans les troupes, il fit comme sous-lieutenant d'infanterie la campagne, qui fut du reste aussi courte que glorieuse. La paix faite, une partie des soldats et des officiers furent renvoyés chez eux, et du Cause, compris dans ce licenciement, dut retourner chez son père.

Peu de temps après, la république de Venise implora la protection et le secours de Louis XIV contre les Turcs, qui assiégeaient la capitale de l'île de Candie. Le Pape ne cessait de prêcher la croisade ; le roi se montra d'autant plus empressé de saisir cette occasion de lui plaire, que la guerre contre les Turcs passait toujours pour la meilleure des écoles, et que les relations avec la Porte devenaient très difficiles. Les troupes furent mises sous les ordres de Navailles, la flotte sous ceux du duc de Beaufort et de Vivonne. Du Cause fit partie de l'expédition comme volontaire. Les Français débarquèrent à Candie le 24 juin 1669. Malheureusement la place était déjà ruinée et dégarnie de soldats. Ils firent plusieurs sorties meurtrières, sans autre effet que de retarder le progrès des assiégeants. Beaufort disparut dans un combat et Vivonne canonna inutilement le camp du vizir. Navailles jugea que de plus longs sacrifices seraient inutiles, et il ramena en France le corps expéditionnaire. A Candie, il avait donné à du Cause une lieutenance d'infanterie dans une des meilleures compagnies de l'armée; mais celui-ci, à peine débarqué à Toulon, renvoya sa commission de lieutenant à son colonel. Le service en temps de paix n'était décidément pas son affaire.

En 1672, lorsque le roi déclara la guerre aux Hollandais, du Cause s'empressa de tout son pouvoir pour obtenir une lieutenance. Ses démarches n'aboutirent pas, et il se résigna à servir dans le régiment de son ami M. de Villeras, en qualité de volontaire. L'année suivante, il est vrai, il était admis à entrer

dans les gardes du corps et prenait part avec eux au siège de Maëstricht; mais bientôt il se dégoûtait d'un service où l'avancement était très lent; d'autre part, il n'avait presque plus d'argent, pas assez pour s'équiper convenablement; enfin un projet de mariage, depuis longtemps ébauché et qui finit, en effet, par réussir, lui paraissait exiger sa présence à Paris. Pour tous ces motifs, à la fin de 1673, il prit congé de ses officiers sous divers prétextes, et il laissa tranquillement partir tout le monde.

Du Cause de Nazelle avait alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans. A son âge, laisser ses camarades partir pour la guerre et rester sur le pavé de Paris pour des raisons plus ou moins sentimentales, cela n'était pas pour lui faire honneur, et il s'en rendait parfaitement compte. « J'eus une si grande honte de ma situation, dit-il, que je ne cherchai qu'à me cacher, de peur qu'étant rencontré par des personnes de ma connaissance, leur vue ne fût un reproche continuel de ma lâcheté. Je me déterminai à prendre un logement aux extrémités des faubourgs, et le sort me conduisit hors de celui de Saint-Antoine, au lieu appelé Picpus. Le hasard me fit frapper à une porte où l'on prenait des jeunes enfants en pension. Un homme âgé, d'une taille au-dessous de la médiocre, vint m'ouvrir, et, m'ayant demandé ce que je désirais, je lui répondis qu'étant officier et n'ayant pas de quoi me mettre en équipage pour servir, j'avais été contraint de rester à Paris, que je cherchais à me mettre en pension quelque part suivant mes facultés, qui étaient

fort médiocres, le service ne m'ayant point acquis de richesses. Cet homme me répondit qu'il était le maître de la maison, qu'il s'appelait Vanden Enden, maître de pension assez connu ; qu'il me recevrait volontiers sans trop prendre garde à l'intérêt, qu'il suffirait que je payasse le même prix que ses autres pensionnaires ; qu'il avait toujours aimé les officiers, et que je ne devais pas me faire une peine de cette petite jeunesse qui logeait chez lui, la plupart enfants de qualité ; qu'il saurait me distinguer et me mettre à table avec sa famille, séparée de ce petit peuple. Nos conventions étant ainsi faites, je payai à l'instant les six premiers mois de ma pension, et mon établissement y fut fait le même jour, après avoir néanmoins pris la précaution de changer mon nom et celui de mon pays, pour demeurer entièrement inconnu. »

Voilà, ce me semble, une aventure bien vulgaire, et pourtant nous sommes déjà en plein roman — un roman qu'Eugène Sue a manqué, mais dont Balzac, s'il l'eût écrit, aurait fait un chef-d'œuvre. Cette pension du quartier de Picpus, où du Cause vient d'être admis, et qui respire une paix si parfaite, renferme plus de secrets, et des secrets bien autrement terribles, que ceux qui se cachent dans cette pension bourgeoise de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où Eugène de Rastignac viendra, en 1819, cacher sa pauvreté ; il y trouvera le redoutable Vautrin, mais Vautrin lui-même est un personnage bien moins romanesque et bien moins extraordinaire que cet honnête Vanden Enden, en qui du Cause de Nazelle ne vit d'abord

qu'un placide maître d'école perdu au fond d'un faubourg.

III

François-Affidius Vanden Enden était Flamand d'origine. Elève des Jésuites d'Anvers, il entra tout jeune dans la Compagnie et professa d'abord avec succès dans un de ses collèges. Faussant bientôt compagnie à ses maîtres, il embrassa avec ardeur la vie des savants d'alors, tour à tour médecin, chimiste, inventeur de cosmétiques, puis astronome, théologien, maître de philosophie, de syriaque et d'hébreu, parlant avec une égale aisance l'allemand, l'italien, l'espagnol et le français. En Hollande, où il ne tarda pas à se retirer et où il se maria, il acquit bien vite une grande réputation. On ne le regardait pas seulement comme un savant homme, mais encore comme un sujet capable des choses les plus grandes.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il avait tout appris et il avait tout retenu. Son éloquence était douce, insinuante et persuasive. La philosophie, la théologie, les mathématiques et toutes les parties qui les composent étaient dans leur plus beau jour quand il avait occasion d'en parler.

Quant à la religion, il n'en avait proprement aucune. « Il était, dit du Cause, catholique avec les catholiques et protestant avec les protestants. J'ai vu bien des fois plusieurs de nos fameux docteurs et

M. Arnauld lui-même le venir voir pour conférer avec lui sur les sens des textes hébreu et syriaque des Écritures. J'ai vu aussi diverses fois le ministre Claude, le fameux prédicant de Charenton, venir lui demander des éclaircissements pour soutenir ses erreurs. »

Dans le temps qu'il demeurait à Amsterdam, soit par les secrets que lui fournissait la chimie ou par d'autres voies, son industrie lui produisait beaucoup, et il eût pu devenir riche. Mais ses continuelles dissipations ne lui permirent pas de rien conserver. Ses ressources tarirent peu à peu; il perdit sa femme, qui soutenait sa fortune chancelante; ses affaires tombèrent en désordre, et il fut obligé d'aller tenter fortune ailleurs.

Quoique déjà vieux, il se mit à voyager, laissant auprès d'une parente à Amsterdam deux filles qu'il avait eues de son mariage. Il parcourut une partie de l'Europe, donnant partout une grande admiration de son savoir. La fortune cependant ne venait pas; ses filles grandissaient; il lui fallait trouver des ressources plus solides qu'une réputation de savant et des applaudissements stériles. Comme il était particulièrement goûté du gouverneur des Pays-Bas espagnols, le comte de Monterey, il eut recours à sa protection. C'était le temps où, par suite de la mort de Philippe IV, beau-père de Louis XIV, les affaires étaient fort brouillées entre la cour d'Espagne et celle de France, et où la guerre entre les deux peuples paraissait imminente. Le gouvernement espagnol jugea qu'il lui serait

avantageux d'avoir en France un homme intelligent qui pût observer de près les choses et l'informer exactement de l'état des esprits et des desseins de la cour de Versailles. Le comte de Monterey jeta les yeux sur Vanden Enden comme sur le sujet le plus propre à remplir cette mission. Vanden Enden accepta et vint s'établir à Paris, où, pour mieux cacher son jeu, il se fit maître de pension. Il avait auprès de lui sa plus jeune fille ; l'aînée était déjà mariée à un fameux médecin d'Amsterdam, nommé Kerkerin. Il fit aussi venir de Hollande une femme très aimable, très intelligente et fort spirituelle, qu'il qualifiait du nom d'épouse, sans qu'on ait jamais pu savoir s'il y avait un véritable mariage contracté entre eux.

Les événements avaient marché. Louis XIV avait successivement porté la guerre, avec un égal succès, dans les Pays-Bas et en Hollande, et on était arrivé au mois de juillet 1674. Du Cause était depuis quelque temps déjà chez Vanden Enden, et il était frappé du nombre et de la qualité des visiteurs qui venaient voir le maître de pension. Parmi ceux dont les visites étaient le plus fréquentes, il remarqua un ancien officier, le sieur Gilles du Hamel de Latréaumont, fils d'un conseiller à la chambre des comptes de Rouen, qu'il avait autrefois connu à l'armée, et qui avait dû quitter les rangs, où il était l'objet du mépris général. Lorsqu'il venait à Picpus, Latréaumont entrait par la porte secrète du bout du jardin, dont il avait la clef, et il prenait des précautions extraordinaires pour n'être point vu. Un jour, il amena par la même

porte et avec les mêmes précautions un autre visiteur, qui n'était rien moins que le chevalier de Rohan, un des plus grands seigneurs de la cour. Du Cause fut vivement intrigué par ces mystères, ne pouvant d'ailleurs concevoir qu'un homme du rang du chevalier de Rohan pût lier commerce avec Latréaumont, qui était absolument perdu d'honneur parmi les troupes et connu pour un esprit très dangereux et capable des plus grands forfaits. Leurs visites devenant de plus en plus fréquentes et toujours plus mystérieuses, il se sentit une curiosité extraordinaire pour en connaître l'objet et en pénétrer le fond. Il n'y fut pas peu aidé par la fille même de Vanden Enden, que son père n'avait pas mise dans la confidence de ses projets, et qui mit du Cause à même d'assister, caché dans le coin le plus sombre d'un corridor obscur, aux conférences des conjurés. Il put ainsi surprendre les détails du complot.

Voici en quoi il consistait : créer une agitation en Normandie, en groupant les mécontents et en réclamant la convocation des Etats généraux de cette province; puis, sur le refus du roi de les réunir, refus dont on était certain, appeler les Hollandais et les Espagnols, dont on aurait facilité le débarquement à Quillebœuf. Tel eût été le premier acte du drame. Le comte de Monterey s'était engagé à fournir six mille soldats, des armes pour vingt mille hommes, et, au moment du débarquement, deux millions en numéraire pour soudoyer les insurgés que Latréaumont se faisait fort de recruter en Normandie. Ces forces et

ces fonds seraient apportés par la flotte hollandaise dans le port de Quillebœuf, dont il soulèverait la garnison en même temps que la province, après avoir, au besoin, égorgé le commandant de la place. Une fois maîtres de la province, les conjurés devaient la détacher du royaume et l'ériger en république, dans l'espoir que la France entière ne tarderait pas à souhaiter et à accepter une constitution républicaine. De nombreux mémoires, où étaient développés les avantages d'un régime politique analogue à celui sous lequel vivait la Hollande, avaient été rédigés par Vanden Enden. On les répandrait dans tout le pays.

Mais pour que le succès d'une si audacieuse entreprise fût possible, besoin était que Louis XIV et son fils le dauphin fussent mis hors d'état d'agir. Latréaumont et Vanden Enden n'avaient pas préparé avec moins de soin cette seconde partie de la conjuration. Le dauphin devait aller, à une date prochaine, chasser le loup en Normandie. On l'entourerait de faux gardes du corps quand il serait entré en forêt ; avec leur aide, on l'entraînerait au loin, du côté de la mer, et on le livrerait aux Hollandais. Un guet-apens analogue serait tendu à Louis XIV, que Latréaumont ne désespérait pas de surprendre à Versailles même. « Il est certain, dit du Cauze de Nazelle, que ce prince, se confiant uniquement en la fidélité et en l'amour de ses peuples, n'avait qu'environ soixante hommes pour toute garde, qu'on pouvait facilement opprimer dans une surprise. Le reste de la cour, com-

posé de vieillards, de ministres, de femmes et d'officiers de la chambre et de la bouche, devait être immolé et ne pouvait faire aucune résistance dans un lieu comme Versailles, ouvert de tous côtés. Latréaumont trouvait tout d'un coup dans le butin de ce lieu si superbe de quoi récompenser ses complices et exercer en même temps ses vengeances pour le prétendu tort qu'on lui avait fait en le chassant des troupes. »

Le chevalier de Rohan avait, lui aussi, à se venger du roi. D'abord grand veneur, puis colonel des gardes de Louis XIV, il avait été privé de toutes ses charges à cause du scandale de sa conduite. Perdu de dettes, séduit par les promesses de la Hollande, qui s'engageait à lui verser une somme considérable, et par celles de Latréaumont, qui lui faisait espérer la souveraineté de Bretagne, il avait consenti à entrer dans le complot.

Le moment d'agir paraissait venu. Le 31 août 1674, après une dernière conférence avec ses deux complices, Vanden Enden partit pour Bruxelles, afin d'arrêter avec le comte de Monterey les dernières dispositions. Du Cause ne pouvait plus conserver aucun doute sur la nature et l'importance du complot. Devait-il continuer à garder le silence ? Rien ne le retenait à l'égard de Latréaumont, qui ne lui avait jamais inspiré que du mépris ; mais il plaignait le chevalier de Rohan, dont il respectait le nom et la famille. Il lui répugnait surtout de perdre Vanden Enden, cet homme rare, extraordinaire, qu'il admirait profondé-

ment et qui avait toujours été bon pour lui. Mais, d'autre part, un immense danger menaçait la France et le roi. « Il s'agissait, écrit-il, de prévenir les plus grands malheurs qui puissent arriver à la France et d'empêcher les ennemis de lui porter des coups mortels. J'aimais le roi, s'il m'est permis d'user de ce terme, et je l'aimais plus que ma propre vie. Le dauphin de France exposé à être enlevé, maltraité peut-être, quoiqu'il ne parût point qu'on eût conspiré contre sa vie comme contre celle du roi, me causait des frémissements terribles. J'étais coupable et complice de ces horribles complots si, les connaissant, j'en gardais le secret; je m'exposais à une mort infâme suivant les lois du royaume en les taisant; la mémoire du président de Thou, dans un cas pardonnable, m'était présente. »

Le soir même du jour ou Vanden Enden était parti pour Bruxelles, Du Cause de Nazelle se présentait au cabinet du marquis de Louvois, secrétaire d'Etat au département de la guerre, et lui révélait tout ce qu'il savait du complot. Ses dires se trouvèrent d'ailleurs presque immédiatement confirmés par des faits dont la signification ne pouvait être douteuse. A ce même moment, en effet, le marquis de Seignelay, secrétaire d'Etat de la marine, recevait avis que la flotte hollandaise paraissait sur les côtes de Normandie; que tantôt elle approchait de la Bretagne et tantôt elle revenait sur sa route et ne faisait que louvoyer. Enfin, le marquis de Louvois était informé par l'un de ses agents qu'un tailleur de Paris travail-

lait à cinq cent cinquante habits de gardes du corps qui étaient presque achevés sans qu'il sût par quel ordre. Louvois décida aussitôt d'agir.

IV

Le 11 septembre, à Versailles, dans la matinée, le chevalier de Rohan assista à la messe du roi. Il paraissait parfois encore à la cour, et peut-être y était-il venu ce jour-là pour conjurer par sa présence les soupçons qu'il pouvait avoir à redouter.

Comme il sortait de la chapelle, il trouva sur son chemin le major des gardes, M. de Brissac, qui, se présentant, lui dit :

— Sa Majesté m'a donné l'ordre de vous arrêter, monsieur le chevalier.

Sans perdre le sang-froid, feignant plus d'étonnement que de crainte, Rohan répliqua :

— Je suis prêt à obéir. Mais je n'ai d'aujourd'hui ni bu ni mangé. Je meurs de faim.

Brissac avait sa chambre au palais. Il y conduisit son prisonnier, lui fit servir un repas. Il le remit ensuite aux mains de La Serre, lieutenant des gardes, qui le fit monter en carrosse et sous bonne escorte l'emmena à la Bastille.

Restait à se saisir de Latréaumont. Ayant appris qu'il avait quitté Paris pour se rendre à Rouen, où il était logé à l'auberge des Uniques, proche le bailliage, Brissac s'y présenta le 12 septembre au lever du jour,

accompagné de quatre gardes. Brissac et Latréaumont avaient été autrefois camarades de régiment.

— M'arrêter! s'écria Latréaumont. Pourquoi? De quoi m'accuse-t-on?

— Je l'ignore, répondit Brissac.

Après s'être furieusement emporté, Latréaumont se calma soudain et demanda à passer dans son cabinet pour s'habiller, ce qui lui fut accordé. Il se leva, prit dans la ruelle de son lit sa robe de chambre et ses pistolets, et, se redressant, il s'écria :

— Vous ne me tenez plus, monsieur de Brissac.

En même temps, visant Brissac, il déchargea sur lui l'un de ses pistolets. La balle n'atteignit pas le major des gardes, mais alla blesser le nommé La Rose, qui mourut de sa blessure cinq jours après.

— Comment! Vous tirez! Vous êtes donc criminel? fit Brissac, surpris et indigné.

— Oui, je suis criminel, répliqua Latréaumont.

Mais, à ce moment, soit que les gardes eussent interprété le cri de leur commandant comme un ordre, soit que la vue du blessé eût excité leur fureur, ils avaient tiré à leur tour. Latréaumont tomba. Il avait trois balles dans le ventre. Cependant, il n'était pas mort. On le transporta dans une chambre du Palais de Justice, où on le coucha et où des soins lui furent prodigués. Quand il eut repris connaissance, Brissac et le premier président du parlement de Rouen, qui était accouru, s'efforcèrent de lui arracher des aveux. A un moment, paraissant céder aux exhortations et aux menaces dont il était l'objet, il demanda de quoi

écrire, traça péniblement quelques lignes et les tendit à Brissac. Elles étaient ainsi conçues : « Je n'ai rien à vous dire et je ne vous ai point dit que je fusse criminel. Mais la peur qui ne m'a jamais surpris, ni vos menaces ne tireront rien... » Les assistants déçus levèrent les yeux sur lui. Il les regardait railleur et, comme pour mieux prouver qu'il s'était moqué d'eux, il arracha soudain l'appareil qu'on avait mis sur sa blessure, attestant ainsi sa volonté de mourir. On eut beau lui donner de nouveaux soins, on ne parvint pas à arrêter l'hémorragie qui s'était déclarée. Il mourut dans la soirée.

A Bruxelles, Vanden Enden ne sut rien des graves événements qui avaient suivi son départ, et le 17 septembre il rentrait à Paris, dans sa pension de Picpus. Du Cause n'avait pas cessé d'y habiter. A peine a-t-il constaté le retour du Hollandais, qu'il se précipite à Versailles et annonce à Louvois la bonne nouvelle. On lui ordonne de revenir à la pension et d'y observer ce qui se passerait ; on décidait en même temps qu'un détachement de gardes sous la conduite de Brissac serait posté à la porte Saint-Antoine pour recevoir les avis que Du Cause pourrait donner. Quand il revint à Picpus, la femme de Vanden Enden avait quitté la pension, emportant avec elle quelques menus meubles, ce qui fit juger qu'elle avait pris un logement en quelque lieu écarté. « On la reconnut enfin, dit Du Cause, au bout de deux ou trois jours, sortant d'une maison à l'extrémité du faubourg ; je la suivis pour exécuter l'ordre que le roi m'avait donné,

et je la fis connaître au commandant de la petite brigade qui était à la porte de la ville, comme elle y entrait. Il exigea de moi que je la suivisse de loin avec eux. Elle nous conduisit au quai des Augustins où, s'étant jetée dans un carrosse de louage, le commandant me fit entrer avec lui et trois gardes dans un autre pour la suivre. Elle s'arrêta au Bourget dans une hôtellerie, où nous arrivâmes, quelques moments après. Vanden Enden et elle étaient dans la chambre la plus haute de la maison ; ils étalaient déjà les haillons et la longue barbe feinte sous lesquels il devait se déguiser. Lorsque nous entrâmes, leur surprise fut extrême et ma peine ne fut pas médiocre. » C'était le 19 septembre.

Voilà donc Vanden Enden arrêté à son tour. Bien qu'il eût à ce moment soixante-treize ans, il n'eut pas un instant de faiblesse, et son attitude fut, jusqu'à la fin, admirable d'énergie. A peine incarcéré, il avait reçu la visite de Louvois. Il ne cacha rien de ses projets et déclara que, s'il avait dû s'assurer le concours d'un homme d'action, comme Latréaumont, c'était lui qui avait eu la pensée de la conspiration et en avait conçu le plan originel. C'est le droit, c'est le devoir de tout bon patriote d'attaquer, et s'il le peut, de détruire la puissance des ennemis de son pays. Il était Hollandais. Louis XIV faisait la guerre à la Hollande. Le droit dont lui-même avait usé était donc indéniable.

Au cours de l'instruction, Du Cause fut confronté avec Vanden Enden. Bien loin de se laisser aller à

aucune irritation contre celui qui était, après tout, l'auteur de sa perte, le vieillard sembla, au contraire, n'avoir d'autre préoccupation que de disculper le jeune homme qu'il avait reçu à sa table. « Dès qu'il me vit, dit Du Cause, il parut surpris, ne sachant pas si j'étais là comme témoin ou comme accusé. Quand on lui demanda s'il me connaissait, il répondit qu'il me connaissait et qu'il était obligé de me rendre cette justice qu'il ne m'avait jamais ouï parler du roi qu'avec un très grand respect et avec la tendresse d'un fils pour son père. On lui demanda ensuite s'il avait quelques reproches à proposer contre moi. Il répondit qu'au contraire il m'avait reconnu pour un jeune homme rempli de sentiments d'honneur, et que, si j'avais quelquefois murmuré contre les ministres, il fallait pardonner ces plaintes à un homme de cœur qui se voyait éloigné des emplois où il aspirait. Mes dépositions ensuite lui furent lues ; après qu'il les eut entendues, il convint sans balancer qu'il n'y avait rien que de véritable, et qu'il avait déjà expliqué dans ses interrogatoires les motifs qui l'avaient porté à tout tenter pour sauver sa patrie. »

Il faut convenir que le beau rôle est ici pour Vanden Enden, et que Du Cause se trouvait là en assez fâcheuse posture. Aussi, ajoute-t-il, non sans quelque ennui : « Ces entrevues d'un témoin et d'un accusé *sont très désagréables* avec des personnes à qui on est obligé de nuire. »

L'instruction préparatoire ne prit fin que dans les derniers jours d'octobre. A cette date, des lettres

royales constituèrent le tribunal chargé de procéder, sur le rapport de MM. de Bezons et de Pommereu, à l'instruction définitive du procès. Furent appelés à y siéger : MM. le chancelier d'Aligre, Poncet, Bouherat, Lainé de la Marguerite, Bazin de Bezons, Pussort, Voisin, Hotman, Bernard de Rezé, de Fieubet, de Caumartin, de Pommereu, de Fortin, Courtin, Gorgon de Tussy et Quentin de Richebourg. M. de la Reynie remplissait les fonctions de procureur général.

A côté du chevalier de Rohan et de Vanden Enden, comparaissaient deux autres accusés, convaincus d'avoir pris une part active à la conspiration, le chevalier de Préau, neveu de Latréaumont, et la marquise de Villars. L'arrêt fut rendu le 21 novembre. Le chevalier de Rohan, le chevalier de Préau et la marquise de Villars étaient condamnés à avoir la tête tranchée en place de Grève. Vanden Enden était condamné à être pendu.

Pendant cinq jours, Louis XIV se demanda s'il devait faire grâce ou laisser faire justice. Le 26 novembre, il réunit en conseil le prince de Condé — le grand Condé — le maréchal de Villeroy et Le Tellier, père de Louvois et son prédécesseur à la guerre. Les deux premiers se prononcèrent pour la clémence. Mais Le Tellier, qui parla après eux, s'appliqua à détruire l'effet de leurs dires par des arguments tirés de l'intérêt de l'Etat. Louvois, que le roi reçut à l'issue de ce conseil, parla comme son père. Le roi se laissa convaincre, et il ordonna que la justice suivît son cours.

L'exécution eut lieu le lendemain. Le chevalier de Rohan avait reçu dans la nuit les consolations du Père Bourdaloue. Le chevalier de Préau et la marquise de Villars moururent, comme lui, avec un grand courage et très chrétiennement. Vanden Enden avait refusé de se confesser.

Les *Mémoires* de Du Cause de Nazelle, surtout avec les notes et les éclaircissements de M. Ernest Daudet, restituent à l'histoire cette conspiration de Latréaumont, si étrangement défigurée par Eugène Sue. Cette fois encore, comme il arrive souvent, l'histoire vraie est plus dramatique que le roman.

IV

LA BEAUMELLE ET SAINT-CYR[1]

M. Charles Nisard a publié, en 1853, un livre sur *les Ennemis de Voltaire.* La Beaumelle y figurait naturellement à côté de Desfontaines, de Fréron et de vingt autres; il y figurait même en bonne place, puisque, aussi bien, après Fréron il est peut-être l'homme que Voltaire a le plus détesté. M. Nisard cependant n'avait pu lui accorder qu'un chapitre. Mais voici qu'aujourd'hui il a les honneurs d'un volume entier, composé à l'aide de pièces originales et de correspondances inédites, où l'auteur, M. Achille Taphanel, a trouvé toute une mine de renseignements très sûrs pour l'histoire littéraire du siècle dernier.

L'existence des gens de lettres au dix-huitième siècle était en général singulièrement plus mouvemen-

(1) *La Beaumelle et Saint-Cyr, d'après des correspondances inédites et des documents nouveaux*, par Achille Taphanel, conservateur de la Bibliothèque de Versailles. Un vol. in-8o, Plon, Nourrit et Cie, éditeurs. 1898.

tée que celle des écrivains d'aujourd'hui. La supériorité de la France était alors si universellement reconnue; son influence était si grande, qu'elle régnait sur l'Europe tout entière. Nos écrivains étaient chez eux à Berlin, à Copenhague, à Gotha, à Saint-Pétersbourg, aussi bien qu'à Paris. Au lieu de se renfermer dans cette dernière ville, ils couraient donc volontiers le monde; ils ne s'effrayaient pas des aventures, et leur vie était souvent un roman véritable. Ainsi en fut-il de celle de La Beaumelle.

Je ne la raconterai pas. Le lecteur en pourra suivre les détails — qui ne sont pas toujours très édifiants — dans le volume de M. Taphanel. Je parlerai seulement des deux épisodes auxquels son nom est resté attaché, — ses démêlés avec Voltaire et la publication de ses *Mémoire sur la vie de Mme de Maintenon.*

I

Disons cependant tout d'abord qu'il ne s'appelait pas *La Beaumelle.* Il naquit à Valleraugue, dans les Cévennes, au cœur du pays huguenot, le 28 janvier 1726. Sa mère, née Suzanne d'Arnal, était catholique, mais elle mourut lorsqu'il avait à peine trois ans. Son père, *M. Angliviel*, était réformé, et lui-même, au dire de son biographe, « malgré les dissipations et les aventures d'une vie bien peu conforme à ses croyances, vécut et mourut huguenot. »

A dix-neuf ans, ses études classiques terminées, le

jeune Angliviel obtint de son père la permission d'aller à Genève pour y apprendre la théologie et se préparer au ministère évangélique. En arrivant à Genève, le 20 septembre 1745, son premier soin fut de substituer à son nom patronymique celui *de la Beaumelle :*

C'était un nom de terre qu'un de ses oncles maternels avait porté avant lui. D'après Voltaire, il avait commis au collège de l'Enfance de Jésus, à Alais, où il avait été élevé, quelques petits larcins, et il craignait d'être inquiété à ce sujet. « Angliviel partit, dit Voltaire; mais, comme il se croyait déjà quelque chose, il s'imagina que le gouvernement avait les yeux ouverts sur lui, vu le lieu, l'objet et le genre de son éducation ; et conséquemment, *il prit le nom de la Beaumelle, pour se dérober à des recherches qu'on n'avait pas envie de faire.* »

Outre que les petits larcins dont a parlé Voltaire ne sont rien moins que prouvés, il est probable que ce changement de nom fut, de la part du jeune réformé, une simple mesure de prudence. Son voyage empruntait aux circonstances un air d'émigration des plus compromettants. Il pouvait très bien être poursuivi, sa correspondance interceptée, sa famille inquiétée par des enquêtes de police. L'usage d'ailleurs permettait alors ces changements. Cela ne tirait nullement à conséquence, et le fils du notaire Arouet avait moins que personne le droit de s'en scandaliser.

La Beaumelle était à Genève depuis dix-huit mois, lorsqu'il fut présenté à un gentilhomme danois qui cherchait un précepteur pour le fils du comte de

Gram, grand chambellan et grand veneur du roi de Danemark. A ce moment même, La Beaumelle songeait précisément à quitter Genève. Il ne se sentait pas le courage de poursuivre pendant trois années encore (on ne pouvait être pasteur avant vingt-quatre ans) ses études de théologie; la vocation décidément lui manquait. Il voyait autour de lui de grandes fortunes acquises dans le commerce et l'industrie; la vie sans luxe, mais aisée et large, de ses amis le rendait impatient de s'enrichir comme eux. Dans une lettre de ce temps à sa famille, il fait remarquer qu'en Danemark toutes les charges de l'Etat sont ouvertes aux étrangers. Il résolut donc de tenter de ce côté la fortune. Le 17 mars 1747, il partit pour Copenhague, muni de lettres d'introduction auprès de personnes haut placées dans cette ville et, viatique plus sûr, porteur d'une recommandation pressante adressée à la maçonnerie danoise par les français-maçons de Genève, auxquels il était affilié.

A Copenhague, tout en se livrant à une vie de dissipations et de plaisirs, il fonda un recueillittéraire : la *Spectatrice danoise*, et publia sous le titre de l'*Asiatique tolérant* un petit livre visiblement inspiré des *Lettres persanes*, et dans lequel il plaidait avec assez de bonheur parfois et une certaine hardiesse de pensée la cause de la liberté de conscience. Il entreprenait en même temps une traduction de Tacite, et, ce qui devait le servir plus que tout le reste, il prononçait de nombreux discours à la loge des francs-maçons, qui l'avait nommé son orateur.

Ses multiples travaux, leur publicité, leur succès, la faveur habilement entretenue des salons et des loges, servait à souhait son ambition. Il put, dans les premiers mois de 1750, se donner le luxe refuser la place de gouverneur du prince héréditaire de Brunswick-Wolfenbuttel, que le duc régnant lui fit offrir. Il allait avoir mieux que cela.

Au mois d'août 1750, le roi Frédéric V décida la création d'une chaire de belles-lettres françaises. La Beaumelle en fut nommé titulaire; il en prit possession, après un voyage à Paris, le 27 janvier 1751. Son succès fut très grand. Le prince héritier suivait ses leçons; on parlait de lui confier l'éducation de la princesse royale; le grand maréchal de Moltke l'encourageait à entreprendre une histoire du Danemark et lui faisait entrevoir la charge honorablement rétribuée d'historiographe du Roi. De si brillants débuts semblaient lui promettre une haute fortune. Mais les visites, les soupers, la comédie où il avait ses entrées permanentes, le jeu où il perdait parfois de grosses sommes, lui faisaient une vie très dissipée et très dispendieuse. Il demanda des ressources à des travaux accessoires hâtivement exécutés; il écrivit dans presque tous les journaux du temps, aborda tous les sujets, traita sans précaution des matières délicates, et souleva contre lui des protestations, des mécontentements, des hostilités sous lequelles bientôt il succomba.

Ses ennemis avaient besoin d'un prétexte pour obtenir et colorer sa disgrâce : il se chargea de le leur

fournir. Au mois d'août 1751, il publia un petit recueil plein de talent, d'inexpérience et d'audace. Il était intitulé : *Mes pensées*, et avait pour épigraphe ces mots qu'une maladresse de l'imprimeur fit prendre d'abord pour le titre : *Qu'en dira-t-on?* Le scandale fut grand, comme aussi le succès de l'ouvrage, qui eut cinq éditions en un an, et fut traduit en plusieurs langues. L'auteur fut dénoncé à Frédéric V comme un esprit dangereux, contempteur de la religion et de la majesté royale. Comme l'accusation n'était pas sans fondement, La Beaumelle fut invité à donner sa démission; en la recevant, le roi lui fit une gratification considérable, et, le 20 octobre 1751, il partit pour Berlin, où il ne doutait pas d'ailleurs qu'il trouverait un établissement digne de lui.

Voltaire, à ce moment, était à Berlin. Il avait lu le *Qu'en dira-t-on?* et il y avait rencontré maint passage où il était admonesté pour des erreurs de jugement, des fautes de goût, des bévues historiques ou philosophiques : « M. de Voltaire a dit et redit.. M. de Voltaire ne prend pas garde... M. de Voltaire se trompe, ete. etc. » Enfin, il y avait trouvé la remarque suivante :

« Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne, on ne trouvera point d'exemple de prince qui ait donné sept mille écus de pension à un homme de lettres à titre d'homme de lettres. Il y a eu de plus grands poètes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse comble de bien-

faits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain. »

Ces choses-là se paient, surtout lorsque le créancier s'appelle Voltaire. Ce dernier mit tout en œuvre pour amener l'expulsion du téméraire qui avait osé le critiquer. Ses médisances, colportées de bouche en bouche, revenaient continuellement aux oreilles du Roi, sans que celui-ci pût reconnaître toujours leur origine. La Beaumelle tint bon, et loin de décliner la lutte, il choisit, parmi les œuvres récentes de Voltaire, le *Siècle de Louis XIV* comme une matière plus particulièrement désignée à sa critique. Craignant de ne pouvoir faire imprimer ses *Remarques* à Berlin, il prit le partit de se retirer à Gotha. Le choix n'était pas heureux. Louise-Dorothée, duchesse régnante de Saxe-Gotha, tenait l'un des premiers rangs parmi les amies de Voltaire. Il était depuis longtemps en correspondance avec elle. Il allait être son hôte. Force fut donc bientôt à La Beaumelle de quitter Gotha et de se rendre à Francfort. C'est là qu'il fit paraître, au mois d'octobre 1752, le *Siècle de Louis XIV, nouvelle édition, augmentée d'un très grand nombre de remarques par M. de L. B...*

Ses *Remarques* étaient très malveillantes; mais il n'y aurait rien eu à dire s'il les avait publiées séparément. Où il excédait son droit, c'était lorsqu'il publiait — et vendait à son profit — le texte même de Voltaire. Dépouiller les gens et les critiquer du même coup, il y avait là une double indélicatesse. Cette fois,

il faut le reconnaître, l'irritation de Voltaire était légitime. En réponse aux *Remarques*, il publia le *Suplément au Siècle de Louis XIV*. On pense bien qu'il ne se borna pas à discuter, à réfuter certaines critiques; à rappeler son adversaire aux convenances, à la politesse, à d'autres devoirs encore, car La Beaumelle s'était fait le complice d'un acte de piraterie littéraire. Il aima mieux répondre aux injures par des injures, et il alla dans ce sens beaucoup plus loin que son agresseur. Il ne s'en tint point aux injures. Il le dénonça aux ministres comme un homme dangereux, auteur d'écrits subversifs, qui méritait la corde ou tout au moins la prison. Il fit circuler un mémoire où la diffamation, le mensonge et la calomnie se donnaient librement carrière. Malgré tout son esprit, La Beaumelle n'était pas de taille à lutter contre un tel adversaire, et Voltaire eut enfin la satisfaction de le voir entrer à la Bastille, où il resta six mois et demi, du 23 avril au 12 octobre 1753; il y fut d'ailleurs traité le mieux du monde et le gouverneur mit à sa disposition son propre maître d'hôtel.

En sortant de la Bastille, La Beaumelle fit paraître sa *Réponse au Supplément*. C'est le meilleur de ses écrits. « Si quelque chose, dit M. Thaphanel, méritait d'être sauvé parmi la foule des libelles publiés au siècle dernier contre Voltaire, c'est assurément ce morceau. Il est capital dans l'œuvre de La Beaumelle, et nous ne connaissons guère que les lettres du président de Brosses, qui, dans un ordre d'ailleurs tout différent, lui soient supérieures. » M. Taphanel en

cite de longs passages qui sont en effet très remarquables et il ajoute : « La Beaumelle avait en lui peut-être (on en a le sentiment en lisant ces pages) l'étoffe d'un grand écrivain. Il lui a manqué, comme à bien d'autres, ce don modeste sans lequel les dons les plus rares sont souvent stériles, un peu de mesure et de tact. Il lui a manqué aussi quelque fermeté dans les convictions. »

La *Réponse* fut suivie d'une longue suspension d'armes entre les deux ennemis. « Voltaire, dit Sabatier de Castres, fut assommé du coup... et l'effet de son étourdissement fut de laisser M. de la Beaumelle tranquille pendant plusieurs années. »

En 1764, à la veille de ses quarante ans, La Beaumelle se maria. Il épousa Rose-Victoire de Lavaysse, veuve Nicol, fille de M. de Lavaysse, ami des Calas, très mêlé à leur affaire et qui avait eu beaucoup à se louer de Voltaire. Celui-ci ressentit une violente colère en apprenant que son ennemi était accepté comme gendre par un homme qui lui avait, à lui Voltaire, les plus grandes obligations. Pour se venger, il eut recours, cette fois, à des moyens plus odieux encore que ceux dont il s'était servi jusque-là.

Il supposa avoir reçu de Lyon *quatre-vingt-quinze* lettres anonymes dont il envoya la dernière — la seule, disait-il, qu'il eût conservée — au ministère, en accusant La Beaumelle d'en être l'auteur. Il l'accusait en même temps, pour la centième fois, d'avoir, dans ses notes du *Siècle de Louis XIV*, en 1752, outragé et calomnié toute la famille royale.

Les lettres anonymes n'étaient pas l'œuvre de La Beaumelle, et il est très probable que la quatre-vingt-quinzième, la seule qui fût produite et qui sans doute eût jamais existé, avait été fabriquée par Voltaire lui-même. C'est de Lyon que Voltaire prétendait l'avoir reçue : on sait qu'il avait à Lyon des relations nombreuses ; il songea, précisément vers cette époque, à y faire un voyage ; il y alla peut-être ; ses lettres à Damilaville signées du pseudonyme de Boursier font plus d'une fois allusion à ce projet. Il a pu du moins, en prévision d'un séjour possible dans cette ville, y envoyer un homme de confiance ; cet homme, en lui cherchant un logement, a pu mettre une lettre à la poste. Il avait à son service des gens à tout faire, tels par exemple que ce Galien, dit Galien de Salmeran, dont il se plaignit plus tard, mais dont il paya toujours les dettes.

Au reste, en 1769, de l'aveu de Beuchot, Voltaire s'adressa à lui-même une lettre anonyme, y répondit et publia sous forme de brochure ces deux morceaux dirigés contre Nonotte. Ces supercheries lui étaient on ne peut plus familières.

Sa dénonciation n'eut pas, cette fois, le succès qu'il en avait espéré. Il n'en continua pas moins ses attaques, et cela pendant plusieurs années, insultant, calomniant son adversaire sans relâche, dans sa conversation de chaque jour, dans ses lettres, dans d'innombrables pamphlets. En 1767, il fit paraître les *Honnêtetés littéraires*. Il avait réuni dans cette brochure, comme pour les passer en revue, ses princi-

paux ennemis, Palissot, Patouillet, Nonotte, Desfontaines et vingt autres. Chacun a son chapitre, souvent très court : La Beaumelle en a deux pour lui seul, et des plus amples. Il y est traité de gredin, à propos d'un passage d'ailleurs inexactement cité du *Qu'en dira-t-on*, et de faussaire à propos d'un recueil publié non par lui, mais par l'ex-jésuite Robinet ; il y est représenté comme ayant été, dans sa jeunesse, chassé de partout : en premier lieu de la maison d'un gentilhomme (Budé de Boisy) chez qui il était précepteur ; puis, successivement, de Copenhague, de Berlin, de Gotha. La précision de certains détails, l'importance des témoignages invoqués, donnaient aux faits une sorte de vraisemblance. Ils n'en étaient pas moins faux, ou tout au moins singulièrement exagérés, ainsi que le prouvent les pièces que publie aujourd'hui M. Taphanel ; mais l'effet était produit, et le malheureux La Beaumelle ne devait pas se relever des coups qui lui étaient portés. Son ennemi devait d'ailleurs le poursuivre au-delà même de la tombe.

La Beaumelle mourut le 17 novembre 1773. Voltaire lui survécut cinq ans. Pendant ces cinq ans, il continua sans relâche à déshonorer son ennemi mort ; et, après lui, ses éditeurs, ses commentateurs, ses biographes ont aveuglément poursuivi l'œuvre de sa vengeance. Le livre de M. Taphanel remet les choses au point ; il contribuera certainement à rétablir, à plus d'un égard, la réputation injustement rabaissée de La Beaumelle, à écarter d'une façon définitive les calomnies qui chargeaient depuis longtemps sa mé-

moire; à donner enfin de sa personne, de son caractère et de son talent, une idée plus impartiale et plus vraie.

II

Ce pauvre La Beaumelle a du reste joué de malheur, après sa mort comme pendant sa vie. Il avait eu contre lui, de son vivant, la haine implacable de Voltaire. Il a eu contre lui, de nos jours même, les admirateurs de Mme de Maintenon. De graves et éminents historiens, M. le duc de Noailles, M. Théophile Lavallée, d'autres encore, l'ont accusé d'avoir, dans ses *Mémoires sur la vie de Mme de Maintenon* et dans le recueil qu'il a publié de ses *Lettres*, altéré, tronqué les lettres de la fondatrice de Saint-Cyr, faussé sa pensée et son style, donné d'elle au public une idée entièrement différente de la réalité. Il est partout représenté comme un arrangeur ou fabricateur de documents historiques, possédé de la manie des embellissements, et ne reculant ni devant la supercherie, ni devant la sophistication... « Enfin, de même qu'on dit un Varillas pour exprimer d'un mot un historien décrié à qui l'on ne peut se fier, de même (c'est Sainte-Beuve qui parle) on continuera plus que jamais à dire un La Beaumelle pour exprimer l'éditeur infidèle par excellence. »

Après avoir étudié de très près les pièces du procès, M. Taphanel estime qu'il y a là beaucoup d'exa-

gération. Son plaidoyer, je l'avoue, ne m'a pas tout à fait convaincu.

La première publication de La Beaumelle sur Mme de Maintenon, faite en 1752, comprenait, avec une biographie inachevée de la fondatrice de Saint-Cyr, deux volumes de lettres provenant du Cabinet de Louis Racine et de quelques autres sources.

La seconde publication est beaucoup plus importante. Elle ne forme pas moins de neuf volumes in-12 et parut, en 1755 et 1756, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon.* Pour écrire son livre, La Beaumelle avait fait plusieurs séjours à Saint-Cyr, où l'avait introduit, malgré sa qualité de huguenot, la protection du maréchal de Noailles. Une des religieuses, Mlle de Louvigny, lui fit les communications les plus importantes, s'associa à son travail et se fit, en quelque sorte, sa collaboratrice. Elle lui procura les documents les plus précieux, notamment les *Mémoires* manuscrits d'Hébert, ancien curé de Versailles, depuis évêque d'Agen, les *Conversations* de Mme de Maintenon, les lettres de Mme de Caylus, au nombre de près de deux cents. Après un de ces séjours à Saint-Cyr, La Beaumelle écrivait à son ami l'académicien La Condamine : « J'ai été enterré six jours dans des tas de papiers. J'ai tout examiné, marqué ce qu'il m'en fallait. Cela ira bien à *dix ou douze mille lettres*, tant de Mme de Maintenon que de Louis XIV, des princes, ministres, magistrats, évêques et cardinaux... J'aurai une longue lettre de l'évêque de Chartres au Roi sur son ma-

riage. J'ai travaillé comme un forçat, mais on m'a fait bonne chère et bon feu, et l'on m'a logé dans la chambre qu'occupait l'évêque de Chartres, supérieur de la maison... J'ai copié moi-même les billets de Louis XIV sur les originaux... J'ai vu le Mémoire de Mme de Maintenon sur l'édit de Nantes. Que direz-vous à présent du témoignage unanime des historiens qui lui en imputent la révocation? Je vais travailler de grand cœur à cet ouvrage : il n'y aura pas d'histoire plus authentique. »

Cet ouvrage, il eut le tort de le composer trop hâtivement. Le style s'élève quelquefois très haut, puis tombe et se traîne; les pages brillantes, spirituelles, éloquentes mêmes n'y sont pas rares : mais l'abus du trait et de l'antithèse, une recherche trop visible de l'effet, des saillies de mauvais goût gâtent souvent les meilleures pages.

Cependant, le fond même du récit est plus solide que ne pourraient le faire supposer le tour romanesque adopté par l'auteur, sa manie de vouloir trop prouver et sa façon défectueuse de présenter et de mettre en œuvre les documents les plus sûrs. Encore qu'il y ait, dans ces *Mémoires*, des opinions erronées, des faits controuvés, un grand nombre d'erreurs matérielles, ils n'en sont pas moins, dans leur ensemble, intéressants, pittoresques, pleins de révélations, plus exacts même sur certains points, et empruntés à de meilleures sources que le *Siècle de Louis XIV*. On a reproché à l'auteur, au moment où ils parurent, d'avoir recueilli trop d'anecdotes, trop de menus

détails, de s'être attaché aux petits côtés de l'histoire. Mais c'est là justement le mérite des *Mémoires*, et ce qui fait leur valeur propre. La Beaumelle, qui avait prévu le reproche, y a répondu dans sa préface, en très bons termes :

« D'où naît, dit-il, le charme des *Vies* de Plutarque? de ces petits faits que les esprits superficiels affectent de dédaigner, et que l'esprit philosophique rassemble, combine, décompose. L'histoire privée de ces hommes qui ont civilisé l'univers est aussi utile et plus agréable que l'histoire de ces empires qui l'ont asservi. On lit froidement la *Rome* de Florus; on est enchanté de l'*Auguste* de Suétone; on aime à *guetter*, avec Montaigne, *les grands hommes aux petites choses.* »

Jusqu'ici la défense, présentée par M. Taphanel, me paraît victorieuse; mais elle me semble plus faible lorsqu'il s'agit des *Lettres* mêmes de Mme de Maintenon, qui forment la partie la plus considérable du livre de La Beaumelle.

Au XVIIIe siècle, les éditeurs en prenaient fort à leur aise avec les pièces inédites. On admettait généralement alors que corriger les négligences, polir les phrases, supprimer ici, ajouter là, c'était, de la part d'un éditeur, rendre service à l'écrivain dont il publiait l'œuvre posthume. C'est ce qu'avait fait Port-Royal pour les *Pensées* de Pascal. Malheureusement, La Beaumelle ne s'est pas contenté de « peigner » les phrases de Mme de Maintenon, d'y apporter maints changements, de faire, par exemple, deux lettres d'une

seule. Il est allé beaucoup plus loin. « Nous ne croyons pas, dit M. Taphanel, qu'il ait jamais été jusqu'à travestir sciemment l'histoire, jusqu'à fausser de parti pris le caractère des personnages qu'il a mis en scène, ni jusqu'à tirer de son imagination aucun des traits, aucun des mots un peu importants qu'il leur attribue. » Cela ne me paraît point aussi certain qu'à l'honorable biographe de La Beaumelle. Ce dernier était protestant; il avait eu à souffrir de la révocation de l'édit de Nantes et il avait pour Louis XIV une véritable haine. C'est ce qui l'avait conduit, lorsqu'il avait voulu combattre Voltaire, à choisir, parmi les ouvrages du grand écrivain, celui qui lui faisait précisément le plus d'honneur et qui prêtait le moins à la critique, le *Siècle de Louis XIV*. Qu'y aurait-il d'étonnant dès lors à ce qu'il eût faussé l'histoire et altéré les textes pour servir sa haine, si, d'un autre côté, il est démontré qu'il ne reculait pas, à l'occasion, devant les falsifications de pièces? Or, cela n'a pas été seulement démontré par M. Théophile Lavallée, le savant et consciencieux éditeur de la *Correspondance générale de Mme de Maintenon;* cela est avoué par M. Taphanel lui-même. « Quant aux *Lettres*, dit-il, elles n'étaient point toutes, hélas! d'une authenticité absolue; *plusieurs avaient subi des remaniements considérables;* et l'on a pu accuser avec trop de vraisemblance La Beaumelle d'en avoir *fabriqué quelques-unes de toutes pièces*... Il est certain *qu'il respectait peu les textes* : ajoutons qu'il ne s'en cachait pas. Telle lettre publiée par lui dans des édi-

tions différentes a subi chaque fois des retouches, des changements, des interpolations, il l'a allongée ou raccourcie à son gré. Dans la publication qui nous occupe, il a fait entrer plusieurs lettres de Mme de Maintenon déjà publiées, en 1747, par Racine fils, à la suite des lettres de son père, et il n'a pu s'empêcher de les modifier. »

M. Achille Taphanel triomphe d'une erreur de M. Lavallée. Il s'agit de la lettre de l'évêque de Chartres, Godet des Marais, relative au mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon. « Hélas ! dit ici M. Taphanel, les historiens les plus sûrs ont eux-mêmes leurs faiblesses. M. Lavallée, apologiste ardent de Mme de Maintenon, ne voulut pas douter ou, du moins, ne voulut pas que le lecteur doutât de l'authenticité d'une telle pièce. Il donna donc bravement sur ce point (sur cet unique point) à La Beaumelle un certificat de fidélité. Mais voyez la malice des choses !... Mme de Louvigny nous apprend que le texte de cette lettre a été altéré par La Beaumelle. Elle lui écrit :

« Il y a, ne vous déplaise, *trop du vostre*, et pas assés de M. de Chartres, dans la lettre au Roy. Vous courés risque, par de tels changements, de passer pour apocryphe dans tout le reste. J'aurais voulu ne retoucher cette lettre que légèrement et faire seulement des abatis, mais conserver le texte tant qu'il aurait été possible. Vous auriés bien plu à Mme d'Havrincourt, qui vous aime, de la mettre au jour telle qu'elle vous l'a envoiée. »

Théophile Lavallée eût-il été si marri que cela, s'il lui eût été donné de lire la lettre de Mme de Louvigny? Il me semble bien, au contraire, qu'il y eût trouvé avec grand plaisir une confirmation nouvelle de la démonstration si bien faite par lui et qui reste entière, même après les intéressantes recherches de M. Taphanel. Il demeure acquis plus que jamais que La Beaumelle a été le plus infidèle des éditeurs. Son nom, malgré tout, reste attaché à celui de Mme de Maintenon, et à cette bonne fortune une autre aujourd'hui se vient ajouter pour lui. Il a trouvé dans M. Achille Taphanel un biographe érudit, habile, plein de zèle et de talent. Je souhaite même chance aux autres ennemis de Voltaire.

10 juillet 1898.

V

VOLTAIRE ET FRÉDÉRIC II [1]

I

Les noms de Voltaire et de Frédéric II sont inséparables. C'est une curieuse histoire que celle des relations du prince et de l'écrivain, relations tour à tour brisées et reprises, où les injures et les violences succèdent aux compliments et aux carresses, où les petits vers mordent quand ils ne flattent pas, où l'admiration mutuelle ne va pas sans un mutuel mépris. Cette histoire a été souvent écrite, et l'abbé Maynard, dans *Voltaire, sa vie et ses œuvres* (2), lui a consacré quelques-uns de ses meilleurs chapitres. M. le duc de Broglie vient de la retracer, à son tour, dans un petit volume, qui est un chef-d'œuvre de narration aisée, d'ironie légère et de grâce piquante. Voltaire lui-même est battu cette fois avec ses propres armes. Le

(1) *Voltaire avant et pendant la guerre de Sept ans*, par le duc de Broglie, de l'Académie française ; un volume in-8, Calmann-Lévy, éditeur 3, rue Auber, 1898.

(2) Deux volumes in-8, 1868. Ambroise Bray, éditeur.

miroir qui nous rend ici, avec tant de fidélité, les traits grimaçants de son visage, est d'une pureté si parfaite, il est si artistement encadré, que l'immortel railleur, s'il pouvait s'y voir, se sentirait désarmé.

Après quinze ans de séjour à Cirey, auprès de son amie Mme du Châtelet, Voltaire, alors âgé de cinquante-quatre ans, se voyant obligé, par la mort de la marquise (10 septembre 1749), de quitter la Lorraine et de chercher un autre établissement, Frédéric II saisit l'occasion pour le presser de venir se consoler auprès de lui. Comme il devenait libre du lien qui l'avait longtemps retenu, rien ne devait plus, disait le roi, l'empêcher de fixer sa demeure d'une manière durable à Berlin. Voltaire était revenu momentanément à Paris, mais c'est à Versailles qu'il eût voulu aller. Le roi de France ne lui proposait rien; le roi de Prusse lui faisait des offres avantageuses : il opta pour la Prusse.

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Une fois décidé à partir, Voltaire songea que le voyage ne laisserait pas d'être coûteux. Pour l'achat d'un carrosse, pour les frais de route, pour l'entretien de son ménage pendant son absence, il lui fallait au moins quatre mille écus d'Allemagne. Où les prendrait-il, puisque aussi bien il n'avait alors — le pauvre homme ! — que 80.000 livres de rente (1) ?

(1) 80.000 livres de rente au moins, telle était bien alors la fortune de Voltaire, d'après l'état qu'a dressé Longchamp de ce qu'il a touché pour lui en 1749 (*Mémoires* de LONGCHAMP, t. II, p. 334).

Ces 4.000 écus, Voltaire les demanda bravement à Frédéric. Ce bon Français ne voulait pas voyager pour le roi de Prusse! Il ne les demanda pas du reste en pur don, fi donc! mais à titre d'avance, offrant de faire une obligation remboursable sur la partie la plus claire de son bien. Frédéric comprit, et il offrit tout de suite de tirer sur un banquier de Paris une lettre de change dont Voltaire pourrait toucher le montant, sans qu'il fût question de remboursement. Le roi payait; mais, comme il voulait en avoir pour son argent, il faisait suivre l'envoi de sa lettre de change d'une autre lettre où il disait : « Vous êtes comme Horace, vous aimez à mêler de l'utile à l'agréable. Pour moi, je crois qu'on ne saurait assez payer le plaisir ! » Et le Jupiter de Potsdam, qui mêlait volontiers les vers à la prose, ajoutait, à l'adresse de sa vieille Danaé :

Je veux imiter cette pluie
Que sur Danaé son galant
Répandit très abondamment;
Car, de votre puissant génie,
Je me suis déclaré l'amant...

Voltaire était décidé à prendre l'argent et la plaisanterie en bonne part. Il répondit — non sans avoir préalablement recueilli avec soin les gouttes d'or :

Votre très vieille Danaé
Va quitter son petit ménage
Pour le beau séjour étoilé
Dont elle est indigne à son âge.

L'or par Jupiter envoyé
N'est pas l'objet de son envie.
Elle aime d'un cœur dévoué
Son Jupiter et non sa pluie (1).

Cette petite négociation d'argent ainsi menée à bonne fin, une autre affaire restait à régler. Voltaire était gentilhomme ordinaire et historiographe de Louis XV. Il lui fallait donc, pour partir, la permission du roi. La cour était à Compiègne, il s'y rendit pour présenter sa requête. Louis XV, lui laissant à peine le temps d'achever sa demande, lui répondit qu'il pouvait aller où il voudrait et lui tourna le dos. Après tout, méritait-il un autre accueil, cet académicien, ce poète, à qui Louis XV avait donné, comme Louis XIV à Racine, une charge de gentilhomme ordinaire et des pensions, ce Français enfin qui allait mettre son talent et sa personne au service du roi de Prusse ?

II

Le 24 juin 1750, Voltaire pouvait enfin « saluer ses anges du ciel de Berlin ». A Berlin même, il logea au château ; à Potsdam, dans l'appartement du maréchal de Saxe. Cuisiniers, cochers, tous les gens du roi étaient à ses ordres. Frédéric offrit à son hôte le traitement suivant : une place de chambellan pour lui-même avec 20.000 francs de pension, plus 4 mille

(1) Voltaire à Frédéric, 9 juin 1750.

francs assurés pour toute la vie à Madame Denis, sa nièce, si elle voulait venir s'établir à Berlin pour tenir sa maison, comme elle avait fait à Paris dans le temps qui avait suivi son retour de Cirey. Il y avait à ces beaux arrangements une petite difficulté. Pouvait-on être à la fois gentilhomme de chambre à Paris et chambellan à Berlin, et l'historiographe d'un roi pouvait-il se mettre aux ordres d'un autre? A cet étrange cumul, Voltaire ne voyait, pour sa part, aucun inconvénient; bien au contraire. Accepter les faveurs du roi de Prusse et conserver en même temps celles du roi de France, réunir les avantages matériels des deux situations, toucher des deux mains, la chose lui agréait fort. Il déploya donc, pour y arriver, toutes les ressources de sa diplomatie et mit tous ses amis en campagne. Il réussit à moitié. On lui enleva la place d'historiographe, mais celle de gentilhomme ordinaire lui fut conservée avec les 2.000 francs de pension qui y étaient joints. Louis XV, il le faut avouer, se montrait bon prince. D'ailleurs, à Versailles comme à Paris, la conduite de Voltaire était l'objet d'une désapprobation générale, et ses amis ne se montraient pas les derniers à lui jeter le blâme.

On était au début de la grande entreprise de la publication de l'*Encyclopédie ;* quitter le terrain pour aller se mettre à couvert au moment où on partait en guerre, n'était-ce pas déserter la cause ? On lui opposait l'exemple de d'Alembert, qui, nommé de même à l'Académie de Berlin, et appelé aussi par Frédéric à venir auprès de lui, avait accepté l'honneur

et la pension, mais avait refusé de s'expatrier. Dans le peuple même, chacun comprenait qu'il y avait là, de la part de Voltaire, quelque chose qui ressemblait fort à une désertion. On vendait, dit un chroniqueur du temps, son portrait bizarrement accoutré d'un costume du Nord, et les marchands criaient dans la rue : « Voilà Voltaire le Prussien. Le voyez-vous avec son bonnet de peau d'ours pour n'avoir pas froid ? A six sous le portrait du Prussien ! »

Voilà donc Jupiter et sa vieille Danaé réunis sur les bords de la Sprée ; mais la lune de miel ne devait pas briller longtemps dans ce ménage mythologique. Six mois à peine se sont passés et Voltaire, le 26 décembre 1750, écrit à sa nièce, restée à Paris, cette lettre mélancolique. Comme le duc de Broglie ne l'a point reproduite et qu'elle est d'ailleurs charmante, je suis bien aise de la citer :

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine ; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu ? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaéton ;* Mlle Astrua est la plus belle voix de l'Europe ; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi ? Que j'ai de remords, ma chère enfant ! que mon bonheur est empoisonné ! que la vie est courte ! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous ! et que de remords si on le trouve !

La mélancolie n'était guère le fait de Voltaire. Evidemment, il s'était passé quelque chose, et quelque chose de grave. Le philosophe, en effet, était à ce moment en pleine disgrâce, et cette disgrâce, il ne la devait qu'à lui-même : elle avait pour origine, non un caprice du prince, mais une sotte aventure où l'avait jeté son péché mignon, son trop grand amour pour les écus d'Allemagne.

Il y avait à Dresde, sous le nom de la *Steuer*, une banque, dont l'électeur Auguste de Saxe avait émis tant de billets qu'ils ne pouvaient plus être payés et qu'ils perdaient la moitié de leur valeur nominale. Tous les marchés de l'Europe étaient encombrés de cette mauvaise denrée. Mais Frédéric avait fait avec Auguste un traité par lequel ses sujets, porteurs des billets de la *Steuer*, devaient être remboursés au pair. Les sujets prussiens achetaient partout de ces mauvais billets, et s'en faisaient rembourser à Dresde. Ce fructueux agiotage devint si scandaleux que Frédéric avait dû l'interdire sous des peines sévères. Voltaire n'en crut pas moins sinon permis, au moins encore possible, d'en tirer parti. Il chargea un juif nommé Abraham Hirschell d'aller acheter des billets à Dresde et il lui remit, pour cette opération, une valeur de près de soixante mille francs en lettres de change, ayant soin d'ailleurs de se faire donner en nantissement des diamants d'une égale valeur. Après le départ pour Dresde de l'honnête Abraham Hirschell, Voltaire apprend que les diamants ne sont pas la propriété du juif, que ce n'est qu'un dépôt d'un

Universitas
BIBLIOTHECA
Diététique-Sciences domestiques
UNIVERSITE D'OTTAWA

officier français, M. de Chasot, forcé de s'expatrier à la suite d'un duel, et alors au service du roi de Prusse (1). Il révoque aussitôt sa signature et retire sa commission au juif, qui se fâche et réclame une forte indemnité. Au lieu de se prêter à tous les sacrifices nécessaires pour étouffer l'affaire, Voltaire cria comme un beau diable et porta ses réclamations devant le tribunal de Berlin. Un arrêt lui donna bientôt à moitié raison, mais ne fit que constater par un déplorable éclat et sa participation à une opération véreuse et la basse qualité des courtiers avec qui il était en relations.

La colère qu'éprouva Frédéric à voir ainsi sa faveur et son intimité compromises est facile à comprendre. Des expressions du plus insultant dédain lui échappèrent. Il traitait couramment Voltaire de « fripon », et il songea un moment à le chasser. Craignant sans doute que cet éclat ne le mît lui-même en assez ridicule posture, il finit par se calmer et se contenta d'interdire à Voltaire le séjour de Potsdam tant que le procès serait pendant. On ne s'amusa pas moins de l'aventure à Paris qu'à Berlin. De Berlin, Tyrconnel, l'envoyé de France, écrivait, le 23 décembre 1750, à M. de Puisieulx, ministre des affaires étrangères : « Le grand crédit de M. de Voltaire me paraît furieusement péricliter. Le roi de Prusse a découvert que ce célèbre poète ne s'amusait pas toujours à faire des vers... M. de Chasot, qui m'est venu hier conter

(1) Voir *Le Chevalier de Chasot*, par Henri Blaze de Bury, p. 103. — 1862.

P. C. F.

toute l'histoire, m'a dit que le roi de Prusse était furieux contre Voltaire et voulait faire éclater cette affaire *ainsi que plusieurs vilains tours d'argent qu'il a faits depuis qu'il est ici*... Je me suis toujours bien douté que, si l'ostentation l'a fait prendre, ses licences le feraient chasser. C'est un homme qui, *pour gagner un écu*, compromettra toujours le roi de Prusse, quand il en trouvera l'occasion. Il est malheureux, avec autant d'esprit, d'avoir aussi peu de jugement et de conduite. »

De son côté, à Versailles, le marquis d'Argenson écrivait sur son *Journal* :

« Le roi a dit à son lever que Voltaire était chassé de Prusse pour avoir agioté sur la *Steuer*, sur des billets que Sa Majesté prussienne faisait payer à de pauvres officiers. Voltaire en avait acheté pour des sommes considérables et s'en était fait payer. Ce grand homme a toujours été *à cheval sur le Parnasse et sur la rue Quincampoix*. »

III

Le jugement une fois rendu, il y eut entre le roi et le philosophe une sorte de replâtrage. Au mois de mars 1751, Voltaire put retourner à Potsdam. Tout se trouva en apparence rétabli sur l'ancien pied; mais la confiance était partie, et elle ne devait plus revenir. Aussi bien, ce mariage philosophique était

de ceux qui ne peuvent aboutir qu'à un divorce. Comment les deux conjoints auraient-ils pu longtemps vivre en paix ? L'un était roi, l'autre se croyait plus qu'un roi ; tous deux étaient auteurs et appartenaient au *genus irritabile vatum ;* tous deux avaient prodigieusement d'esprit — Frédéric en avait autant que Voltaire — et ni l'un ni l'autre n'était capable de retenir les paroles mordantes et les traits qui blessent. Ainsi, un jour, c'était Voltaire qui, recevant un paquet de poésies que Frédéric lui envoyait à corriger, laissait échapper son humeur en ces termes : « Ne se lassera-t-il donc jamais de m'envoyer son linge sale à blanchir ? » Et un autre jour, après la lecture d'un envoi de ce genre, il disait encore : « Ce prince est un mélange de César et de l'abbé Cotin. » *César-Cotin* n'était pas en reste. Aux observations qu'on lui faisait sur l'excès de faveur dont Voltaire paraissait jouir, il ne se gênait pas pour répondre : « J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus : on presse l'orange, puis on en jette l'écorce. »

Les querelles n'étaient donc pas rares dans ce faux ménage. L'orage grossissait peu à peu ; il finit par éclater.

Un autre Français, un autre philosophe, le Malouin Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, jouissait alors à la cour de Frédéric d'une particulière faveur. Voltaire en était grandement jaloux et n'attendait qu'une occasion pour le desservir. Cette occasion, il crut la trouver dans une discussion engagée entre Maupertuis et un autre membre de l'académie de

Berlin, le mathématicien Kœnig. Maupertuis s'était donné le tort d'accuser son adversaire d'avoir fabriqué une fausse lettre de Leibnitz. Voltaire voulut profiter de cette faute de son rival pour l'écraser. Son habitude, on le sait, n'était point de descendre en champ clos, la visière levée. Il recourut donc, une fois de plus, à l'anonyme, et fit circuler à Berlin un court écrit intitulé : *Réponse d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris.* « Plusieurs membres de l'Académie de Berlin, y était-il dit, ont protesté contre cette conduite criante et quitteraient l'académie que Maupertuis tyrannise et déshonore, s'ils ne craignaient de déplaire au roi, qui en est le protecteur. »

A quelques semaines de là, paraissait une *Lettre au public*, où Kœnig était accusé de s'être associé à de *méprisables écrivains* : « Un de ces *misérables*, ajoutait la *Lettre*, a fait imprimer un *libelle infâme*, dans lequel il traite Maupertuis comme *un homme sans jugement* peut parler d'un inconnu, ou comme les *imposteurs les plus effrontés* ont coutume de calomnier la vertu. »

Le reste était sur le même ton. Maupertuis était porté aux nues à l'égal d'Homère, et son calomniateur était un *faiseur de libelles sans génie :* le tout terminé par cette péroraison : « Voilà comme les ennemis de Maupertuis se sont trompés ; ils ont pris l'*envie* pour l'émulation, les *calomnies* pour des vérités, le désir de perdre un homme pour sa ruine réelle, et leur *folie* pour la *méchanceté* la mieux ourdie ; qu'ils apprenent qu'ils se sont abusés dans leur dessein, et que, s'il y a

des hommes assez *lâches* pour calomnier de grands hommes, il s'en trouve encore dans ce temps pour les défendre. »

C'était Frédéric lui-même qui avait tenu la plume, et il voulut que nul n'en ignorât. Une seconde édition de la *Lettre au public* ne tarda pas à paraître avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre au-devant du titre; en un mot, avec tous les équivalents de la signature royale.

Voltaire n'était pas fier. Pendant qu'on se passait de main en main l'écrit royal, il continuait de souper avec le roi. « C'est le festin de Damoclès, écrivait-il à sa nièce. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai Platon l'était chez le vrai Denys (1). »

Notre philosophe cependant avait la rage au cœur. Tirer vengeance de Frédéric, il n'y fallait pas songer : ce sera donc Maupertuis qui paiera pour le roi. Voltaire écrivit contre « le natif de Saint-Malo » une virulente satire, qui est restée fameuse sous le nom de *Diatribe du docteur Akakia, médecin du Pape.* Le pamphlet une fois rédigé, il fallait trouver le moyen de le publier. Il ne se pouvait guère que les censeurs royaux accordassent la permission de mettre au jour une satire contre un protégé du roi. Voltaire usa de ruse. Il était en possession d'un privilège l'autorisant à faire imprimer à Potsdam même sa *Défense de milord Bolingbroke.* Ainsi armé, il livre à l'imprimeur le manuscrit de sa *Défense*, revêtu du visa royal; le

(1) Voltaire à Mme Denis, 12 octobre 1752.

lui redemande, après quelques feuilles, sous prétexte d'addition d'un chapitre; lui passe *Akakia*, et, *Akakia* achevé, lui rend le reste du premier manuscrit; fait brocher séparément les deux libelles, et les répand l'un et l'autre (1).

Un exemplaire d'*Akakia* arrive à Frédéric, qui, furieux de cet incroyable abus de son nom, fait procéder à une enquête; en dépit des dénégations et des mensonges de Voltaire, elle ne tarde pas à faire éclater la vérité. Frédéric écrit alors à l'impudent menteur ce terrible billet :

« Votre effronterie m'étonne, après ce que vous venez de faire et qui est clair comme le jour. Vous persistez, au lieu de vous avouer coupable; ne vous imaginez pas de me faire croire que le noir est blanc; quand on ne voit pas, c'est qu'on ne peut pas tout voir; mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que, *si vos ouvrages méritent qu'on vous élève des statues, votre conduite mériterait des chaînes.* L'éditeur a été interrogé, il a tout déclaré. »

Au bas de cet écrit, tout de la main royale, se trouvent ces trois lignes de la plume tremblante de Voltaire lui-même :

« Ah ! sire, dans l'état où je suis ! Je vous jure encore sur ma vie, à laquelle je renonce sans peine, que c'est une calomnie affreuse. Je vous conjure de faire confronter tous mes gens. Quoi ! vous me condam-

(1) Formey, *Souvenirs d'un citoyen*, t. I, p. 265 et suiv.

neriez sans m'entendre ! Je demande justice ou la mort. »

L'édition entière fut saisie, et Voltaire dut signer l'engagement suivant, dont l'original, qui existe encore aux archives de Berlin, est de la main même de Frédéric :

« Je promets à Sa Majesté que, tant qu'elle me fera grâce de me loger au château, je n'écrirai contre personne, soit contre le gouvernement de France, contre les ministres, soit contre d'autres souverains, ou contre des *gens de lettre illustre*, envers lesquels on me trouvera rendre les égards qui leur sont dus. Je n'abuserai point des lettres de Sa Majesté, et je me gouvernerai d'une manière convenable à un *hôme* de *lettre* qui a l'honneur d'être chambellan de Sa Majesté et qui vit avec des *honêtes* gens (1). »

En vrai philosophe, Voltaire avalait toutes les couleuvres, et il continuait de souper au château. L'affaire pourtant n'était pas finie. Sommé de remettre tous les exemplaires du *Docteur Akakia* en sa possession, Voltaire s'était exécuté, mais seulement en apparence. Il en avait conservé plusieurs, et, après quelques jours écoulés, il commença à les adresser par la poste à un certain nombre de correspondants. Un de ces exemplaires tomba entre les mains du roi. Poussé à bout par cette nouvelle offense, Frédéric voulut, cette fois, que sa vengeance fût publique. Ordre fut donné de réunir tous les exemplaires qu'on avait, ou qu'on pou-

(1) Voltaire à Frédéric, 29 novembre 1752.

vait se procurer, du libelle séditieux et de les faire brûler un jour de dimanche par la main du bourreau au-dessous de la potence et dans toutes les places publiques. Deux jours après, la *Gazette* privilégiée de Berlin mentionnait la destruction de ce *pamphlet horrible*, ajoutant : « On dit que M. de Voltaire en est l'auteur. »

C'est le 24 décembre 1752 qu'eut lieu cet auto-da-fé; et pourtant, trois mois après, en mars 1753, Voltaire est encore à Berlin. Le 16 mars, Frédéric lui donna congé de partir, et lui délivra à cette occasion un certificat dont un laquais n'aurait pas voulu : « Il n'était pas nécessaire, écrivait-il, que vous prissiez le prétexte du besoin que vous avez des eaux de Plombières, pour me demander votre congé. Vous pouvez quitter le service quand vous voudrez. Faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la clef, la croix et le volume de poésies que je vous ai confiés. Je souhaiterais que mes ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits et à ceux de Kœnig. Je les aurais sacrifiés de grand cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres. Je n'ai ni la *folie* ni la *vanité* de certains auteurs. Les *cabales* des gens de lettres me paraissent *l'opprobre de la littérature*. Je n'en estime cependant pas moins ceux qui la cultivent. *Les chefs de cabales sont seuls avilis à mes yeux*. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. » Cette pièce outrageante, Frédéric avait soin de la rendre aussitôt publique; les gazettes de Hollande se chargèrent de la faire lire à toute l'Europe.

Son congé reçu — on vient de voir en quels termes — Voltaire va sans doute partir, ulcéré, furieux, sans revoir le maître qui le chasse comme un valet :

L'honnête homme indigné s'éloigne et ne dit mot.

Il ne s'éloigne pas, et il écrit à l'abbé de Prades, secrétaire de Frédéric : « Il faut absolument que j'aie *la consolation de voir le roi* avant mon départ... Je suis une poule mouillée : je m'attendrirai, je ferai un sot personnage, n'importe !... *Si je ne me jette pas aux pieds du roi, les eaux de Plombières me tueront* (1). »

La visite eut lieu, mais non pas, comme il le dit, une seule fois et pour la forme ; elle se prolongea sept longues journées, après lesquelles Voltaire partit enfin et se rendit à Leipzig en terre saxonne.

IV

Après quelques jours passés chez la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, il prit la route de Francfort, se rendant à Strasbourg, où sa nièce devait venir le rejoindre. En quittant Berlin, il avait emporté avec lui « le volume de poésies que le roi lui avait confié ». C'était un recueil de pièces tirées par la presse du palais à un très petit nombre d'exemplaires et dans lesquelles Frédéric s'était livré à tous les écarts de sa

(1) Voltaire à l'abbé de Prades, 25 mars 1753.

verve satirique. Il n'était presque aucun des personnages politiques ou militaires d'Europe dont il n'eût fait l'objet de quelque plaisanterie blessante. Ce recueil, le roi ne pouvait évidemment le laisser aux mains d'un homme qu'il tenait pour un « malfaiteur » et dont il écrivait, vers le même temps, à sa sœur, la margrave de Bayreuth : « C'est le scélérat le plus traître qu'il y ait dans l'univers. On roue bien des coupables qui ne le méritent pas autant que lui. »

Dès que le départ de Voltaire dans la direction de Francfort avait été connu, le résident de Prusse dans cette cité, un vieux militaire, le baron de Freytag, avait reçu l'ordre de rentrer à tout prix en possession du terrible volume. Voltaire arrive dans la soirée du 31 mai et passe la nuit au *Lion-d'Or*. Il est déjà en appareil de voyage, lorsque, le 1er juin au matin, apparait Freytag, accompagné d'un conseiller aulique, et réclamant d'autorité l'*œuvre de poésie du roi son gracieux maître*. La perquisition dans les bagages et les papiers du voyageur ne dura pas moins de neuf heures. Voltaire, épuisé, terrifié, se trouva deux fois mal pendant cette interminable recherche. Le volume cependant ne se retrouvait pas. Voltaire ayant déclaré qu'il l'avait laissé à Leipzig, dans un ballot de bagage à destination de Hambourg, ordre lui fut signifié de se faire expédier le ballot entier à Francfort, et, en attendant cet envoi, il dut rester aux arrêts dans son auberge.

La caisse attendue arriva à Francfort le 17 juin seulement, et fut portée le jour même chez Freytag.

Mais, dans l'intervalle, Freytag avait demandé de nouvelles instructions, et, dans l'absence du roi, on lui avait envoyé de Berlin l'ordre de surseoir jusqu'au prochain courrier, c'est-à-dire, vu la lenteur des postes de ce temps, de garder Voltaire prisonnier sept à huit jours encore. Le poète prit alors le parti de s'évader. Quelques jours auparavant, sa nièce, Mme Denis, était venue le rejoindre. Le 20 juin, il laisse en gage, entre les mains de Freytag, les malles, la caisse venue de Leipzig — et la nièce. Emportant seulement avec lui ses manuscrits et l'argent de sa cassette, il s'esquiva à la sourdine du *Lion-d'Or*, accompagné du seul Collini, son secrétaire. Il était déjà arrivé à la porte de la ville qui conduit au chemin de Mayence et se croyait enfin libre, quand le résident averti à temps, accourut avec une escorte de soldats et mit brutalement la main sur lui.

On le fit monter dans une voiture où le résident prit place à côté de lui, deux soldats lui faisant face, et c'est dans cet équipage qui lui donnait toute l'apparence d'un malfaiteur, qu'il dut traverser la ville, au milieu des huées de la populace attroupée. On ne le ramena pas à l'hôtel où il demeurait, mais à un cabaret de bas étage appelé la *Corne du bouc*. Le roi, nous l'avons vu, était absent de Berlin. La situation se prolongea donc encore pendant deux mortelles semaines.

Pendant ce temps, le prisonnier adressait de tous côtés ses supplications et ses très humbles requêtes. Il sollicitait, par l'entremise du comte d'Argenson, la

protection du roi de France. Il demandait l'appui de l'empereur d'Allemagne, François Ier, l'époux de Marie-Thérèse, offrant de se rendre à Vienne, dès qu'il serait en liberté, afin d'entretenir Leurs « Sacrées Majestés l'empereur et l'impératrice de choses qui les concernaient », et assurant « qu'on ne serait pas mécontent de l'entendre ». Et à l'heure même où il proposait ainsi ses services aux ennemis de Frédéric, il écrivait à ce dernier pour implorer sa clémence.

Le 5 juillet, Freytag recevait du roi un petit billet de quatre lignes lui ordonnant de laisser Voltaire libre de partir, et, le lendemain, le philosophe rentrait avec sa nièce à l'auberge du *Lion-d'Or*, après trente-six jours de captivité.

En quittant Francfort, il se rendit à Manheim, puis à Strasbourg, pendant que Mme Denis le devançait à Paris, chargée de s'enquérir de l'accueil qu'il recevrait. Il ne tarda pas d'apprendre que Louis XV ne désirait pas le voir dans son voisinage. Il aurait eu pourtant à lui dire des *choses le concernant*, au moins autant qu'à l'empereur François et à Marie-Thérèse. Mais on ne témoigna aucune curiosité à les entendre ; Voltaire dut donc se résigner à rester momentanément en Alsace, se trouvant, comme il le dit quelque part, d'après un proverbe bien connu, auquel il laissait sa forme populaire, entre deux rois assis par terre (1).

Après l'aventure de Francfort, on aurait pu croire

(1) Voltaire à la comtesse de Lutzelbourg, 14 septembre 1753.

désormais impossibles toutes relations entre Voltaire et Frédéric. Ces relations pourtant se devaient renouer. Ce sera pendant cette seconde période que le poète adressera à son héros, au lendemain de notre défaite de Rosbach, ces vers indignes, dont rien jamais ne lavera sa mémoire :

> Héros du Nord, je savais bien
> Que vous aviez vu les derrières
> Des guerriers du roi très chrétien,
> A qui vous taillez des croupières...

Et la suite, qui ne se peut citer. — On trouvera, dans cet aimable et précieux volume du duc de Broglie, bien d'autres épisodes d'un curieux et vif intérêt. Après ses grands tableaux d'histoire, *Frédéric II et Louis XV*, *Frédéric et Marie-Thérèse*, *Marie-Thérèse impératrice*, *la Paix d'Aix-la-Chapelle*, l'*Alliance autrichienne*, — *Voltaire avant et pendant la guerre de Sept ans* est un exquis tableau de genre. Le duc de Broglie l'a peint comme en se jouant et par manière de récréation, en quelques matinées, par un clair soleil, et il se trouve que cette petite toile, comme les grands tableaux, est, elle aussi, une toile de maître.

18 octobre 1898.

VI

LE MONASTÈRE DES OISEAUX[1]

I

En 1818, il y avait, à l'extrémité de la rue de Sèvres, au coin du boulevard des Invalides, un vieil hôtel fort délabré, dépourvu, en maints endroits, de portes et de fenêtres, vraie maison abandonnée qui attendait un acquéreur pour reprendre une forme et une vie. On l'appelait l'*Amaury;* peut-être par une corruption du nom de son ancien possesseur, M. de Maury, caissier général de la Compagnie des Indes, qui, forcé d'émigrer, l'avait vendu précipitamment en 1793. On l'appelait aussi *Hôtel des Oiseaux;* voici à quelle occasion : L'un des propriétaires ou locataires avait établi dans son jardin d'immenses volières

(1) *Le Monastère des Oiseaux. Les Origines. La Révérende Mère Marie-Sophie* (1811-1863), par le P. Victor Delaporte, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-8; Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, 1899.

qu'il entretenait à grands frais. Son peuple ailé, appelé de tous les points du globe et royalement entretenu, divertissait les allants et venants du boulevard, grâce à la grille à jour, aujourd'hui murée, qui entourait son enclos (1). Et l'on avait tout naturellement baptisé l'hôtel du nom de ses joyeux habitants.

Pendant la Terreur, l'*Hôtel des Oiseaux* avait tristement changé de destination. Il était devenu la prison particulière de la section du Bonnet-Rouge (Croix-Rouge). C'était d'ailleurs, de toutes les prisons de Paris, la seule où les *aristocrates* jouissaient d'un peu de sécurité. Comme on y payait très cher, la section ne se laissait pas volontiers enlever ses pensionnaires. On n'ébruitait pas trop leurs noms. Etre détenu aux Oiseaux comme suspect, c'était une sorte d'assurance contre la guillotine.

Depuis plus de six mois, sur cent soixante malheureux qui y étaient enfermés, deux seuls prisonniers avaient été envoyés à l'échafaud, lorsque le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), à 5 heures du soir, un huissier du tribunal révolutionnaire vint quérir quelque-uns des hôtes les plus illustres de la maison, la princesse de Chimay, les comtesses de Narbonne-Pelet et Raymond-Narbonne, le vieux Clermont-Tonnerre (74 ans), Crussol d'Amboise, l'évêque d'Agde (Siméon de Saint-Simon) et plusieurs autres. Le lendemain, tous allaient à la guillotine. C'était l'avant-dernière charette. Le 9 thermidor, les autres détenus

(1) *Vie de la R. M. Marie-Anne*, (Maria de la FRUGLAYE), t. I, p. 10.

des Oiseaux apprenaient leur délivrance d'une façon singulière. Une femme, dont on ne dit ni le nom, ni la condition — probablement une femme du peuple — se livrait, sans proférer une parole, en présence des prisonniers, à la pantomine suivante : elle saisissait le bas de sa robe et le leur montrait avec une sorte d'insistance ; puis, après leur avoir également montré une pierre, elle la mettait dans sa robe, la baissait jusqu'à terre, se relevait ensuite et faisait le geste de se couper le cou; mais, dans tout ce manège, elle laissait voir les signes d'une joie évidente, qui annonçait une bonne nouvelle. On cherchait en vain l'explication de cette énigme (qui était un jeu de mots (1),) lorsqu'on sut que Robespierre venait enfin de subir, à son tour, le châtiment trop mérité de ses crimes.

La prison du Bonnet-Rouge, redevenue l'hôtel *Amaury*, fut transformée en hôpital militaire, puis servit quelque temps de collège, pour redevenir, en 1814 et 1815, une ambulance où furent reçus les blessés, soit Français, soit étrangers. En 1818, la mère Marie-Euphrasie, supérieure des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, en fit l'acquisition et y transporta le pensionnat de jeunes filles qu'elle dirigeait et qui était installé, à cette époque, dans l'hôtel de Torpane, rue des Bernardins, non loin de Saint-Nicolas du Chardonnet.

(1) Robe, baisse, pierre.

II

La *Congrégation de Notre-Dame* compte trois cents ans d'existence, de dévouement et de services ; elle a, en 1897, célébré son troisième centenaire, avec un éclat inaccoutumé. En cette année-là, l'Eglise plaçait sur les autels, au nombre des saints, le bienheureux Pierre Fourier, qui fonda, en 1597, au village de Mattaincourt — département actuel des Vosges — les Chanoinesses régulières de Saint-Augustin de la Congrégation de Notre-Dame. Les religieuses appelées à en faire partie devaient former un ordre enseignant et donner « pour l'amour de Dieu » l'instruction aux enfants de toute condition et fortune. « Il faut, disait saint Pierre Fourier, enseigner pour rien pauvres et riches indifféremment. »

L'éducation chrétienne des jeunes filles pauvres en particulier devait être, dans la pensée du saint fondateur, le patrimoine inaliénable de la Congrégation de Notre-Dame. C'est pourquoi « tous les monastères seront obligés de maintenir à perpétuité cette instruction de filles séculières et de l'estimer et chérir, et l'orner comme une pièce essentielle de leur saint Institut, et de ne jamais le délaisser ». — « Votre dessein principal, disait-il encore aux religieuses de sa congrégation, est d'enseigner les jeunes filles à être bien sages, à gagner le ciel, à devenir des saintes. »

Ce dessein commença d'être mis à exécution dans la

« petite maisonnette » que Mme d'Aspremont acheta de son argenterie, en la paroisse de Mattaincourt, et qui fut bénite en la Fête-Dieu de 1599. Bientôt cette première ruche essaima aux environs, tandis que le *bon Père* travaillait de son côté à parfaire son entreprise. Il mourut le 9 décembre 1640; mais dès 1628 une bulle d'Urbain VIII, en date du 8 août, constatait que « les religieuses récemment établies ont réussi de manière à s'attirer les applaudissements des prélats, des princes et des peuples » ; elle instituait les dites religieuses au rang d'un *Ordre régulier*, et leur conférait ou leur confirmait le titre de *Chanoinesses régulières de Saint-Augustin de la congrégation de Notre-Dame.*

En 1634, par la protection d'Anne d'Autriche et par l'entremise de l'évêque de Laon, Philibert de Brichanteau, la Congrégation de Notre-Dame s'établissait à Paris.

Avant la Révolution, il y avait quatre-vingt-dix monastères de Notre-Dame, dont trois à Paris, savoir : dans la rue Chasse-Midi (ou Cherche-Midi) au quartier Saint-Germain ; à Charonne, au quartier Saint-Antoine, et à la Porte-Montmartre. Celui-ci, fondé en 1634, fut transféré, en 1674, rue Neuve-Saint-Etienne, au quartier Saint-Victor.

Cette dernière maison était la seule qui subsistât au moment où éclata la Terreur, et, le 21 septembre 1792, les dernières filles du bienheureux P. Fourier sortaient de la ville, à l'heure où se réunissaient dans la salle du Manège Danton, Robespierre et Marat, et leurs collègues de la Convention nationale.

La loi du 18 août 1792 avait déclaré « éteintes et supprimées » les communautés de tout ordre. Neuf des religieuses de l'ancienne maison de la rue Neuve-Saint-Etienne s'allèrent cacher à Rungis, entre Sceaux et Choisy-le-Roi, où elles continuèrent de suivre leur règle, sans toutefois porter l'habit de leur Ordre, à cause du malheur des temps. En 1796, une jeune fille de vingt et un ans vint se présenter à leur supérieure, mère Saint-Ambroise. Elle prit l'habit le 24 juillet 1797, fut admise à prononcer les vœux de professe le 16 septembre 1798 et reçut le nom de *mère Euphrasie*. C'est elle qui sera la première supérieure du couvent des Oiseaux.

Mère Euphrasie, Marie-Thérèse-Félicité Binart, était née à Paris, en la paroisse de la Madeleine, le 12 octobre 1775, de parents chrétiens, qu'elle eut à peine le temps et la joie de connaître; de riches tapissiers, amis de la famille, M. et Mme Montgis, recueillirent la petite orpheline, la traitèrent comme leur propre fille et se chargèrent de son éducation. A quinze ans, au mois de mai 1790, alors que déjà s'annonçaient les jours de la persécution, Thérèse entra comme novice chez les religieuses de l'Assomption, rue Saint-Honoré. Au mois d'août 1792, le couvent était fermé; les mères, et avec elles la jeune novice, étaient jetées dans la rue, sans ressources comme sans abri.

La *Nation* avait bien promis à chacune des religieuses une indemnité de deux cents francs de rente viagère, mais elle ne fut jamais payée. Thérèse vendit

son trousseau, afin de subvenir aux besoins de deux religieuses âgées et infirmes, Mme Flavie Pelletier et Mme Saint-Hilaire, dont elle se constitua la charitable pourvoyante et garde-malade.

Les trois fugitives se cachèrent dans une petite maison du quartier Saint-Sulpice. La disette était extrême, le pain manquait. Pour en avoir, il fallait faire queue à la porte d'une boulangerie, passer la nuit, les pieds dans la boue, sous la pluie souvent, quelquefois sous la neige, et attendre jusqu'à neuf heures du matin un chétif morceau de pain. Thérèse apportait, avec sa carte numérotée, une botte de paille à la porte du boulanger, et elle s'y couchait, en priant une bonne voisine de l'éveiller, quand son tour serait venu. La ration était presque toujours insuffisante; souvent, faute d'argent, Thèrèse était réduite à demander l'aumône pour nourrir ses compagnes et passait ensuite de longues heures de la nuit à blanchir ou raccommoder le peu de linge qui leur restait.

Sitôt qu'elle avait un instant de liberté, elle courait à l'hôpital, visitait les malades, leur disait de douces paroles, leur suggérait quelque prière, et les amenait au repentir de leurs fautes et au désir de se réconcilier avec Dieu. Elle courait alors chercher un des prêtres proscrits cachés dans le voisinage; il arrivait déguisé; et, sous prétexte de visiter un parent ou un ami, il donnait l'absolution au pénitent, tandis que, pour détourner les soupçons, Thérèse s'occupait à converser avec les infirmières ou les malades. Elle eut pour complices de son zèle les Sœurs de la Charité, jusqu'au

jour où l'impiété triomphante et sanglante les chassa des hôpitaux.

En 1795, la mère Saint-Hilaire succomba sous le poids de l'âge, de la maladie et des privations. La mère Flavie Pelletier était parvenue à rejoindre un groupe d'autres religieuses; Thèrèse, une fois de plus orpheline, restait seule au monde, et en vérité au milieu des ruines. Quand elle apprit que des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame vivaient réunies à Rungis, elle alla, comme nous l'avons vu, se joindre à elles.

L'Ordre qui lui ouvrait ses portes avait pour but unique l'éducation de la jeunesse, et son attrait la poussait, croyait-elle, à la vie purement contemplative. Mais cette âme généreuse, formée par l'épreuve à toutes les hautes pensées, eut vite compris combien l'œuvre de l'éducation était importante et belle; combien il devenait indispensable, au lendemain de la tempête de sang, de folie et d'impiété, de rapprendre aux enfants baptisés les leçons de la foi, du devoir, de l'énergie, de toutes les vertus chrétiennes. Les religieuses de Rungis avaient pu attirer à elles quelques élèves; mais les ressources leur faisaient de plus en plus défaut; la caisse était vide; les dettes se multipliaient; il n'y avait plus de pain. On dut prendre le pénible parti de se séparer. En 1799, quelques-unes des religieuses se retirèrent à Paris, sous la conduite de la mère Saint-Ambroise, dont la courageuse persévérance finit par relever sa communauté, qui devint, en 1808, le monastère actuel de l'*Abbaye-aux-Bois;*

les autres suivirent, à Sceaux-Penthièvre, mère Flavie, sœur de leur supérieure. Mère Euphrasie fut du nombre de ces dernières. Mais la communauté de Sceaux fut moins heureuse encore que celle de Rungis : à peine campée, elle dut replier sa tente. Pressée par la misère et les menaces de fournisseurs mal endurants, la supérieure partit, en toute hâte, pour la province.

Le petit nombre des religieuses qui restaient se dispersa et la mère Euphrasie se trouva une fois de plus sans domicile, sans argent, sans amis ni appuis d'aucune sorte. Une de ses anciennes élèves de Rungis, Angélique Fouchet, l'invita à venir chercher asile dans la modeste demeure qu'elle occupait avec sa mère, rue Saint-Jacques. Mère Euphrasie accepta, se fit ouvrière et gagna sa vie en raccommodant de la dentelle, mais sans oublier qu'elle s'était vouée à l'éducation de la jeunesse. Elle réunissait chaque jour quelques petites filles pauvres de la paroisse Saint-Benoît (1), et, tout en leur apprenant à lire et à écrire, elle leur parlait de Dieu, de leurs âmes, de leurs devoirs d'enfants chrétiennes. Or, sur ces entrefaites, une dame charitable, inspirée des mêmes sentiments, fonda pour ce quartier une école gratuite, à condition que l'école serait tenue par une religieuse. Le comité chargé de pourvoir aux besoins du nouvel établissement, selon les vues de la bienfaitrice, choisit mère Euphrasie, dont la surprise fut grande, telle-

(1) L'Eglise paroissiale Saint-Benoît avait été rouverte au culte en 1796. Elle a été détruite en 1854 pour faire place à la rue des Ecoles.

ment elle se croyait inconnue. En 1807, elle quitta la rue Saint-Jacques et ouvrit ses classes au cloître Saint-Benoît.

La congrégation de Notre-Dame, ainsi que les autres ordres anéantis ou dispersés aux quatre vents, renaissait peu à peu sur les ruines amoncelées par la révolution. Plusieurs compagnes, Mlle Fouchet, Mlle Berthier, Mlle Lavier vinrent se joindre à mère Euphrasie. On prit alors un costume fort simple, et le nom de famille fit place à un nom de religion : Angélique Fouchet devint la mère Joseph ; Mlle Berthier, la mère Rosalie ; et la jeune Alexandrine Lavier, la mère Sophie, dont le nom devait s'identifier avec celui du couvent des Oiseaux. Aux petites filles pauvres, aux externes, vinrent s'ajouter des pensionnaires, des élèves payantes. Le *petit troupeau* grandissait à vue d'œil ; la communauté recevait des novices et le pensionnat se peuplait d'une façon en quelque sorte trop consolante : la place manquait au cloître. Il fallut absolument songer au choix d'un domicile plus vaste. Une ancienne religieuse qui vivait encore dans le monde, mais toute dévouée à la mère Euphrasie, lui indiqua l'hôtel de Torpane (1), l'ancienne maison de famille des Bignon, dans la rue des Bernardins. La mère Euphrasie s'y installa en 1812.

En 1818, l'hôtel de Torpane était à son tour devenu beaucoup trop étroit. On y comptait soixante élèves

(1) L'hôtel de Torpane a été détruit en 1830.

et dix dames pensionnaires, quarante ou cinquante externes et deux cent trente enfants pauvres aux classes gratuites. La mère Euphrasie, se confiant à la Providence, acheta, malgré l'insuffisance de ses ressources, l'hôtel des Oiseaux. Lorsqu'on introduisit les élèves dans leur nouvelle maison de la rue de Sèvres, ce fut une explosion de surprise et d'enthousiasme. Elles trouvaient là un hôtel trois fois grand comme celui de Torpane, une cour et deux jardins en pleine floraison, la translation s'étant faite au mois de juillet.

Lorsque mère Euphrasie eut transplanté sa chère famille dans sa nouvelle demeure, elle sentit qu'elle était au bout de sa mission et presque de ses forces. Elle était jeune encore ; mais une santé depuis longtemps ruinée l'avertissait que la fin était proche, que la récompense ne se ferait plus longtemps attendre. Le 20 juillet 1819, elle s'endormit du sommeil des justes, simplement, courageusement, doucement, comme elle avait fait toutes choses. Elle n'avait pas encore quarante-quatre ans. Après avoir introduit ses filles dans cette terre de promission, que la main de Dieu lui avait montrée, elle pouvait mourir en paix entre ces murs qu'elle avait relevés, et qui allaient servir de citadelle bénie à des milliers d'âmes. Elle partait dès la première heure, donnant à toutes le spectacle d'une sainte mort, les invitant à vivre pour la cité permanente, où elle allait les attendre dans le jour qui ne finit point.

III

Le 31 juillet, en la fête de saint Ignace de Loyola, dont les fils allaient si volontiers prêter leur concours à l'œuvre grandissante des Oiseaux, les religieuses choisirent pour supérieure mère Sophie, l'une des plus jeunes d'entre elles : elle n'avait que vingt-huit ans.

Elle était née à Paris, et sur la paroisse de la Madeleine, comme la mère Euphrasie, en 1791. Ses parents, M. et Mme Lavier, peu après la naissance de leur fille, eurent l'honneur d'être jetés en prison pour la bonne cause; ils ne furent délivrés qu'en 1795. Tous deux étaient des chrétiens, dignes du sort que leur avait fait la justice révolutionnaire. Après leur sortie de prison, leur situation de fortune était plus que modeste, comme le trait suivant nous l'apprend. Un jour Alexandrine entend sa mère qui se désole de ne pouvoir s'acquitter d'une dette de quelques sous. L'enfant se met à réfléchir sur les moyens d'aider sa mère. Tout à coup une pensée l'illumine : elle a par hasard ouï parler de l'évasion d'un détenu politique, et elle croit comprendre qu'une somme considérable est promise à celui qui indiquera les traces du prisonnier, ou qui prendra sa place sous les verrous. « C'est mon affaire, s'écrie-t-elle avec une joie ingénue; je vais aller me faire mettre en prison, et maman recevra l'argent dont elle a besoin. » Restait à effectuer ce

beau projet : il fallait d'abord s'esquiver sans bruit de la maison paternelle ; mais juste au moment de partir, Alexandrine laissa échapper une ou deux paroles qui trahirent son secret. Au lieu de voir s'ouvrir les portes du cachot, elle ne vit s'ouvrir que les bras de sa mère, grandement émue à son tour.

Dès l'âge de onze ans, elle était orpheline. A quinze ans, elle entrait comme pensionnaire chez la Mère Euphrasie, qui était alors au cloître Saint-Benoît ; et celle-ci ne tardait pas à faire de cette enfant son amie intime et sa confidente. Elle forma elle-même la novice, et, en 1811, à vingt ans, sœur Sophie prononçait ses vœux. Moins de huit ans plus tard, elle devenait à son tour supérieure, mais sa nomination ne surprenait personne, si ce n'est celle qui en était l'objet. La Mère Euphrasie avait façonné de longue main l'héritière de ses vues, de sa foi, de sa magnanime prudence, de sa charité vigilante et ferme. La nouvelle supérieure devait remplir toutes les espérances de son admirable institutrice ; elle les devait même dépasser. Dès les premiers jours, d'illustres protections se déclarèrent, qui assuraient l'avenir du monastère et qui, venant de plus haut, portaient plus haut la renommée de l'éducation reçue aux Oiseaux.

Déjà, en 1818, un soir d'hiver, pendant une de ces fréquentes veillées de travail, que les récits de Mère Euphrasie savaient faire si douces, un illustre visiteur avait été annoncé, M. l'abbé de Bombelles, aumônier de Mme la duchesse de Berry, futur évêque

d'Amiens (1) : « Je viens, dit-il, vous parler d'une jeune fille sans fortune, à laquelle Son Altesse veut bien s'intéresser. » Naturellement, on avait fait un accueil empressé au messager de cette bonne nouvelle, et l'on avait ouvert toute grande la porte du pensionnat à la protégée de Madame ; aussi, à quelques temps de là, sur les conseils de M. de Bombelles, la duchesse de Berry choisit les Oiseaux pour y placer cinq enfants des meilleures familles. Bientôt leur nombre doubla ; le pensionnat des Oiseaux attira l'attention de Louis XVIII lui-même ; en 1821, l'humble Mère Sophie, qui aimait tant à répéter : « Vivons dans notre petitesse ! » reçut volontiers les cinq boursières du Roi ; mais elle n'en dit pas moins à ses filles : « Ce n'est point par des protecteurs que la maison s'est fondée ; c'est par la Providence. N'en cherchons pas d'autres. »

Mère Sophie devait diriger les Oiseaux avec un succès toujours croissant jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mars 1863. L'histoire du couvent pendant ces quarante-cinq années (1819-1863), tel est donc l'objet du livre du P. Delaporte. Quelques lecteurs seront peut-être tentés de croire qu'il ne peut guère intéresser que les anciennes pensionnaires de la maison de la rue de Sèvres. Ils se tromperaient beaucoup.

(1) Le marquis de Bombelles avait été un brillant officier de l'armée royale ; il avait épousé une femme très chrétienne comme lui-même et vraie mère des pauvres. Après la mort de sa digne compagne, il entra dans les ordres : nommé évêque d'Amiens, il montra un très affectueux dévouement au collège de Saint-Acheul.

Où ils s'attendaient à rencontrer un livre de pédagogie, quelque chose comme une suite au traité de Fénelon sur l'Education des filles, ils trouveront de véritables Mémoires, et des plus intéressants.

IV

Selon une excellente coutume, suivie dans presque toutes les communautés, les Oiseaux ont écrit leurs *annales*, non seulement année par année, mais presque jour par jour. De plus, de nombreuses Notices ont été consacrées aux Mères et aux élèves plus particulièrement dignes de souvenir. Il a suffi au P. Delaporte de puiser à ces sources pour écrire un volume où se succèdent les épisodes les plus variés, les physionomies les plus nobles et les plus touchantes.

Quelles aimables et saintes figures que celles de la duchesse d'Anhalt et de la Mère Marie-Julie (Mlle Marie-Thérèse de Trauttenberg) ; de la Mère Marie de la Nativité (Rosine Delhomel) et de la Mère Marie de la Conception (Emilie Barberin); de la Mère Saint-Henri (Leblanc de Lespinasse), de la Mère Saint-Charles (Joséphine Paguelle de Follenay) et de la Mère Saint-Jérôme (Pauline Etman), auteur d'une véritable bibliothèque pieuse, où figurent l'*Année eucharistique*, le *Mois du Sacré-Cœur*, *A. M. D. G.*, le meilleur livre peut-être en ce genre ; le *Mois de Marie*, digne pendant de celui du Sacré-Cœur ; la *Vie*

de Mère Marie-Anne (Maria de la Fruglaye), etc. Et parmi les élèves, Angèle de Sainte-Croix, comtesse de Pronleroy, Louise de la Blotais, Alexandrine le Féron de Ville, Ernestine de Barante, fille de l'ambassadeur et l'académicien, Alix Chesneau, Marie de Quinsonas, Octavie de Crouy, Aurélie de Mengin-Fondragon, Louise de Saint-Arnaud, fille du maréchal, Alice Bizot, etc., etc.

En 1834 (à cette époque les vacances commençaient à peine à être connues), les élèves passèrent quelques semaines à la maison de campagne de Corbeil, et une des pensionnaires, Angèle de Sainte-Croix, en écrivit le récit dans un journal qui eut sa célébrité; ce journal, tombé entre les mains de Louis Veuillot, fort peu de temps après sa conversion, fournit au jeune publiciste d'intéressantes pages pour l'un de ses premiers livres, qu'il intitula *Agnès de Lauvens* ou *Mémoires de sœur Saint-Louis*. Le 29 juillet 1842, il écrivait : « Demain ou après-demain paraissent les *Mémoires de sœur Saint-Louis*... C'est un ouvrage sans conséquence : je ne l'ai pas signé, parce que j'éprouve de la répugnance à voir mon nom dans les journaux, et que d'ailleurs le travail n'est pas assez sérieux. Néanmoins je vous le garantis pur et orthodoxe. Peut-être plaira-t-il dans les couvents. Jé désire vivement qu'il serve à toutes les femmes élevées dans ces saintes maisons. C'est pour elles que je l'ai écrit. » Le grand écrivain a enrichi et enjolivé de son style les notes de la pensionnaire des Oiseaux; mais la vigueur même de son talent enlève un peu trop à ce

simple journal d'une enfant l'ingénuité enthousiaste qui en fait le charme.

Tout en formant des âmes fidèles, fortes dans la foi, l'honneur et la reconnaissance, Mère Sophie avait la joie de voir d'autres âmes, généreuses, mais éloignées de l'Eglise, trouver la lumière dans sa chère maison des Oiseaux, devenue un foyer d'apostolat catholique.

Parmi les conversions les plus fameuses dont les Oiseaux furent le centre, vers la fin de la Restauration, il faut citer en première ligne celle du duc d'Anhalt, représentant de l'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, et de la duchesse, sa femme, Julie de Brandebourg, sœur du roi de Prusse.

Au début de l'année 1843, l'église des Oiseaux fut choisie pour une grande et belle cérémonie. C'était le temps où de nobles âmes, échappées au schisme dit *orthodoxe* de Russie, revenaient à la vérité romaine en brisant des chaînes bien fortes et en s'exposant aux plus cruelles représailles du gouvernement du Tsar. L'un de ces illustres convertis, touché de la grâce au pied de la chaire du P. de Ravignan, fut le comte Grégoire de Schouvaloff, le futur barnabite ; comme le raconte le P. de Ponlevoy, le jour des Rois, « 6 janvier 1843, le comte Schouvaloff abjura le schisme dans la chapelle des Oiseaux, théâtre ordinaire de ces pieuses cérémonies (1) ».

Sur la conversion de miss Quinton, sur celle du

(1) *Vie du P. de Ravignan*, chapitre x.

terrassier Viriot, un ancien cuirassier du Consulat et de l'Empire, et sur celle du maréchal de Saint-Arnaud, le P. Delaporte a de très intéressants détails; et aussi sur plus d'un autre sujet, sur les journées de Février, vues du monastère des Oiseaux; sur l'expédition de la duchesse de Berry en 1832, à propos d'une ancienne pensionnaire protégée par la duchesse, Mathilde Lebeschu.

Le P. Delaporte est un historien. Il a le goût de la précision; il aime les anecdotes authentiques, il recherche les dates exactes, et ce n'est pas un mince mérite. Mais il est poète aussi, et on le reconnaît bien à plus d'une page de son livre, où la solidité se revêt d'agrément. N'est-ce pas Chateaubriand qui a dit quelque part, dans ses *Mémoires d'outre-tombe :* « Les poètes sont des *oiseaux;* tout bruit les fait chanter. »

11 juin 1899.

VII

LES DEUX FRERES LAMENNAIS [1]

I

De tous les écrivains célèbres de ce siècle, celui dont la correspondance a été la plus considérable est assurément Lamennais. Et cela précisément parce qu'il n'était pas un homme de lettres, un auteur de profession. Un auteur est tout à ses livres, et il tient pour perdu tout le temps qu'il ne leur consacre pas. C'est pourquoi la Correspondance de Sainte-Beuve, par exemple, ou celle de Victor Hugo peuvent tenir en deux ou trois volumes. Composer des livres, en préparer et en assurer le succès, là n'était pas pour Lamennais la grande et unique affaire, celle à laquelle

(1) *Un Lammennais inconnu. Lettres inédites de Lamennais à Benoit d'Azy*, publiées avec une introduction et des Notes, par *Auguste* Laveille. Un vol. in-16, librairie académique Perrin et Cie, 1898. — *L'abbé Jean-Marie de Lamennais, fondateur des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel et des Filles de la Providence de Saint-Brieuc*, par E. Herpin. Un vol. in-8, Ploërmel, imprimerie Saint-Yves, 1898.

on sacrifie tout le reste. Il n'était point de ceux qui n'écrivent qu'en vue d'un succès littéraire à conquérir. Son ambition était plus haute. Il s'agissait avant tout pour le rédacteur de l'*Avenir* comme pour l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, de répandre ses idées, de faire accepter ses systèmes, de grouper autour de lui des esprits et des cœurs; et pour cela rien ne vaut une correspondance active, suivie, presque incessante. Telle fut celle de Lamennais, qui écrivait quelquefois vingt lettres par jour, de vraies lettres, souvent très longues, et non de simples billets.

De cette Correspondance, déjà neuf volumes ont paru : *Correspondance*, publiée par M. Forgues, deux volumes; — *Lettres inédites*, publiées par M. Blaize, deux volumes; — *Lettres adressées à M. de Vitrolles*, un volume; — *Lettres inédites à Mgr Bruté*, publiées par M. de la Gournerie, un volume; — *Confidences de Lamennais*, lettres à M. Marion, publiées par M. de la Villerabel, un volume; — *Lettres à Montalembert*, un volume; — *Un Lamennais inconnu*, lettres à M. Denis Benoit d'Azy, publiées par M. Auguste Laveille, un volume.

Ces dernières lettres sont particulièrement intéressantes.

Issu d'une famille de haute bourgeoisie qui avait rendu des services à la cause royale pendant la Révolution, Denis Benoit (1) avait vingt-deux ans en 1818.

(1) *Benoit d'Azy* (Denis, vicomte), né à Paris le 3 février 1796; inspecteur des finances sous la Restauration; membre de la Chambre des députés de 1842 à 1848; représentant du

Introduit de bonne heure dans les cercles légitimistes les plus en vue, sérieux d'habitudes, distingué de manières, il faisait pressentir dès lors les rares aptitudes et les hautes qualités qui devaient lui assurer plus tard, dans le monde de la politique et des affaires, une place éminente. Une seule chose, à cette date, lui manquait au point de vue catholique : la pratique des devoirs religieux.

Il lut le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* et il dut à cette lecture le réveil de sa foi. Quelque temps après, il avait une entrevue avec Lamennais. C'était une amitié de vingt ans qui commençait, et elle prit tout de suite, au moins du côté du maître, un caractère passionné. Jamais, même dans ses lettres les plus affectueuses à Montalembert, Lamennnais ne s'est livré à ce point; nulle part, dans sa correspondance, on ne rencontre de telles effusions de sympathie. « On trouvera sans doute, dit très bien ici M. Laveille, on trouvera sans doute bien humaine, chez un prêtre, cette impétueuse tendresse. Pour la comprendre, il faut se rappeler le tempérament excessivement impressionnable de Lamennais. Il est certain qu'à cette époque, sa nature, toujours portée aux extrêmes, trouvait moyen de concilier l'amitié la plus vive avec la piété la plus exaltée. »

peuple de 1848 au 2 décembre 1851; membre de l'Assemblée nationale de 1871 à 1875. Il présida cette dernière Assemblée, en qualité de doyen d'âge, lors de la séance préparatoire du 13 février 1871, et il fut réélu cinq fois vice-président.

II

Les lettres à Denis Benoit nous montrent donc, à côté du Lamennais batailleur, le seul connu jusqu'ici, un autre Lamennais, un Lamennais doux, modeste, affectueux, timide parfois comme une femme, prodigue de tendresse avec ses amis, et dont la sensibilité s'échappe, de temps à autre, en accents passionnés et troublants.

Ce lutteur intrépide, cet homme si bien armé pour le combat et qui s'y livrera jusqu'à la fin avec une ardeur que rien jamais n'abattra, nous apparaît, dans ces lettres, affamé de paix et de repos, de solitude et d'obscurité. Il écrit, le 13 mars 1819 : « Cher ami, si ce n'était le peu de bien qu'ont pu produire mes ouvrages, que je serais heureux de n'avoir jamais écrit ! Au moins ne me suis-je pas abusé sur cela. La célébrité me parut toujours ce qu'elle est réellement, un fardeau, et non pas seulement une chose vaine. Que de fois, en lisant les moralistes et les poètes, jeune encore, je me suis applaudi de ma douce obscurité ! J'éprouvais un vrai bonheur de me savoir inconnu, je me trouvais plus à l'aise dans la vie. Seul au milieu de nos forêts, mon imagination les peuplait d'êtres fantastiques ; elle aimait cette agreste et sauvage nature et se créait un monde à son gré. Heureux temps, il n'est plus, il ne saurait plus être jamais ! Pour jamais, j'ai quitté ce sentier que Virgile me faisait aimer,

et après lequel je soupire encore : *At secretum iter et nescia fallere vita.* La Providence a eu d'autres desseins, et maintenant je ne dois plus que fermer les yeux et marcher dans la route si différente qu'elle ouvre devant moi. Dieu seul ! Pardonne-moi ce verbiage, mon frère ; ce n'est qu'à toi que je parle ainsi ; et quel autre que toi me comprendrait ? — Adieu, prie pour ton pauvre frère. »

Le 15 juillet 1824, de Rome, où il est allé voir le Pape et d'où il se prépare à revenir, il écrit à « son bon Denis » : — « Je suis, mon pauvre enfant, fort las des voyages, et j'en reviens toujours à ma vieille opinion, qu'on n'est nulle part mieux que dans sa chambre et que le plus heureux est celui qui en sort le moins. Je veux régler là dessus le reste de ma vie : *in angulo cum libello.* »

Denis Benoit est à la veille de se marier. Lamennais lui écrit de la Chenaie : « Quand je viens à penser que, dans quelques mois, j'aurai déjà passé quarante ans sur la terre, pendant lesquels je n'ai presque connu que la douleur, je me demande, comme Job, ce que c'est que la vie, et pourquoi elle a été donnée à ceux qui sont dans l'amertume du cœur. Jacob aussi se plaignait de son pèlerinage, de ses jours *brevi et mali* ; c'est le cri du genre humain. Mais puisque ces jours mauvais sont si courts, attendons avec patience. Le remède est dans le mal lui-même. *Adhuc modicum* ! Courage, mon âme, encore un moment ! et que t'importera d'avoir souffert un peu plus ou un peu moins, quand ce moment sera venu ? Oh ! qu'ici-bas tout est

vain ! Comme tout passe, comme tout disparaît ! Pauvre ombre, tu passeras aussi, et bientôt, et pour jamais : *Spiritus vadens et non rediens.* — Voilà des réflexions bien peu assorties à ta situation présente, mon bon frère. Je ne sais d'où elles me sont venues ; je ne songeais à rien moins en prenant la plume. Mais peut-être que, mêlées au doux sentiment du bonheur dont tu jouis, elles ne seront pas elles-mêmes sans quelque douceur, comme ces sons lointains, ces voix tristes, qu'on entend quelquefois, ou qu'on croit entendre au fond des bois, le soir d'un beau jour (1). »

Le père de Denis Benoit, député de Maine-et-Loire de 1815 à 1827, directeur général de la comptabilité des communes, puis directeur général des contributions indirectes, était tout-puissant auprès des ministres, auprès du roi lui-même, qui l'avait créé comte. Nul n'était donc mieux placé pour rendre des services et pour distribuer des emplois. On pense bien que Lamennais ne demandera rien pour lui-même, mais c'est chose touchante de le voir, au milieu de ses travaux et de ses luttes, s'intéressant, comme s'il n'avait eu autre chose à faire, à la situation des bonnes gens qui l'entourent, multipliant pour eux recommandations et démarches, et mettant à profit, pour les servir, son intimité avec le « bon Denis ». On le trouve sans cesse occupé à cette charitable besogne, et rien, si je ne me trompe, ne lui fait plus honneur que ce perpétuel souci de venir ainsi en aide aux petits

(1) Lettre du 25 mars 1822.

et aux humbles. Nombreuses sont les lettres où se rencontrent, à côté des vues les plus élevées et des réflexions philosophiques les plus profondes, des détails comme ceux-ci : « Mon frère, qui est ici pour un petit nombre de jours, se joint à moi pour te remercier de ce que tu as fait pour la famille Levicomte et pour le pauvre Biarrote... J'ai donné à M. André de Pomphily, un de mes anciens camarades, une lettre pour toi. Je crois son affaire aisée, et je te la recommande. Voici quelques autres recommandations :

« 1° Le pauvre Dutemple; il mérite, je crois, à tous égards, qu'on s'intéresse à lui.

« 2° Bossard, employé à Rennes, demande une recette sédentaire (1). »

Et lui-même, tandis qu'il s'employait à aider ainsi les autres, il était en proie à de pénibles soucis d'argent.

Précisément en cette année 1822, où il travaillait à tirer d'affaires le « pauvre Biarrote » et le « pauvre Dutemple », il était réduit à écrire à Denis Benoit : « Tâche, mon bon frère, de retrouver dans mes papiers un traité que j'ai fait avec Méquignon, au mois de décembre dernier, et par lequel je l'autorisais à réimprimer les deux premiers volumes de l'*Essai*, la *Défense* et les *Réflexions* (2). Si tu peux mettre la main sur ce papier, tu le remettras à M. de Saint-Victor (3).

(1) Lettre écrite de La Chenaie, le 3 mai 1822.

(2) Il s'agit des *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, parues pour la première fois en 1808 et rééditées en 1819.

(3) Père du célèbre critique Paul de Saint-Victor.

La faillite de Méquignon est une chose bien fâcheuse pour moi : *elle m'enlève tout ce qui me restait pour vivre* (1). »

Lamennais n'avait jamais été riche. Le désastre de la maison de commerce de son père avait emporté presque toute la fortune de la famille. Cependant il avait retiré quelque argent de la vente des deux premiers volumes de l'*Essai sur l'indifférence* ; mais la faillite du libraire Méquignon, en 1822, lui fit perdre ses modiques économies. Il écrit, le 4 février 1823 :

« ... Privé ainsi de tout le fruit de mes travaux, il ne m'a pas resté d'autre parti à prendre que de revendre bien vite mes propriétés, qui devenaient ruineuses pour moi à cause de mes dettes, et c'est ce que j'ai fait, me résignant à une perte de vingt-cinq mille francs, qui formaient à peu près le montant de mes économies depuis sept ans. Il me reste de quoi vivre à la campagne, où je dépense très peu. Beaucoup d'autres sont encore plus pauvres, ainsi je n'ai pas le droit de me plaindre. »

En 1827, il est obligé de vendre sa petite propriété de Tremigon. « J'ai vendu cette terre, écrit-il, que je ne pouvais plus garder, à cause de l'état toujours plus mauvais de mes affaires. Elles seront liquidées sous peu de temps ; il me restera de 2.000 à 2.400 francs, de revenu. Tous mes projets de me faire une petite aisance sont bien loin, mais on peut vivre avec ce qui me reste. Je bénis Dieu qui me l'a conservé, et je n'en

(1) Lettre du 10 mai 1822.

demande pas davantage. Il ne faut à l'homme qu'un peu de terre pour vivre, encore moins pour reposer après sa mort (1). »

En 1832, à l'heure même ou sa réputation est la plus grande et où son nom retentit dans l'Europe entière, il est pauvre à ce point que force lui est d'écrire à son ami : « Tu peux m'adresser tes lettres, soit à Dinan (Côtes-du-Nord), soit à Paris, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 bis. *Comme je n'ai rien dans le monde et que je vis, à la lettre, d'aumônes, je te prie de les affranchir* (2). » — Et ailleurs encore il lui faut revenir sur cette prière d'affranchir les lettres qu'on lui adresse.

Vers ce même temps, M. Denis Benoit met à sa disposition une somme de 500 francs. Quoi qu'il lui en coûte, Lamennais doit se résigner à accepter. « Je croirais manquer, répondit-il, à ce que je dois à notre amitié, si je n'acceptais pas ton offre, dans la situation où je me trouve. Quant au meilleur moyen de m'envoyer ces 500 francs, ce serait de faire prendre à Paris un bon sur le receveur de Dinan, au nom du frère Paul (3). »

Sous la Restauration, Lamennais s'était associé à M. de Saint-Victor et à l'éditeur Belin-Mandar pour

(1) Lettre du 14 février 1827.

(2) Lettre du 7 octobre 1832.

(3) Lettre du 1er novembre 1832. — Le frère Paul était le directeur de la maison des Frères de Dinan, un des premiers et des principaux établissements de la Congrégation de l'Instruction chrétienne. Ce religieux, homme intelligent et d'initiative, était l'intermédiaire ordinaire entre Paris et la Chenaie pour les affaires matérielles des deux Lamennais.

fonder une entreprise littéraire et de librairie. L'affaire tourna mal, on abusa de la confiance du grand écrivain, et il se laissa aller, dans l'espoir de sauver ses associés, à signer des billets de commerce pour une somme de 60,000 francs. D'où procès, poursuites, et condamnation même par corps. Un arrangement finit par intervenir, en 1833; mais s'il exonérait Lamennais de la prison pour dettes, il lui enlevait ses dernières ressources et grevait lourdement son avenir (1). Un homme de cœur, ami de Denis Benoit, M. Gillibert, médecin à Lyon, eut l'idée de faire faire une souscription pour payer les dettes de l'illustre écrivain. Lamennais fut vivement touché, mais il n'accepta pas. Après avoir exprimé à M. Gillibert toute sa gratitude, il ajoutait : « Il me répugnerait invinciblement, hors le cas d'une nécessité extrême et connue de tous, que le public fût entretenu de mes intérêts personnels. J'ai su quelquefois, sans qu'il m'en coûtât d'efforts, les sacrifier à des intérêts plus nobles, et l'espèce de satisfaction permise que je puis, au fond de ma conscience, trouver dans le souvenir d'avoir fait mon devoir en ces occasions, je la perdrais, et avec elle tout ce qui me reste au monde, si, un seul moment, je commençais à me compter, moi et ce qui me touche personnellement, pour quelque chose. J'espère, quoi qu'il arrive, que la Providence n'abandonnera point celui qui s'abandonne à elle, et la pensée même qu'elle a fait naître en vous m'en est une douce preuve (2). »

(1) Lettre du 3 janvier 1833, à Denis Benoit.
(2) Lettre du 3 janvier 1833, à M. Gillibert.

Jusqu'en 1841, Lamennais continua de vivre dans une gêne qui confinait à la pauvreté. Le 26 décembre 1840, à la suite de la publication de son écrit, le *Pays et le Gouvernement*, il fut condamné par la cour d'assises de la Seine à un an de prison et à 2.000 fr. d'amende. On pouvait croire que cette condamnation allait achever sa ruine : elle allait être pour lui, au contraire, un coup de fortune. Un homme qui, dans un naufrage sur les côtes de Bretagne, avait jadis été recueilli par le père de MM. de Lamennais, apprit par les journaux la condamnation qui venait de frapper le fils de son bienfaiteur. A partir de cette époque, il donna à Lamennais des témoignages d'un très sincère attachement, et en mourant il lui légua tout ce qu'il possédait. L'héritage ne laissait pas d'être assez important, puisque, jusqu'à sa mort, arrivée le 27 février 1854, Lamennais, malgré le peu de succès de ses dernières publications, put jouir d'une aisance relative, et laisser à ses héritiers une fortune d'environ deux cent mille francs.

III

Le 5 avril 1824, Lamennais écrivait de Genève à Denis Benoit :

« Je t'envoie un cahier de l'*Imitation* pour M. de Saint-Victor. Je te recommande particulièrement ce petit manuscrit. Fais en sorte qu'il soit remis sans retard à son adresse. Tu recevras incessamment les

deux derniers cahiers. Je serai bien aise d'apprendre qu'ils te sont parvenus, ainsi que celui-ci. »

M. Auguste Laveille a accompagné les Lettres à Benoit d'Azy de notes excellentes, sobres, précises, merveilleusement informées. Celle qu'il consacre à la lettre du 5 avril est ainsi conçue :

« Lamennais publia, en effet, pour la première fois en cette année 1824, sa fameuse traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Celle qui avait paru en 1820 était de M. de Genoude; Lamennais en avait écrit seulement la préface. Quant aux *réflexions* qui accompagnent les chapitres dans ces deux éditions de 1820 et de 1824, elles ne sont très probablement, ni de M. de Genoude, ni de l'abbé Féli, mais de l'abbé Jean-Marie de la Mennais, à part dix-sept, dont Féli se reconnait l'auteur. On n'en saurait dire autant des *réflexions* qui ont été insérées dans l'édition de 1829 et dans les suivantes. Tout porte à croire que celles-ci sont bien de Féli. Pour la traduction elle-même — celle qui a été reproduite dans toutes les éditions à partir de 1824, — elle porte bien aussi la marque de Féli. Cependant un érudit malouin, M. Herpin, qui a fait récemment une étude spéciale de l'*Imitation* menaisienne, l'attribue, en partie du moins, à Jean-Marie. »

Peu de jours après la Correspondance si consciencieusement éditée par M. Laveille, paraissait le volume de M. Herpin sur l'abbé *Jean-Marie de Lamennais*. Un chapitre entier est consacré à la traduction de l'*Imitation*.

En 1820, la librairie grecque-latine-allemande, rue de Seine, 12, mit en vente l'*Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle, par E. Genoude, augmentée d'une Préface et de Réflexions à la fin de chaque chapitre par l'abbé F. de La Mennais.*

De ce titre, il ressort pleinement que cette première édition de 1820 avait pour auteur de la *Traduction nouvelle*, non pas Félicité de La Mennais, mais bien Genoude, Félicité de La Mennais étant seulement l'auteur de la *Préface* et des *Réflexions*. Il avait bien écrit la Préface, mais avait-il composé toutes les *Réflexions ?* C'est ce que nous rechercherons tout à l'heure.

En 1824 parut « l'Imitation de Jésus-Christ; *traduction nouvelle*, avec des Réflexions à la fin de chaque chapitre, par l'abbé F. de Lamennais ».

Cette fois *Traduction* et *Réflexions* seraient bien de Félicité. Le titre est clair. Et cependant il est aujourd'hui à peu près certain que la traduction tout au moins n'est pas de lui. On lit, en effet, dans la Préface de l'édition de 1824, page x, cette phrase très significative : « Un homme de beaucoup de talent, et, ce qui vaut encore mieux, *d'une piété trop rare aujourd'hui*, a bien voulu se charger de *la plus grande partie* de ce travail, que nous prions Dieu de bénir et de faire fructifier. »

A cette première indication, il convient de joindre la déclaration d'un témoin qui ne saurait être suspecté, M. le chanoine Auber, historiographe du diocèse de Poitiers. Il se trouvait, en 1828, avec

Lamennais, dans le salon de la préfecture de Gap, occupée alors par M. le marquis de Roussy de Sales. Lamennais lui déclara qu'il n'était pas l'auteur de la traduction de l'*Imitation*, publiée sous son nom ; qu'elle était l'œuvre d'*une main à lui connue*, laquelle s'était efforcée, ajouta-t-il, de fondre dans une traduction nouvelle ce qu'il y a de meilleur dans les autres (1)...

Cette déclaration de 1828, rapprochée de la Préface de 1824, ne laisse, ce me semble, aucune place au doute. Cette main amie, cette *main bien connue* de Féli ; cet homme de beaucoup de talent et ce qui *vaut mieux encore, d'une piété trop rare aujourd'hui*, c'est l'abbé Jean-Marie de Lamennais.

Si, en 1828, Félicité a déclaré qu'il n'était pas l'auteur de la traduction, l'abbé Jean-Marie, de son côté, à différentes reprises, a avoué que cet ouvrage était bien son œuvre.

« Il l'a avoué, dit M. Herpin, à l'abbé Ruault, l'ancien aumônier de l'Institut de Ploërmel ; à l'abbé Hérisson, curé de Mordelles ; au cher Frère Maximilien (2). Il l'a formellement déclaré au cher Frère Donat, celui-là qui était spécialement attaché

(1) Le *Monde*, numéro du 5 décembre 1884.

(2) « Le Frère Maximilien se plaisait même, souvent, à rappeler à ses confrères cette déclaration du « Père ». Le Frère Odile a bien voulu nous l'assurer dans l'enquête que nous avons faite, très minutieusement, pour éclaircir, aussi bien par les témoignages que par les autres preuves, le curieux point d'histoire littéraire que nous traitons ici. » (*Note de M. Herpin.*)

à sa personne. Et quand, les jours derniers, je posais à ce bon Frère, une fois encore, cette question : « Est-ce donc bien certain que le « Père » vous a déclaré que l'*Imitation* était son œuvre ? — Mais, me répondait-il, je vous l'ai déjà dit. Et est-ce que vous croyez que je doute de sa parole ! — Non, mon cher Frère Donat, je n'en doute en aucune façon, d'autant que votre parole se corrobore d'une multiplicité d'arguments qui nous donnent l'évidence. » Et telle était, du reste, à l'époque où vivait le « Père », l'opinion unanime, ainsi que me l'a déclaré notamment l'abbé Rozé, enfant de Ploërmel et ancien recteur de Saint-Nicolas (1). »

La preuve est donc faite. La traduction de 1824, celle qui n'a cessé d'être réimprimée depuis sans changement, est l'œuvre, non de Féli, mais de Jean.

D'après M. Herpin, les *Réflexions* seraient également de l'abbé Jean, au moins pour la plus grande partie, quatre-vingt-dix-huit sur cent quinze. Ici, je ne saurais me ranger à l'opinion du savant biographe. Il ne peut invoquer cette fois qu'un seul témoignage, nullement décisif, on va le voir. M. le chanoine Auber, dans le récit que nous avons déjà signalé, rapporte que Lamennais lui « affirma qu'il n'était pas même l'auteur des Réflexions ajoutées à chaque chapitre, qu'il n'en avait écrit que quelques-unes. » Mme de Roussy, ajoute M. Auber, pria l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* de marquer lui-

(1) *Herpin*, p. 68.

même sur l'exemplaire qu'elle possédait les Réflexions qui étaient de lui. Lamennais alors marqua d'une petite croix au crayon les *Réflexions* qui étaient de lui ; elles étaient au nombre de *dix-sept*. Et cela, à ce moment, était parfaitement exact, la scène rapportée par M. le chanoine Auber s'étant passée en 1828; mais précisément à cette date, à la fin de 1827, il s'était produit un fait que M. Auber et après lui M. Herpin ont ignoré et qui détruit complètement leur thèse. Voici, en effet, ce que nous lisons dans une lettte du 26 octobre 1827, adressée par Lamennais à Denis Benoît.

« Le jugement arbitral devait régler le dédommagement qui m'était dû pour la *Bibliothèque des dames chrétiennes*. Il l'a réglé, en effet, *en donnant à M. de Saint-Victor la propriété de mes ouvrages*, et en m'obligeant à lui tenir compte du produit de la vente de la *Journée du chrétien* (1), qui m'appartenait en vertu même de la transaction de 1824. Berryer (2) a cru faire pour le mieux; il a pensé qu'il ne fallait pas regarder à de nouveaux sacrifices pour mettre fin à une affaire qui m'avait fait tant de mal. *Je ne puis pas même user des* Réflexions *placées à la suite de chaque chapitre de l'*Imitation, *ce qui m'oblige à en faire de nouvelles pour pouvoir imprimer une traduction in-32* (3). »

(1) Un des petits livres de piété composés ou plutôt arrangés par Lamennais.

(2) Berryer avait été désigné comme arbitre pour Lamennais, et M. Nicolle, proviseur de Sainte-Barbe, pour M. de Saint-Victor.

(3) *Lettres inédites de Lamennais à Benoît d'Azy*, p. 204.

Ainsi dépossédé de sa propriété, Lamennais se mit aussitôt à composer les *Réflexions* qui se trouvent, *depuis 1829*, dans toutes les éditions parues sous son nom, et qui sont bien réellement son œuvre.

En résumé, la *Traduction* est de l'abbé Jean-Marie; les *Réflexions*, telles que nous les possédons aujourd'hui, sont de l'abbé Félicité. Cette œuvre, une des plus belles de ce siècle, devrait donc porter le nom des deux frères.

31 mai 1898.

VIII

WALTER SCOTT & LE ROMANTISME (1)

On ne lit plus guère Walter Scott, — et c'est tant pis pour les lecteurs. M. Louis Maigron, qui professse, avec grande raison, une admiration profonde pour les chefs-d'œuvre du grand Ecossais, n'a cependant point écrit son livre pour rappeler sur eux l'attention et pour nous engager à leur rendre, sur le rayon préféré de nos bibliothèques, la place qu'ils y ont si longtemps occupée et qu'ils n'auraient jamais dû perdre. Il s'est proposé d'écrire un chapitre de l'histoire du romantisme en France ; il a voulu rechercher quelle place avait tenue le roman historique dans ce grand mouvement littéraire. Cette place a été considérable, à ce point que le romantisme a dû en grande partie sa naissance et ses principaux développements au roman historique ; et, d'autre part, force est bien de

(1) *Le Roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*, par Louis Maigron, docteur ès lettres, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon. Un vol. grand in-octavo, librairie Hachette et Cie. — 1878.

reconnaître que le roman historique est une création de Walter Scott.

Dans son livre premier, — et cette division de son ouvrage en livres mérite déjà un bon point, — M. Louis Maigron étudie le roman historique avant le romantisme. D'après lui, bien avant que l'illustre écossais n'en dégageât la formule, nous en avions déjà en France presque tous les éléments. Il me paraît difficile, je l'avoue, d'adopter cette opinion. Car, enfin, si la Calprenède et Mlle de Scudéry ont pris pour héros des personnages historiques, ni *Cléopâtre*, ni *le Grand Cyrus*, ni *Clélie*, ni *Faramond* n'ont jamais prétendu à peindre ces personnages, à décrire les mœurs et la société d'une époque et d'un pays.

Au XVIIIe siècle seulement, nous trouvons quelque chose qui ressemble au roman historique, et c'est à ce spirituel abbé Prévost que nous le devons, puisque aussi bien l'auteur de *Manon Lescaut* est aussi l'auteur de *Cleveland* et du *Doyen de Killerine*. Mais n'a-t-on pas surfait de façon singulière l'intérêt et la valeur de ces œuvres, du moins au point de vue qui nous occupe? L'abbé Prévost multipliait chaque année les volumes avec une fécondité qui rappelait celle de Georges de Scudéry et qui annonçait celle d'Alexandre Dumas. Il lui est donc arrivé, pour *faire de la copie* — et sa *copie* parfois était merveilleuse, — de transporter ses récits sur le terrain historique, de parler de Cromwell ou de Jacques II, de décrire les intrigues des partis et les passions des sectes, les fanatiques d'Angleterre et les catholiques d'Irlande;

— mais, certes, il le faisait sans que cela tirât à conséquence, sans qu'il y ait jamais eu chez lui aucune préoccupation historique sérieuse.

Les premières années du XIXe siècle ont bien vu paraître quelques romans qui portaient l'étiquette *historique;* mais pour indiquer ce que valait cette tentative, il suffira de dire qu'elle fut surtout l'œuvre de Madame de Genlis : *dux fœmina facti.* Ces romans pseudo-historiques se reconnaissaient surtout à ce signe qu'ils méprisaient l'histoire et la défiguraient de parti pris.

Le roman historique ne pouvait prendre naissance, il ne pouvait exister que le jour où ceux qui voudraient l'écrire comprendraient cette vérité, que Mme de Genlis n'avait pas plus aperçue que Mlle de Scudéry : — que le passé est et doit rester le passé, et qu'il est ridicule de le travestir à la dernière mode contemporaine. Il fallait avoir le sentiment exact des différences profondes de l'humanité aux diverses étapes de son développement; en un mot, il fallait comprendre véritablement l'histoire. « C'est une gloire, dit très justement M. Maigron, qui fut réservée à Chateaubriand. » Il fallait de plus qu'il se fût accompli toute une révolution et comme un déplacement total d'intérêt dans la littérature; qu'elle eût renoncé à ses plus chères habitudes de ne vouloir connaître que le dedans, pour prêter quelque attention au dehors ; qu'elle devînt enfin un peu moins psychologique et un peu plus pittoresque ; et le pittoresque était justement ce qu'elle avait le plus oublié jusqu'alors, peut-être même le plus dédaigné.

Or, supprimez le cadre, c'est-à-dire le pittoresque, vous supprimez en même temps le roman historique; mais au contraire posez le cadre, et voilà du même coup le roman historique créé. « De cette révolution ou plutôt de cette évolution, ajoute ici M. Louis Maigron, Chateaubriand reste le principal ouvrier. Ici encore c'est lui le grand initiateur et le grand ancêtre. »

Chateaubriand a été le premier, en France, à avoir le sentiment profond de l'histoire. Tous les historiens du dix-neuvième siècle ont salué en lui l'initiateur et le guide, et tous auraient pu répéter la déclaration d'Augustin Thierry : *Tu duca, tu signor e tu maestro* (1). De même, c'est à lui qu'est dû l'avènement et le triomphe du pittoresque; c'est avec lui que son règne commence. Sans doute il n'a pas inventé la couleur locale; on en trouverait avant lui quelques essais, mais combien timides, maladroits, et combien vite abandonnés ! Seul, l'auteur des *Martyrs* sut l'appliquer avec une sûreté, une largeur de touche incomparables, et surtout avec plus de conscience et de volonté. Rencontre fortuite jusqu'alors, elle devient ici recherche réfléchie et pratique ordinaire. C'est donc lui qui l'a fait entrer dans la littérature. Pour n'avoir pas été immédiates, les conséquences de cette grande découverte de l'illustre écrivain n'en devaient pas être moins considérables.

Le chapitre de M. Louis Maigron sur les *Martyrs*

(1) Préface des *Récits Mérovingiens*.

est un des meilleurs de son excellent volume. Ainsi qu'il le fait très bien remarquer, tout ce qui est intelligence historique, divination et résurrection du monde antique, ses mœurs et ses costumes, ses coutumes et ses lois, les voluptueuses cités païennes aussi bien que les mystérieuses forêts gauloises toutes frissonnantes d'horreur sacrée, le prestigieux enchanteur a tout évoqué, tout fait revivre. C'est comme un monde nouveau qui, lentement, se lève devant les yeux éblouis, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans ces tableaux, ou de leur vérité saisissante ou de leur prodigieuse variété. Le voilà bien cette fois, le *cadre*, si complétement dédaigné jusqu'alors, qu'on n'en sentait même pas la nécessité! Les personnages sont enfin *situés*. Le temps qni les a vus naître, les habitudes et les mœurs qui les ont formés, les paysages qu'ils ont eus sous les yeux, rien n'est oublié de ce qui peut nous faire comprendre et surtout nous faire voir, non plus les traits d'humanité générale par lesquels Eudore et Cymodocée, Hiéroclès ou Lasthénès se ressemblent, mais, au contraire, les différences particulières que le culte d'Homère et celui de Jésus-Christ ont gravées dans l'âme des jeunes époux martyrs, et qui ont creusé un abîme entre le père d'Eudore et le vil ministre de Dioclétien.

Mais c'est dans la description des choses que triomphe surtout l'art du grand écrivain; c'est à la description pittoresque que les meilleures pages des *Martyrs* doivent leur immortelle beauté et leur éternelle jeunesse. C'en fut aussi la radieuse nouveauté.

Chaque pays est dépeint de ses couleurs propres. La couleur romaine de Chateaubriand n'est pas sa couleur grecque, qui n'est pas celle de la Palestine, laquelle diffère de la couleur de la Gaule. Pour la première fois la description pittoresque était appliquée aux choses anciennes pour les reconstituer dans leur frappante réalité et les faire revivre. Ce n'est pas seulement le fameux sixième livre, celui de la bataille des Romains et des Francs, qui est incomparable de pittoresque, de pénétration et de fidélité historiques. A l'exception des livres purement épiques — le Ciel, le Purgatoire et l'Enfer, — l'ouvrage tout entier offre les mêmes qualités et mérite les mêmes éloges. Tout, dans ces admirables tableaux, tout est vu avec la netteté, rendu avec la sûreté merveilleuse du « maître des peintres ». — « Il n'est pas exagéré de dire, écrit M. Maigron, que le génie de l'écrivain faisait sortir toute une époque des ténèbres épaisses du passé et l'amenait à la lumière avec la netteté et la vérité d'une scène contemporaine et qu'il aurait pu voir de ses propres yeux. C'était la couleur locale avec tout ce qu'elle peut amener avec elle de plus précis pour l'esprit et de plus clairvoyant pour l'imagination ; et du même coup Chateaubriand tissait, pour la première fois et définitivement, la toile de fond du roman historique. »

La voie était glorieusement ouverte ; pour la parcourir tout entière il fallait un homme qui, dès sa plus tendre enfance, fût familier avec l'histoire, qui l'aimât pour elle-même et jusque dans ses menus détails ; qui

se sentît pour le passé plus de goût encore que pour le présent, qui éprouvât vivement le charme des choses disparues et des grandeurs évanouies ; un homme enfin capable de faire revivre les hommes et les choses d'autrefois dans un récit plus alerte que savant, plus enjoué que majestueux, sans éclat ni préoccupation artistique, et avec la seule ambition d'intéresser par la rapidité, l'humour et la cordialité savoureuse de ses peintures. Cet homme vint, mais il naquit de l'autre côté du détroit, et ce fut Walter Scott.

II

Walter Scott s'était déjà acquis comme poète, comme auteur de *Marmion*, du *Lord des Iles* et de la *Dame du Lac*, une légitime réputation, lorsqu'il publia son premier roman. Il avait alors plus de quarante ans.

Et j'avais quarante ans quand cela m'arriva.

On était en 1814 ; il avait attendu, semble-t-il, que le blocus continental eût disparu avec l'Empire et que les frontières de France se fussent ouvertes aux produits anglais, à ceux de la littérature comme à ceux de l'industrie. Avait-il donc prévu que son succès serait aussi grand chez nous que chez ses compatriotes et que l'influence de ses romans historiques serait plus considérable encore en France qu'en Angleterre ?

Ecrivant un Essai sur l'influence de Walter Scott à

l'époque romantique — et non une Vie du grand romancier, — M. Louis Maigron s'est étroitement renfermé dans son sujet, un peu trop étroitement peut-être. Il ne nous donne même pas la date de naissance de l'illustre écrivain. Il ne nous dit pas non plus à quelle date parut le premier de ses romans, ni même quel fut ce roman. Chacun sait sans doute que ce fut *Waverley*, mais il me semble bien que ce n'était point une raison pour ne pas le dire. Je ne trouve pas non plus, dans son volume, la liste des divers romans de Walter Scott, ni l'indication, essentielle pourtant et absolument nécessaire, de la date de chacun d'eux. Ces omissions sont faciles à réparer, mais elles n'en sont pas moins regrettables.

Peut-être aussi eût-il été intéressant de faire remarquer qu'à la différence de Balzac, qui n'est arrivé à la pleine possession de son talent qu'après de pénibles tâtonnements et un long apprentissage, Walter Scott, du premier coup, a créé le roman historique ; dès le premier jour, la création fut complète. Ni d'autres, ni lui-même n'y devaient plus rien ajouter. Il écrira plus tard des œuvres plus parfaites que *Waverley* ; mais déjà dans *Waverley* se trouvaient réunis tous les éléments, toutes les conditions et toutes les qualités du roman historique. Et cela, Walter Scott l'avait fait, non laborieusement, à la suite de longs efforts, mais d'instinct, en quelques semaines, avec une facilité qui tenait du prodige, et comme si c'eût été pour lui un jeu.

Il avait tout d'abord compris que le roman histori-

que ne devait pas mettre en scène des événements contemporains et il avait choisi, pour la peindre, une époque déjà vieille de plus d'un demi-siècle (1). De même il s'était gardé de faire des personnages historiques ses figures principales et de premier plan. Il avait enfin répandu à pleines mains sur son roman la couleur de l'époque où il le faisait se dérouler. Déjà sans doute, nous l'avons vu, Chateaubriand, dans les *Martyrs*, avait donné une place importante à la couleur locale. Avec Walter Scott, cette place s'agrandit encore ; au lieu d'être un simple accessoire, la couleur locale est devenue un élément essentiel et comme la caractéristique de l'œuvre. L'auteur des « Waverley Novels » n'aura pas de qualité plus continue, plus ordinaire. Chacun de ses ouvrages sera maintenant une reconstitution aussi exacte et aussi fidèle que possible de l'époque choisie pour cadre du roman.

En traitant le roman historique pour lui-même, Walter Scott en a complètement déplacé le genre d'intérêt. Ce qui avait été considéré jusqu'alors, comme le secondaire devient maintenant le principal, et l'accessoire d'autrefois est aujourd'hui l'essentiel : ce qui veut dire que l'élément romanesque est rejeté au dernier plan et perd ou à peu près toute son importance. L'intérêt n'est pas désormais de savoir si le jeune premier épousera celle qu'il aime, et la peinture plus ou moins fade d'une passion plus ou moins superficielle n'est plus l'exclusif souci de l'écrivain.

(1) Le titre complet de son premier roman était celui-ci : *Waverley ou l'Ecosse il y a soixante ans.*

Sans doute, l'élément sentimental ne disparaît pas tout entier; il en subsiste des vestiges; mais c'est à l'intrigue de n'être plus maintenant qu'un accessoire, un moyen commode de relier et d'animer les divers éléments dont l'œuvre se compose et qui seront autre chose que des analyses de sentiments.

Puisque l'intérêt n'est plus dans l'intrigue et que les passions particulières ont cessé d'être le sujet et l'objet du récit, l'élément romanesque ayant été rejeté au second plan, il reste que l'élément historique viendra prendre sa place, et c'est bien là le caractère essentiel et distinctif de *Waverley* et des romans qui vont suivre. « Leur grande nouveauté, dit M. Maigron, est de donner le pas aux intérêts généraux et aux passions publiques sur les intérêts et les passions exclusivement privés, et de nous mettre sous les yeux moins une tragédie domestique que le drame de toute une époque et de toute une nation. L'œuvre peut y perdre en pathétique; elle y gagne une largeur et une profondeur singulières, justement la largeur et la profondeur de l'ancienne tragédie cornélienne. Il s'agit bien vraiment des amours de Waverley et de Rosa Bradwardine! C'est l'Ecosse elle-même qui est en scène, avec les divisions intestines qui la travaillent, ses crises régulières de loyalisme et ses révolutions périodiques pour le rétablissement des Stuarts. » (1)

La conception même que Walter Scott s'est faite du roman, la formule nouvelle qu'il en va donner

(1) *L. Maigron*, p. 83.

n'est rien moins qu'une révolution. L'amour jusqu'alors n'a cessé d'y régner en maître, d'y exercer un empire absolu ; et voilà qu'il doit s'effacer maintenant : il devient presque une quantité négligeable. Tout à l'heure, dans des chapitres d'un vif intérêt, M. Louis Maigron nous parlera de l'influence exercée en France par Walter Scott ; mais il négligera de signaler un des effets de cette influence, et non des moindres assurément.

A peine au sortir du collège, Balzac dévora les premiers romans de Walter Scott. Il les lut avec des transports d'admiration, et jusqu'à la fin — sa *Correspondance* en témoigne — il ne cessera de parler avec enthousiasme des œuvres du romancier écossais. « Le jeune Balzac, dit très bien M. Maigron, met son génie naissant comme sous la protection de l'illustre Ecossais ; c'est lui qu'il prend pour parrain et pour guide ; c'est sa manière qu'il commence par appliquer en attendant qu'il ait trouvé la sienne propre... Il est incontestable que, des meilleures et des plus solides pensées de ses *Chouans*, Balzac — après son génie — en est redevable à Walter Scott. *Les Chouans ou la Bretagne en 1799* ne sont qu'un roman historique exécuté avec les procédés mêmes d'*Ivanhoe* ». Tout cela est fort juste assurément ; mais est-ce tout ce qu'il y avait à dire?

Dans la *Comédie humaine*, dans cette suite de romans et de nouvelles dont l'ensemble forme une œuvre d'une grandeur incomparable, rien n'est plus frappant, si je ne m'abuse, que le soin, le souci cons-

tant avec lequel l'auteur, rompant avec la tradition de tous les romanciers français, écarte résolument l'amour et lorsqu'il ne le supprime pas tout à fait, le relègue sans plus de façon au dernier plan. Il ne lui a pas permis d'usurper toute la place, d'accaparer tout le logis, de dire aux autres passions et aux autres intérêts :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

Tandis que d'autres, à côté de lui, refaisaient sans cesse le même roman, mariaient sans repos les mêmes fiancés, ou ressassaient sans fin le même adultère, il lui a été loisible, une fois cet éternel Amour remis à sa place, de mener à bien sa grande œuvre, de peindre sous toutes leurs faces, dans leur infinie variété et dans leur réalité vivante, l'homme et la société de son temps. De cela sans doute on ne le saurait trop louer ; mais cependant — pourquoi ne pas le dire? — en subalternisant ainsi l'amour, comme il l'a fait avec tant de raison, en l'obligeant à s'effacer pour laisser le champ libre à ses autres peintures, Balzac n'a fait que suivre, avec son génie propre, avec sa vigueur et sa tenacité personnelles, l'exemple que Walter Scott lui avait donné.

III

Le succès de l'auteur *de Waverley* ne fut pas moins éclatant en France qu'en Angleterre. Ce fut plus qu'un succès : ce fut un engouement. Une génération tout

entière en demeura éblouie et séduite. « Modistes et Duchesses », depuis le simple peuple jusqu'à l'élite intellectuelle et artistique de la nation, tout subit la fascination et le prestige. Jamais étranger n'avait été populaire à ce point parmi nous, et on peut affirmer même que, de 1820 à 1830, aucun nom français ne fut en France aussi connu et aussi glorieux.

On a calculé qu'il s'était vendu en France, avant 1830, *quinze cent mille* exemplaires de Walter Scott, et il faut se rappeler qu'en ce temps-là l'habitude n'était pas d'acheter les romans, mais de les louer dans les cabinets de lecture, presque inconnus aujourd'hui, mais alors très en vogue, et où les « duchesses » se fournissaient comme les « modistes ». M. Louis Maigron a pris la peine, ou plutôt il s'est donné le plaisir de parcourir tous les journaux de la Restauration. Dans tous il est question du grand Ecossais. Presque à chaque page, son nom s'étale et flamboie. A peine rencontre-t-on de loin en loin, timides et comme glissés en cachette, des noms autrefois glorieux ou qui sont appelés à le devenir. Pour un éloge donné à Lamartine ou à Victor Hugo, pour un souvenir accordé à Chateaubriand, il s'en trouve dix, vingt, dont l'objet est Walter Scott. Il n'y a pas d'écrivain dont le *Globe*, qui vient justement de se fonder, parle plus volontiers ni avec plus d'admiration. On fait le voyage d'Ecosse pour voir l'auteur d'*Ivanhoë*, et Edimbourg devient un pèlerinage littéraire. « Charles Nodier, ne l'ayant pas rencontré à Edimbourg, se résigne à ne voir que l'Ecosse ». Et

M. Maigron qui, dans son volume, a multiplié les notes, ce dont, pour ma part, je lui sais un très grand gré, reproduit ici, avec un peu trop de confiance, nous allons le voir, ces lignes de Nodier dans sa *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse* (1821) : « Sir Walter Scott, qui exerce un emploi éminent dans la judicature, aurait pu se trouver là (à Edimbourg). Il n'était malheureusement pas venu, et j'ai perdu mon voyage. Nous ne verrons que l'Ecosse. » Walter Scott aurait pu venir à Edimbourg ce jour-là : Nodier ne l'aurait pas vu davantage, par cette excellente raison qu'il n'a jamais traversé la Manche. En 1821, il avait bien projeté de faire une excursion en Ecosse et d'écrire au retour ses impressions de voyage. Il avait même traité pour cela avec un libraire, qui lui avait avancé une partie de ses droits d'auteur. Il se mit en route ; mais, arrivé à Dieppe, il y trouva de si aimables compagnons et une si belle plage, qu'il s'y attarda plusieurs semaines et y sema tout son argent. Il conta de bonne grâce l'aventure à l'éditeur, qui, à défaut de nouveaux fonds pour les frais du voyage ainsi tombé dans l'eau, lui expédia une caisse pleine de livres sur l'Ecosse. Il n'en fallait pas davantage au spirituel écrivain, qui rédigea *de chic*, à Dieppe même, sa *Promenade aux Montagnes d'Ecosse*, et qui, un beau matin rentra à Paris avec son manuscrit terminé, mais sans avoir vu sir Walter Scott.

Mais voilà que je m'attarde à mon tour comme le bon Nodier, et il ne me reste plus assez de place pour parler comme il conviendrait des chapitres sur

Walter Scott et le romantisme, — Walter Scott et le pittoresque dans la description, — Walter Scott et le pittoresque dans le récit et le dialogue.

On ne se contenta pas en France de lire l'auteur das *Puritains* et d'*Ivanhoë*, de le lire et de l'admirer ; on l'imita, et dans la forme même qui en rendait l'imitation à la fois plus aisée et plus féconde. On fit des romans historiques avec fureur, et, pendant quelques années, les écrivains français — parmi lesquels des hommes de génie, Alfred de Vigny, Balzac, Victor Hugo — ne se réclamèrent que de Walter Scott. Un genre nouveau s'organisa. Mais en s'organisant, ce n'était rien moins que le romantisme lui-même qu'il aidait à se déterminer et dont il préparait le rapide triomphe.

Le *Cinq Mars* d'Alfred de Vigny est le premier grand roman historique français ; il est directement inspiré de Walter Scott, et de même en est-il des *Chouans* de Balzac, de la *Chronique du règne de Charles IX* de Prosper Mérimée, et de la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Pleins d'idées fines et justes, les chapitres de M. Louis Maigron sur chacune de ces œuvres sont bien près d'être des modèles de critique. On les lira avec autant de profit que d'agrément.

Mais Walter Scott n'a pas seulement aidé au triomphe du romantisme en lui fournissant les modèles d'un genre nouveau, devenu presque aussitôt l'un des instruments les plus puissants de la nouvelle école. Il a fait plus encore. Son influence a été, je le

crois, plus grande que ne le dit M. Louis Maigron, qui lui fait cependant une belle et large part. Ce qui caractérise essentiellement le romantisme, dans ce qu'il a eu de légitime et de salutaire, ç'a été la rupture avec le classicisme, tombé de Racine à Voltaire, et de Voltaire à M. de Jouy; ç'a été le retour aux antiquités nationales, au passé de la France, à notre passé monarchique et chrétien, au moyen âge, à ses monuments et à ses ruines. Si le romantisme, à ses débuts, était surtout un mouvement littéraire, il était aussi, dans une certaine mesure, un mouvement politique et royaliste. Et c'est bien pour cela que le *Constitutionnel* l'a combattu avec tant de violence; pour cela aussi que Victor Hugo s'y est de bonne heure rallié : parce qu'il était un royaliste *ultra*, il est devenu bien vite un ultra-romantique.

Or, quel a été l'initiateur de ce retour au passé, aux mœurs et aux monuments des vieux âges? Ç'a été sans doute Chateaubriand, le premier de tous, mais Walter Scott après lui. L'auteur du *Génie du Christianisme* avait eu l'impérissable honneur de découvrir la terre promise et de nous la montrer du doigt; c'est l'auteur d'*Ivanhoë* qui nous y a fait entrer.

De même, ce n'est qu'avec Chateaubriand et Walter Scott qu'on a appris à saisir l'histoire avec ses caractères essentiels, et que les diverses époques en ont été rendues avec la fidélité et la variété de couleurs qui leur étaient propres. L'œuvre avait été commencée par Chateaubriand dans les *Martyrs;* elle fut continuée par Walter Scott dans *Ivanhoë*, *Quen-*

tin Durward, les *Puritains d'Ecosse*, *Kenilworth* et l'*Abbé*. L'illustre écossais ne fait que vulgariser, si l'on veut, les nouveautés de l'œuvre française, encore qu'il ait une manière bien personnelle de les vulgariser. Mais ce qui n'appartient qu'à lui, c'est qu'il a renouvelé l'histoire en en changeant complètement la perspective. Pour la première fois, dans les livres du romancier *jacobite*, les petits et les humbles tiennent une place dans l'histoire et y jouent un rôle. La foule, cette foule obscure, autrefois si dédaignée, devient ici, ou à peu près, le personnage principal. C'est des romans de Walter Scott que sont sortis tous ces beaux livres, l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de M. de Barante, les *Barricades* et la *Ligue*, de M. Vitet, les premiers volumes de l'*Histoire de France*, de Michechelet, et le plus beau de tous, cette *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, par Augustin Thierry, qui n'est rien moins qu'une épopée. Ecoutons le témoignage de ce dernier :

Mon admiration pour Walter Scott, écrit-il, était profonde ; elle croissait à mesure que je confrontais dans mes études sa prodigieuse intelligence du passé avec la mesquine et terne érudition des écrivains modernes les plus célèbres. Ce fut avec un transport d'enthousiasme que je saluai l'apparition du chef-d'œuvre d'*Ivanhoë*. Walter Scott venait de jeter un de ses regards d'aigle sur la période historique vers laquelle depuis trois ans se dirigeaient tous les efforts de ma pensée. Avec cette hardiesse d'exécution qui le caractérise... il avait coloré en poète une scène du long drame que je travaillais à construire avec la patience de l'historien... Je l'avoue, au milieu des

doutes qui accompagnent tout travailleur consciencieux, mon ardeur et ma confiance furent doublées par l'espèce de sanction indirecte qu'un de mes aperçus favoris recevait ainsi de l'homme que je regarde comme *le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique* (1). »

Que de choses encore j'aurais à dire! Je ne me lasserais pas de parler de cet admirable romancier, de ce grand honnête homme. Je recommande vivement l'excellent livre de M. Louis Maigron. Depuis bien longtemps, je l'avoue, je n'en avais pas rencontré qui m'ait autant satisfait. Ce n'est pas tout, en effet, que d'avoir du talent, encore est-il nécessaire de l'appliquer à un sujet qui soit vraiment intéressant. Tel était à coup sûr, celui que vient de traiter M. Maigron. Je lui souhaite maintenant d'en trouver un autre qui vaille celui-là. Me permettra-t-il de lui donner un conseil? Walter Scott a trouvé en Angleterre de nombreux biographes. Son gendre, M. Lockhart, a publié des *Memoirs of the life of sir Walter Scott*, qui ne forment pas moins de neuf volumes et qui sont une des plus agréables lectures que je connaisse. En France, nous n'avons pas une seule biographie de l'auteur des « Waverley Novels ». Pourquoi M. Louis Maigron ne nous donnerait-il pas une *Vie de Walter Scott* en deux ou trois volumes? Si même il y en avait quatre, ce n'est pas moi qui m'en plaindrais.

18 septembre 1898.

(1) Augustin THIERRY, *Dix ans d'études historiques*, préface.

IX

LA COMÉDIE EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1)

Voici un bon ouvrage, agréable à lire, et de ceux que l'on ferme en disant : J'y reviendrai. C'est l'histoire de la comédie en France, non pendant tout le dix-neuvième siècle, mais seulement pendant la première moitié, de 1800 à 1848. Deux volumes pour moins de cinquante ans, — et ce n'est pas trop. Aussi bien, l'auteur ne s'est pas perdu dans des considérations générales, dans des vues plus ou moins philosophiques sur le théâtre en général et sur la comédie en particulier. Il a fait mieux ; il nous a donné vraiment le *spectacle dans un fauteuil.* Comédies-vaudevilles, comédies en vers, comédies en prose, toutes les pièces, petites ou grandes, qui ont eu

(1) *La Comédie en France au XIXe siècle*, par Ch. Lenient, professeur à la Faculté des lettres de Paris ; deux volumes in-18, librairie Hachette et Cie, 1898.

quelque succès, ou qui méritent à un titre ou à un autre qu'on s'en souvienne, passent tour à tour devant nos yeux, comme dans une lanterne magique théâtrale, avec leurs personnages, leurs principales scènes, leurs plus jolis mots et leurs plus piquants refrains. C'est une véritable évocation et qui nous donne l'illusion de revivre nous-mêmes ces soirées qu'ont vécues nos pères à la Comédie-Française et à l'Odéon, ou encore dans ces salles aujourd'hui disparues, le théâtre Louvois, le théâtre de la rue de Chartres ou le Vaudeville de la place de la Bourse. J'ai pris pour ma part, un plaisir extrême, en compagnie d'un guide tel que M. Lenient, à ce petit voyage autour de ces théâtres d'autrefois, où les acteurs et les pièces — et aussi les spectateurs — valaient bien ceux d'aujourd'hui.

Je ne saurais mieux témoigner à l'auteur ma gratitude qu'en essayant de compléter, sur deux ou trois points, son travail, et en inscrivant deux ou trois petites notes en marge de ses deux volumes.

La comédie a jeté sous le premier Empire un assez vif éclat. Le *Pinto* de Népomucène Lemercier, le *Tartufe de mœurs* de Claude Chéron, la *Jeunesse de Henri V* d'Alexandre Duval, les *Deux gendres* d'Etienne, la *Petite ville*, les *Marionnettes*, les *Ricochets*, *Monsieur Musard*, les *Capitulations de conscience* et les *Collatéraux* de Picard, sont des œuvres d'une réelle valeur, les dernières surtout. Picard était vraiment un homme de théâtre, et la veine chez lui était abondante et riche. M. Lenient analyse avec

soin une de ses meilleurs pièces, *Duhautcours, ou le contrat d'union*, représentée sur le Théâtre Louvois le 6 août 1801. (Pourquoi M. Lenient ne nous donne-t-il pas toujours la date précise des pièces dont il parle ?) Cette comédie, dirigée contre les financiers véreux (déjà !) eut un immense succès ; il fallut supprimer l'orchestre, chose rare alors, pour laisser la place aux spectateurs. Marie-Joseph Chénier (1) remarque en ces cinq actes toutes les qualités essentielles de l'auteur comique : la gaieté, l'invention, l'art d'observer, l'intention prononcée de corriger les mœurs et le talent difficile de bien développer le but moral sans refroidir les scènes. Tel fut aussi l'avis d'Arnault, dans son discours de réception à l'Académie française, lorsqu'il vint prendre séance, le 24 décembre 1829, en remplacement de Picard. Or, cette pièce, tenue par tous pour l'un des chefs-d'œuvre de Picard, n'est pas de lui. Il se borna à la revoir, à y apporter quelques corrections.... et à la signer. Elle avait pour auteur François Chéron, rédacteur du *Journal de Paris* pendant la Révolution et frère de Louis-Claude Chéron, l'auteur du *Tartufe de mœurs*. Je signale à M. Lenient la lettre publiée par François Chéron dans le *Moniteur* du 26 décembre 1829. En voici les principaux passages :

« En lisant le discours que M. Arnault a prononcé à l'Académie française, je me suis senti vivement flatté du jugement qu'il a porté sur la comédie de

(1) *Tableau de la littérature depuis 1789 jusqu'à 1808.*

Duhautcours ou le contrat d'union. Cette faiblesse d'auteur que j'ai combattue toute ma vie me subjugue aujourd'hui, et il me semble que je me montrerais peu digne des éloges d'un littérateur aussi distingué et des suffrages de l'illustre Assemblée, si j'hésitais à réclamer la part qui m'en appartient légitimement.

« J'avais cru devoir garder l'anonyme sur une œuvre littéraire que tant de gens pouvaient juger incompatible avec les travaux auxquels j'étais alors livré, et ce ne fut qu'à l'époque où mon ami Picard fit imprimer son théâtre qu'il me demanda si je voulais que mon nom fût ajouté au sien.

« Depuis dix ans, j'aurais eu trop affaire de réclamer contre toutes les assertions erronées des biographes qui ont bien voulu s'occuper de cette comédie... il est temps, après trente années, de détruire toutes les incertitudes, de dissiper tous les doutes et de rendre à chacun ce qui lui appartient.

« Je dois donc affirmer et constater les faits suivants :

« La comédie du *Contrat d'union* a été reçue au théâtre Louvois *sous mon nom seul*,

« Ce n'est qu'après sa réception que mon ami Picard (1) m'a offert l'honorable et utile coopération de son talent.

« Picard a reconnu lui-même ce que j'avance en écrivant aux journaux, le lendemain de la première représentation, une lettre dans laquelle il dit textuel-

(1) Picard était alors directeur du théâtre Louvois.

lement que « son collaborateur *ou plutôt le premier auteur* de *Duhautcours* était un de ses amis qui voulait garder l'anonyme (1). »

L'académicien Roger était un ami de François Chéron. M. Lenient parle agréablement de deux de ses pièces, *Caroline ou le Tableau* et l'*Avocat ;* mais il ne dit rien de sa comédie *la Revanche*, faite en société avec Creuzé de Lesser et représentée sur le Théâtre-Français le 15 juillet 1809. La pièce est très spirituelle et aurait mérité qu'on s'y arrêtât. Elle se passe en Pologne, et on n'a pas manqué de reprocher à l'auteur d'avoir donné à ses *Polonais* la *couleur française*. La vérité est qu'il avait voulu placer la scène en France ; mais le personnage principal était un roi, et la censure impériale n'entendait pas que l'on mît un roi de France en comédie. Force avait donc été à Roger et à son collaborateur de faire de leur roi de France un roi de Pologne. Un instant même ils durent se demander s'ils n'allaient pas être obligés de chercher pour lui un autre royaume. La *Revanche* avait été écrite à la fin de 1808 ; elle était à peine achevée que la guerre contre l'Autriche leur fit craindre l'invasion de la partie de l'ancienne Pologne, où leurs personnages s'étaient réfugiés.

Grâce à la paix, ils ne furent pas condamnés à démé-

(1) « Nous possédons, dit M. F. Hervé Bazin dans son très intéressant volume : *Mémoires et récits de François Chéron*, nous possédons quelques lettres inédites adressées par Picard à son ami et qui ne laisseraient pas subsister le moindre doute, s'il y en avait encore. »

nager, et leur comédie, polonaise par les noms et par les costumes, mais au fond toute française, après avoir été approuvée par la censure, fut représentée le 15 juillet 1809, huit jours après la victoire de Wagram. Le succès fut très vif, et pourtant les deux auteurs ne se firent nommer ni au théâtre ni sur l'affiche. Napoléon voulut voir la pièce à son retour d'Allemagne ; il la fit jouer à Fontainebleau et s'en amusa beaucoup. — « Ce qui m'a plus davantage dans la pièce, dit-il à M. de Fontanes, c'est que la dignité royale n'y est jamais compromise, bien qu'on la croie à chaque instant au moment de l'être. Quel est l'auteur? — Ils sont deux. — Pourquoi donc ont-ils gardé l'anonyme ? — Je l'ignore. C'est peut-être parce qu'ils sont tous deux membres du corps législatif (1). — Belle raison ! *Est-ce que j'ai défendu aux membres de ce corps d'avoir de l'esprit? Qu'ont-ils de mieux à faire? n'ont-ils point assez de loisir?* Enfin, leurs noms ? — MM. Creuzé et Roger. — Ah !.. eh bien !... *c'est égal*, leur pièce est jolie et je la reverrai avec plaisir (2) ».

II

Désaugiers était par-dessus tout un chansonnier. C'est à la chanson qu'il doit la meilleure part de sa

(1) M. Creuzé de Lesser était député de Saône-et-Loire, et M. Roger, de la Haute-Marne.

(2) *Œuvres diverses de M. Roger*, de l'Académie française, publiées par Charles Nodier, 1835. Tome I, p. 389, préface de *la Revanche*.

célébrité, et beaucoup estiment qu'il est, à plus d'un titre, supérieur à Béranger lui-même. Il avait, en tout cas, plus de verve que son rival, et cette verve, qui était chez lui comme à jet continu, avait besoin de se déverser sans cesse dans une foule de petites pièces de tout genre, opéras-comiques, vaudevilles, folies, parades, à-propos et parodies. Le chiffre des pièces qu'il a composées seul, ou auxquelles il a pris part pour moitié ou pour un tiers, ne va pas à moins de cent quinze ou de cent vingt. Aussi M. Lenient lui a-t-il consacré deux chapitres qui sont parmi les plus intéressants de son premier volume. Ce bon vivant, ce gai boute-en train qui n'avait guère d'autre prétention que celle de gagner en riant, et en faisant rire les honnêtes gens, un ou deux louis par soirée, a eu une bonne fortune que ne connaîtront point, j'en ai peur, les *illustres* qui font aujourd'hui au théâtre de si magnifiques recettes. Il a laissé des types d'une facétie incomparable, des créations, secondaires sans doute, mais qui resteront : *M. Vautour*, la série des *Dumollet*, *le père Sournois*, *M. Sans-Gêne*, *Cadet-Buteux, M. et Mme Denis*, et d'autres encore.

Même dans celles de ses pièces qu'il intitulait *Folies*, il lui arrivait de glisser de charmants couplets, frais et naïfs, où il se révélait à la fois poète et musicien ; ceux-ci, par exemple, que je rencontre dès la première scène du *Mariage de Dumollet :*

Voici la Pentecôte,
Belle Joly,
La fraise est à mi-côte
Du bois joli,

Déjà roses nouvelles
Ont refleuri ;
C'est le temps où les belles
Changent d'ami.

Changerez-vous le vôtre,
Belle Joly ?
— Non, je n'en veux point d'autre
Que mon ami.

L'été fane la rose,
La fraise aussi ;
Il change toute chose,
Mon cœur nenni.

Désaugiers, en paraissant, avait culbuté ses devanciers, les Barré, les Desfontaines, les Pain, les Bouilly, les de Piis, les Gouffé, les Ségur. Eugène Scribe a renversé le répertoire de Désaugiers. Il a régné pendant un quart de siècle, de 1815 à 1840, de sa *Nuit de la Garde nationale* au *Verre d'eau*. M. Lenient ne lui a pas consacré moins de sept chapitres, et il a eu raison. Malgré ses défauts et ses lacunes, Scribe est encore le maître du théâtre contemporain. Armand de Pontmartin, qui aimait tant le théâtre et qui en était si bon juge, écrivait, en 1879, dans un de ses *Samedis :*

« C'est bientôt fait de dédaigner et de mettre au rebut des pièces telles que *Bertrand et Raton, le Verre d'eau*, *Une Chaîne*, *Bataille de Dames ;* et pourtant que de ressources ! quelle ingéniosité d'invention ! Quelle dextérité, quelle légèreté de main pour renouer le fil qui va se rompre, pour rassurer le spectacteur quand il s'inquiète, ou pour l'inquiéter quand il se rassure ! Que de traits piquants qui n'ont rien

perdu de leur justesse ! Dans *Bertrand et Raton*, par exemple, remplacez le bourgeois par l'homme du peuple, et vous aurez l'histoire de toutes ces pauvres dupes qui se brûlent les doigts pour tirer les marrons du feu au profit de nos charlatans et de nos tribuns. Et *Bataille de Dames!* L'autre hiver, j'allais, un soir, au Théâtre-Français : on jouait *Bataille de Dames* et *On ne badine pas avec l'amour*. Eh bien! dût-on me traiter de crétin ou de barbare, je déclare que la comédie de Scribe me parut plus agréable, plus amusante, moins vieillie que le *proverbe* d'Alfred de Musset. Franchement, est-ce que ce personnage, fils d'une mère héroïque et d'un père poltron, et alternant sans cesse entre l'héroïsme maternel et la couardise paternelle, n'est pas plus comique, plus vrai, plus original, mieux trouvé que ce baron imbécile, cette dame Pluche, ces deux prêtres, — car ce sont des prêtres dans le texte primitif, — rivalisant de gloutonnerie, de parasitisme, de grossièreté, d'ivrognerie, de bêtise et de bassesse (1)? »

C'est sous la Restauration, dans ses jolies pièces du Gymnase, dont un gracieux patronage avait fait le *Théâtre de Madame*, que Scribe a été tout à fait lui-même, presque original, presque créateur, et c'est cette partie de son répertoire qui a le plus de chances de vivre. J'aurais donc voulu que M. Lenient nous parlât avec plus de détail du *Théâtre de Madame*. Son directeur, M. Poirson-Delestre, avait été Volon-

(1) *Nouveaux Samedis*, t. XIX, p. 295.

taire royal à l'époque des Cent-Jours. Après le second retour de Louis XVIII, il avait donné avec Scribe *Une nuit de la garde nationale*, jouée le 4 novembre 1815, et qui avait fait vivement applaudir le nom des Bourbons. La duchesse de Berry honorait M. Poirson d'une protection particulière. Lorsqu'il eut pris, en 1824, l'entreprise du Gymnase-Dramatique, elle l'autorisa à donner son nom au théâtre qu'il dirigeait. Fondé en 1820, le Gymnase ne devait jouer que des pièces anciennes réduites en un acte et mêlées de musique. Il avait obtenu bientôt une autorisation temporaire de jouer le vaudeville, mais il était menacé de la perdre, et ce fut la duchesse de Berry qui lui fit donner cette autorisation d'une manière définitive.

III

Un des principaux collaborateurs de Scribe a été M. Mazères, à qui l'on doit *le Jeune Mari, la Mère et la Fille*, et *les Trois Quartiers*. M. Lenient a très bien parlé de ces trois pièces ; mais peut-être convenait-il de s'étendre un peu plus sur ce très spirituel écrivain, qui a été, sous la Restauration un de nos meilleurs auteurs comiques de second ordre.

Comme Delestre-Poirson, M. Mazères avait été Volontaire royal en 1815. En 1820, il quitta la carrière militaire pour la littérature et devint en 1822

rédacteur du journal royaliste, *le Réveil.* C'est avec lui (et cela valait peut-être la peine d'être rappelé) que Scribe a fait quelques-unes de ses plus jolies pièces, *le Coiffeur et le Perruquier*, *l'Oncle d'Amérique*, *la Quarantaine*, et ces deux chefs-d'œuvre du genre, *la Loge du Portier* et *le Charlatanisme.* Ce ne sont que des croquis, mais des croquis excellents, et où il y a plus de vraie comédie que dans maint ouvrage d'allure plus ambitieuse et de plus longue haleine. Mazères n'était pas seulement un homme d'esprit, c'était un galant homme. En 1828, il avait écrit, en collaboration avec M. Empis, une pièce dont M. Lenient n'a rien dit et qui était intitulée : *Un Changement de ministère.* Cette pièce, inspirée par la chute du ministère Villèle, ajournée par M. de Martignac, fut finalement défendue par M. de la Bourdonnaye, et ne put être jouée qu'en mars 1831, alors qu'un *changement de gouvernement* avait fait perdre aux allusions et aux épigrammes de 1828 une partie de leur sel et même de leur sens. Aussi le succès, qui eût été très vif trois ans auparavant, fut-il des plus médiocres. Combien d'auteurs en auraient voulu au ministre qui les avait ainsi privés d'un succès, dont sans lui ils n'auraient pas manqué de bénéficier ! Eh bien, voici comment M. Mazères apprécie la mesure dont il avait été victime : « J'ignore ce qu'en pense mon collaborateur ; quant à moi, après tant d'épreuves traversées, j'estime que M. de La Bourdonnaye a bien agi en défendant énergiquement la représentation d'*Un Changement de Ministère*, et j'adresse de sincères re-

merciements à sa mémoire, si je lui dois d'avoir été privé du grand succès que nous pouvions alors espérer. Ce succès, n'eût-il, en secondant l'effervescence publique, comme la *Muette de Portici* à Bruxelles, avancé que d'une heure la chute de la monarchie, je croirais n'avoir pas assez de larmes pour en racheter la désolante responsabilité. (1) » Ces simples lignes d'un homme de cœur valent bien sans doute les traits les plus piquants d'une comédie politique.

M. Empis avait composé, en société avec Mazères, non seulement *Un changement de ministère*, mais encore *la Mère et la Fille* (1827), « une des pièces, dit M. Lenient, les plus dramatiques, les plus fortement nouées et les plus originales de cette époque intermédiaire qui va de l'ancienne à la nouvelle école. » En 1826, il fit jouer avec Picard l'*Agiotage*, comédie en cinq actes, destinée à peindre et à flétrir la fièvre de la spéculation et la passion des jeux de Bourse. La pièce eut du succès, et M. Lenient nous en donne une très spirituelle analyse. Mais il ne dit rien des autres ouvrages composés, à la même époque, sur le même sujet, et il me semble bien qu'il y a là une véritable lacune. L'année même où le Théâtre-Français donnait les cinq actes de l'*Agiotage*, il jouait *le Spéculateur*, en cinq actes et en vers, par Riboutté, et l'*Argent*, également en cinq actes et en vers, par Casimir Bonjour. En même temps les petits théâtres représentaient deux vaudevilles — *Vingt-cinq pour cent* et *la*

(1) *Comédies et Souvenirs*, par M. Mazères, tome I. 1858.

Fin du mois — qui visaient le même travers, le désir de briller, la passion du luxe et les moyens faciles que la Bourse offrait de satisfaire ce désir et cette passion. Cinq pièces, dont trois grandes comédies en cinq actes, sur le même sujet, au même moment, c'était là un fait qui méritait d'être signalé. Et de ce fait aussi il eût été très intéressant de faire connaître les causes.

Les événements politiques survenus depuis 1814 avaient amené, pour divers Etats, la nécessité de recourir à des emprunts. La Bourse de Paris, particulièrement, avait été le centre des spéculations financières. Les deux emprunts de 1816 et de 1822, la liquidation des dettes du gouvernement impérial, la création des reconnaissances de liquidation, les emprunts de Naples et d'Espagne et enfin la conversion des rentes cinq pour cent avaient porté les esprits vers ce genre de spéculation. Grâce à l'habileté et aussi à l'honnêteté de ministres tels que le baron Louis, M. Corvetto, M. Roy, M. de Villèle, la prospérité financière de la France était inouïe. Dès 1824, malgré les charges énormes, résultat de vingt ans de guerre et de deux invasions, le cours des fonds publics s'élevait au-dessus du pair. Et ce n'étaient pas seulement nos rentes qui avaient progressé dans des proportions jusqu'alors inconnues; les progrès de l'industrie et les développements du commerce avaient été, pendant cette même période, véritablement prodigieux. Tous les témoignages sont d'accord sur ce point, et les adversaires mêmes de la Restauration ont

été obligés ici de lui rendre justice. « L'industrie et le commerce, dit M. de Rémusat, prirent un grand essor... Les fortunes particulières bien dirigées, purent recevoir un accroissement qui de longtemps ne se reproduira aussi général et aussi rapide. En même temps, l'attention, l'estime de la nation, naguère détournées par l'éclat de la puissance et de la gloire se portent sur les travaux utiles (1) ». M. Théophile Lavallée n'est pas moins explicite dans son *Histoire de Paris* : « L'industrie et le commerce étaient florissants, dit-il dans son chapitre sur la Restauration ; chaque jour voyait se bâtir quelque nouvel édifice, s'établir quelque nouvelle manufacture, s'ouvrir quelque magasin de luxe... ; dans toutes les classes éclairées de la population, il y avait émulation, désir de mieux, amour de progrès, confiance dans l'avenir. Quant au peuple, son bien-être avait augmenté... par le fait seul de la paix, de la prospérité générale, du bon marché des denrées, de l'augmentation des salaires... La fièvre de la concurrence n'avait pas encore amené dans l'industrie des désastres fréquents; les machines peu nombreuses n'avaient pas encore avili la main d'œuvre (2) ». Paul-Louis Courier lui-même était réduit, dans ses pamphlets, à confesser la prospérité générale : « Le peuple croît et multiplie, écrivait-il, le peuple actif, laborieux, dont chaque jour l'industrie augmente, les travaux se multiplient. » — « Le

(1) *Passé et présent*, par Ch. de Rémusat, 1847, t. II, p. 105.
(2) *Histoire de Paris*, 1851, p. 184.

peuple aujourd'hui, ajoutait-il, a repos, *biens et chevances* (1) ».

C'est pour cela que l'on voit, dans les petites pièces de Scribe, dans son *théâtre de Madame*, tant de banquiers opulents, tant de riches industriels ; pour cela aussi que le théâtre était obligé de montrer le revers de la médaille et de dénoncer les abus de la spéculation et la fièvre des jeux de Bourse, — laquelle d'ailleurs ne sévissait guère qu'à Paris et était presque inconnue en province.

Petit détail assez curieux : la comédie du *Spéculateur* (juin 1826) était l'œuvre de M. Riboutté, ancien agent de change, lui-même spéculateur hardi et habile. Il avait perdu et refait plusieurs fois, dans les mouvements de la Bourse, une fortune assez considérable, dont il avait su conserver enfin une bonne partie. Devenu vieux et resté riche, il s'était fait moraliste.

IV

Puisque je viens de signaler, dans l'excellent ouvrage de M. Lenient, une omission qu'il y aurait lieu, je crois, de réparer, j'en veux relever une autre avant de finir. L'auteur n'a pas nommé une seule fois M. Merville, qui a cependant donné à l'Odéon et

(1) *Lettres au Censeur*, VII.

au Théâtre-Français, de 1814 à 1831, de nombreuses comédies, dont quelques-unes ont obtenu un succès mérité. Je citerai, parmi ces dernières, *Lequel des deux ? ou la lettre équivoque* (1814), — *Les deux Anglais* (1817), — *La Première affaire*, comédie en trois actes et en prose, jouée à l'Odéon le 28 août 1827 et qui passa ensuite au Théâtre-Français. Malgré leur réel mérite, ces pièces auraient pu néanmoins, sans grand dommage, être passées sous silence; mais il n'en est pas de même d'une autre pièce de Merville, *La Famille Glinet, ou les Premiers temps de la Ligue*, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois, le 18 juillet 1818, sur le Théâtre Favart, par les comédiens sociétaires de l'Odéon, dont la salle venait d'être incendiée. *La famille Glinet*, ainsi que l'indiquait son second titre, transportait les spectateurs au milieu des partis d'un autre temps, mais ces partis reflétaient et représentaient d'une manière fort transparente ceux qui divisaient la France en 1818. Des trois frères Glinet, le troisième, Charles Glinet, le médecin, était le personnage sensé, l'Ariste et le Cléante de la comédie. Il n'était point de ceux qui criaient tour à tour, selon les événements : *Vive le Roi!* ou *Vive la ligue!* Il avait toujours vu dans le roi la fin des divisions et des malheurs de la France, mais son loyalisme était pur de tout excès et de tout esprit d'exclusion; il estimait qu'il fallait tenir la porte largement ouverte à tous ceux du *contraire parti* qui voudraient sincèrement le bien public. A la dernière scène le conci-

liant docteur exprimait en ces termes la moralité de la pièce :

De ces dissensions, le terme est près peut-être.
Par trop d'acharnement ceux qui s'y font connaître,
Pour prix de leurs fureurs, ne recueilleront rien
Que le juste mépris de tous les gens de bien.
Tâchons d'aimer la France au moins un peu pour elle;
Et si quelqu'un de nous se fourvoie en son zèle,
Cet enfant égaré, ne l'oublions jamais,
Pour être dans l'erreur, n'en est pas moins Français.

L'ouvrage fut acclamé; l'auteur fut obligé de paraître sur la scène. Bien qu'on fût au fort de l'été, la pièce attira longtemps la foule. Le mérite de l'œuvre avait fait la moitié de ce grand succès : l'à-propos des circonstances fit le reste.

C'était la politique d'Henri IV que préconisait la *famille Glinet ;* c'était aussi la politique de Louis XVIII. Ce dernier récompensa l'auteur par une pension de douze cents francs. La pièce répondait si exactément à ses intentions et à ses vues, que ce fut alors une opinion communément adoptée, qu'il avait collaboré à l'œuvre de Merville, et qu'il en avait fourni tout au moins l'idée et le plan. Théodore Muret, dans son *Histoire par le théâtre*, a fort bien établi que c'était là une supposition gratuite. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, les censeurs ayant fait difficulté de donner leur *visa,* en raison du caractère politique de l'ouvrage, Louis XVIII voulut juger lui-même la question. Il se fit remettre le manuscrit, le lut avec soin, et y fit des annotations ou des marques au crayon. Ce fut assez, quand la pièce revint du cabi-

net royal, pleinement approuvée et autorisée, ce fut assez pour donner naissancc au bruit qui courut, et qui, en piquant la curiosité, ne fut pas sans aider au succès (1).

Je me suis laissé entraîner par l'intérêt du sujet, et n'ai encore parlé que du premier volume. Peut-être aurai-je occasion quelque jour de dire un mot du second. En attendant, si l'ouvrage de M. Lenient a bientôt, comme il le mérite, une nouvelle édition, je lui demanderai d'y joindre un *index* des noms d'auteurs et des pièces citées.

13 novembre 1898.

(1) Théodore Muret, l'*Histoire par le théâtre*, t. II, p. 119.

X

AUGUSTE BRIZEUX [1]

I

Julien-Auguste-Pélage Brizeux est né à Lorient le 12 septembre 1803, dans la maison qui fait l'angle de la rue Poissonnière et de la rue du Finistère et qui portait alors le numéro 2 (2). Il perdit de bonne heure, n'ayant encore que six ans, son père qui servait dans la marine comme officier de santé, et qui ne faisait au foyer domestique que de rares apparitions, les guerres continuelles l'en tenant presque toujours éloigné ; il mourut à Cherbourg, le 19 janvier 1810, à bord du vaisseau impérial le *Courageux*.

Auguste allait avoir huit ans, lorsqu'il fut confié par sa mère à un allié de sa famille, l'abbé Lenir, curé d'Arzanô. C'est là, dans ce petit coin de terre,

(1) *Brizeux, sa vie et ses œuvres, d'après des documents inédits,* par l'abbé C. Lecigne, docteur ès lettres, maître de conférences aux facultés catholiques de Lille. — Un vol. in-8, H. Morel, rue du Pas, 19, Lille. 1898.

(2) Aujourd'hui n° 22.

célèbre désormais comme le *Sweet Auburn* de Goldsmith, qu'il faut chercher la vraie patrie de Brizeux. Aussi bien, il n'aima jamais Lorient, « cette ville de commis et d'officiers de marine », comme il l'appelle dans une de ses lettres.

M. l'abbé Lecigne nous a donné d'Arzanô une description charmante :

« A mi-chemin, dit-il, entre la ville de Quimperlé et le gros bourg de Plouay, sur la limite du pays de Vannes et de Cornouailles, le village d'Arzanô montre ses maisons blanches et les toits de ses métairies. La nature y a ramassé comme en un cadre étroit toutes les grâces sauvages de l'Armorique : entre le Scorf et l'Ellé qui les entourent de leurs méandres, voici des champs de blé noir dans la plaine entrecoupée de rochers, des chênes enfonçant leurs robustes racines en un sol de granit, et, sur le bord des chemins à peine frayés, des touffes de houx, de petits bouquets de sapins et de châtaigniers. Si vous suivez au printemps la route nationale, d'une pente assez roide, qui traverse le village, elle vous réserve de gracieuses surprises : à gauche, des landes, des prairies où courent de petits pâtres, pieds nus, à travers les ajoncs ; le ruisseau du Laz coule doucement dans une vallée superbe, interrompu çà et là par de minuscules cataractes et des îlots d'un vert tendre. A droite, des champs de seigle d'abord, puis un paysage de rochers descendant à pic sur la route, avec des guirlandes de fleurs jaunes. Mais tout à coup le tableau s'élargit, les rochers décrivent une courbe

imprévue : c'est la vallée du Scorf et le pont Kerlô. La rivière roule à vos pieds son onde tranquille, d'une limpidité de cristal ; de maigres fleurs d'eau s'accrochent aux buissons de la rive et s'allongent en longues tresses blanches, et le Scorf disparaît en chantant dans un fouillis de hêtres, de pins et de chênes. Aucune parole ne peut rendre l'impression de ce paysage : c'est le calme, la paix virgilienne, une volupté de repos. La tristesse des landes, la morne mélancolie des blocs de quartz a fait place soudain à une sensation indéfinissable de sérénité et de douceur... »

Le curé d'Arzanô, l'abbé Marie-Joseph Lenir, joignait à l'âme d'un vrai prêtre l'esprit et le talent d'un vrai maître. Fils d'un sénéchal de Pont-Aven, après de fortes études au séminaire Saint-Sulpice, il était entré dans le sacerdoce à l'heure où la Révolution éclatait. Pendant la Terreur, comme tant d'autres courageux ecclésiastiques, il était resté en Bretagne. Là, traqué de village en village, trouvant un asile aujourd'hui dans une grange, demain dans le grenier de quelque vieux manoir, passant ses jours comme des veilles de bataille, l'oreille au guet, le soir venu, il quittait sa retraite pour enseigner aux enfants de ses hôtes les premiers éléments des lettres humaines ; il se préparait ainsi dans la tourmente à ce ministère de l'éducation qui devait charmer plus tard les années calmes d'Arzanô. A la restauration du culte par le premier consul, on le nomma supérieur du nouveau collège de Quimperlé. Mais la guillotine et les noyades avaient fait dans les rangs du clergé

paroissial de grands vides qu'il fallait combler. En 1810, on lui confia la cure d'Arzanô. Il y était depuis un an seulement, lorsque le jeune Auguste fut remis à ses soins. L'enfant y passa quatre années, à l'ombre de l'église et du vieux cimetière, chantant à l'office, balançant à l'autel l'encensoir rempli de parfums, apprenant ses leçons à travers les champs et les landes, jouant autour des haies en fleurs avec ses amis du bourg, dont les noms viendront plus tard s'enchâsser dans ses vers :

> Leurs noms, je les sais tous : Joseph Hello, Daniel,
> Yves du bourg de Scaër, Loïc de Kérihuel...

Quel collège, quel *lycée*, comme on disait alors, eût valu pour lui cet humble et studieux presbytère ! Il le quittera bientôt, mais il en sortira poète, et ceux de ses vers qui sont le plus assurés de vivre, ceux qui seront immortels, ce sont ceux que lui a dictés le souvenir de ces années bénies !

A côté du curé d'Arzanô, il y a un second personnage dans les premiers vers de Brizeux : c'est *Marie*, l'héroïne de ce doux et chaste poème, resté son chef-d'œuvre, de ce délicieux recueil d'idylles et d'élégies ; tendres idylles, élégies plaintives, nées, sur le bord des eaux courantes, au murmure des bois balancés par les vents, sous les rayons du pâle soleil de Bretagne, dans un cœur sincèrement ému :

> Jours passés que chacun se rappelle avec larmes,
> Jours qu'en vain on regrette, aviez-vous tant de charmes ?
> Ou les vents troublaient-ils aussi votre clarté,
> Et l'ennui du présent fait-il votre beauté ?

Marie est-elle une créature de rêve ou une figure réelle? Le premier biographe de Brizeux, M. Saint-René Taillandier, a laissé la question indécise. Ce n'est pas une question de cabinet, et ce n'est point à Paris qu'on en pouvait trouver la solution. Besoin était de faire sur place une enquête. Ainsi fit un jour M. de la Villemarqué, l'érudit et spirituel auteur du *Barzas-Breiz*. Avec autant de zèle et d'ardeur que s'il se fût agi d'un *gwerz* oublié ou d'un *sônn* inédit, il rechercha les traces de la jeune fille du Moustoir. « La personne, dit-il, qui me donna le plus de détails, fut une jeune paysanne de Ker-hoël, nommée Fantick. Elle était de leur âge, cousine et amie de la petite Bretonne. Quand sonnait le catéchisme, elle voyait arriver Marie du Moustoir pour la chercher et toutes deux se rendaient à l'église du bourg... A la demande que nous lui fîmes si Marie avait plus remarqué Brizeux que ses camarades du catéchisme : « C'est probable, répondit-elle, car tout le monde aimait la figure et la mine éveillée de M. Auguste. Quand je l'ai revu après bien des années, au bourg, un jour de Pardon où il était avec un de ses frères et où Marie était elle-même avec ses deux petites filles, je l'ai trouvé bien changé, bien vieilli et l'air si triste qu'on aurait dit par moment qu'il allait pleurer. — Parla-t-il à Marie? demandai-je avec un intérêt croissant. — Oui, et à moi aussi, répondit-elle naïvement; il me reconnut bien et, en souvenir du catéchisme, il nous acheta des croix et des bagues. » Je savais par cœur les délicieux vers où Brizeux a rappelé cette rencontre.

Je ne pus résister au désir de les traduire à l'ancienne compagne du poète, curieux de voir l'effet qu'ils produiraient sur elle... A peine achevais-je ma traduction : « C'est pure vérité, s'écria la jeune paysanne les yeux brillants de joie ; comment ! il a écrit cela ! comment ! cela se trouve moulé ! il a mis cela dans un livre ! » — Et peignant le poète par un mot auquel j'étais loin de m'attendre, après la citation pour ainsi dire mouillée de larmes que je venais de faire, elle ajouta : « Il a toujours aimé à rire (1) ! »

Après M. de la Villemarqué, l'abbé Lecigne a tenu à faire lui-même un supplément d'enquête. Au bourg d'Arzanô il ne reste plus un seul des condisciples de Brizeux ; il a interrogé les descendants de Daniel et de Pierre Elô, dans les fermes du Moustoir. Pour eux tout est vrai, et ils appuient leurs témoignages sur les souvenirs des ancêtres. *Marie* s'appelait *Marie-Anne Pellânn ;* ils vous montrent la métairie de la paysanne, les landes où elle gardait ses vaches, et là-bas, derrière les grands arbres, le hameau du Kleuziou, où elle vécut longtemps avec son mari et une nombreuse famille.

A ces témoignages indiscutables M. Lecigne a pu ajouter celui de Brizeux lui-même. A ceux qui l'interrogeaient sur ce point, il répondait par une phrase évasive, comme s'il eût craint de profaner les reliques du cœur. Son heureux biographe a retrouvé dans le *Journal* inédit du poète quelques lignes assez mysté-

(1) *La Bretagne contemporaine*, par M. DE LA VILLEMARQUÉ. Epilogue, p. 4.

rieuses, mais qui ne laissent planer aucun doute sur l'existence même de Marie et sur les sentiments de Brizeux à son égard. Le 12 septembre 1832, il visitait Arzanô : « Au bord de la rivière, je rencontrai Marie Ivonaïk, la sœur de Robik que je reconnus. » Et le 16 septembre, il écrit encore : « Au village de..... je trouvai aussi battant le blé et je reconnus une ancienne Anna de Ker-Halvé. C'est d'Anna que j'appris qu'*Elle* demeurait au Kl..., était mariée à T. B..., et en avait quatre enfants. Au manoir de Brizoul, on me dit qu'elle avait demeuré cinq ans... »

Il est facile de mettre un synonyme sous le pronom souligné. On dirait que Brizeux veut décourager à l'avance par l'obstination du mystère les curieux de l'avenir, désireux de soulever le voile de son idylle. Cependant à la fin de ce carnet, il complète les initiales : « Son mari s'appelait Thomas Bardoûnn (1). »

II

Brizeux allait avoir treize ans. Sa mère voulait qu'il fût notaire, comme l'avait été son aïeul, Adrien-Joseph Brizeux, un brave homme et solide, qui mettait une barrique pleine sur ses genoux et pouvait casser un louis entre ses doigts, avec cela un riche buveur de cidre, toujours de joyeuse humeur, et à qui

(1) Journal inédit. — *Moëland, novembre* 1834.

son petit-fils, en dépit des lois de l'atavisme, ne devait ressembler en rien. Quoi qu'il en soit, l'heure était venue de songer à l'avenir et de préparer l'écolier d'Arzanô à des études plus régulières. Le 15 octobre 1816, Brizeux entra au collège de Vannes : on le mit en pension chez une demoiselle Hédan, dans une grande maison tranquille de la rue du Nord, toute proche de la cathédrale. L'année précédente, lorsque Napoléon était revenu de l'île d'Elbe, les élèves du collège s'étaient levés en masse et s'étaient courageusement battus pour le roi. « Pendant les Cent-Jours, dit Chateaubriand, dans la terre du royalisme, apparaît une armée d'enfants : les vieux avaient vingt ans, les jeunes en avaient quinze. Tout ce qui se trouvait entre ces deux âges parmi les élèves du collège de Vannes, échangea ce qu'on peut posséder au collège de quelque valeur contre des armes, et courut au combat. Quinze ou vingt élèves furent tués. Les mères apprirent le danger en apprenant la mort et la gloire (1). » Trois élèves, Marie Bainvel, qui sera plus tard curé de Sèvres, Alexis Rio, le futur auteur de l'*Art chrétien*, et Jean-Louis Leynellec, furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur (2). Ce fut au milieu de ces collégiens, revenus à leurs livres, mais encore enivrés des derniers bruits de bataille, que l'enfant d'Arzanô arriva en 1816. Trois années

(1) *De la Vendée*, par CHATEAUBRIAND, 1819.

(2) *Episode de 1815 ; le collège de Vannes*, par l'abbé BAINVEL, curé de Sèvres, 1849. — La *Petite Chouanerie*, histoire d'un collège breton sous l'Empire, par A.-F. RIO, 1842.

durant, il vécut au milieu des souvenirs de ces tragiques épisodes, côte à côte avec les compagnons d'armes du meunier Gamberr, du barde Le Thiec, des deux Nicolas et du doux Candal.

Il a connu « Er'Hor », le joyeux gars,

> Et l'éloquent Rio, enfant de l'île d'Arz,
> Flohic, aujourd'hui prêtre...

Que d'émotions pour une âme jeune et ardente! Ici encore, que nous voilà loin du lycée banal et vulgaire! Après les calmes et chères années d'Arzanô, ces années de Vannes sont comme un souffle d'épopée après une gracieuse idylle. Rien ne sera perdu; tout se retrouvera plus tard dans l'œuvre du poète, l'idylle dans *Marie*, l'épopée dans les *Bretons*.

En 1819, Brizeux sortait du collège avec le premier accessit en honneur, le premier prix de version latine, le second accessit de version grecque et le premier prix d'histoire et de géographie. Il figurait aussi en bon rang dans les exercices publics; en 1817, il est quatre fois *imperator*, dix fois en 1818, et le palmarès de cette année lui donne le titre d'*Academiæ princeps*.

Ces beaux succès, l'élève de l'abbé Lenir les continua au collège d'Arras, où il arriva au mois d'octobre 1819, pour achever ses études sous la direction de M. Sallentin, son grand-oncle maternel. En rhétorique, il prit la tête de sa classe; les germes littéraires que le curé d'Arzanô avait déposés dans son âme se mettent à éclore, et, le 9 août 1821, de nombreuses couronnes récompensent son travail : un accessit en

excellence, les seconds prix de discours latin, de discours français, de vers latins, de version latine; c'était un beau butin pour rentrer en Bretagne. Le 29 novembre 1821, il était reçu bachelier ès-lettres devant l'Académie de Douai. A peine revenu à Lorient, il commence son stage dans une étude d'avoué. « Presque à la même époque, dit ici M. l'abbé Lecigne, Auguste Barbier végétait à Paris dans une officine de *notaire* et il y rencontrait *Casimir Delavigne* et Louis Veuillot ! » Cela n'est pas tout à fait exact. C'est en 1828 qu'Auguste Barbier, le futur auteur des *Iambes*, fit sa cléricature, non chez un notaire, mais chez un avoué de premier instance, M. Fortuné Delavigne, quai Malaquais, numéro 19. Il y rencontra bien Louis Veuillot, alors âgé de quinze ans, mais non Casimir Delavigne, qui en avait alors trente-cinq et qui était déjà depuis trois ans membre de l'Académie française, laquelle n'a pas l'habitude, que je sache, d'aller chercher ses élus parmi les clercs d'avoué.

Au mois de décembre 1823, Brizeux vint à Paris pour faire son droit, et s'installa rue de Vaugirard, 33. C'était le moment où se réunissaient, autour de Victor Hugo, les membres du premier Cénacle, où ils arboraient fièrement leur pavillon dans la *Muse française*. La grande bataille romantique n'était encore qu'à son commencement; l'heure de la victoire n'avait point encore sonné, mais déjà on la pouvait pressentir ; elle était dans l'air. Il y avait d'ailleurs, dans ces débuts de l'Ecole nouvelle, un charme qui ne se retrouvera plus, même à l'heure du succès définitif et du complet

triomphe. Si éclatant que puissent être les rayons du soleil à son midi, ils ne valent pas les larmes de l'aurore, la fraîcheur du matin.

Brizeux prit bien ses inscriptions à l'école de droit, mais il ne suivit guère les cours, et il advint même qu'il fut refusé à un ou deux examens. Le 17 novembre 1826 cependant, il obtenait péniblement, avec trois rouges, le diplôme de bachelier en droit. Si les études juridiques sont pour lui sans attraits, en revanche il se jette avec passion dans le mouvement artistique et littéraire. En ce temps-là, la poésie et la peinture fraternisaient volontiers; les artistes lisaient les poètes, et les poètes visitaient les artistes. Peintres et sculpteurs relisaient à l'envi Dante, Shakespeare, Gœthe, Byron et Walter Scott. Les ateliers étaient comme un prolongement du Cénacle ; on y déclamait les ballades de Hugo, le *Pas d'armes du roi Jean* ou la *Chasse du Burgrave*. Brizeux fréquente donc les ateliers des peintres. On le rencontre chez les Johannot, chez les Devéria, chez Ziegler. C'est dans l'atelier de ce dernier qu'Auguste Barbier fit sa connaissance et que se noua entre eux cette amitié que la mort seule devait briser.

Mais de tous les glorieux artistes de ce temps, celui à qui vont les préférences du jeune poète, ce n'est ni le peintre de la *Naissance de Henri IV*, ni le peintre de la *Barque du Dante* ; ce n'est ni Devéria, ni Delacroix; c'est le peintre classique par excellence, c'est M. Ingres. C'est qu'en peinture comme en poésie, Brizeux a, dès le premier jour, gardé, vis-à-vis de

l'Ecole nouvelle, sa complète indépendance. Seul ou presque seul des jeunes poètes de son temps, il refuse de s'inféoder à Hugo, d'être de sa suite. A aucun degré il ne subira son influence. Ses sympathies de cœur et d'intelligence vont directement à la vieille tradition française. Mais s'il ne veut pas entrer dans « la grande boutique romantique », comme l'appellera tout à l'heure Musset, encore bien moins entend-il se joindre aux pseudo-classiques, aux pâles imitateurs de Voltaire et de l'abbé Delille. Ses maîtres seront Théocrite et Virgile, et, plus près de nous, Racine. Il mettra son idéal dans la clarté, dans la sobriété, la pureté des lignes, l'élégance et la correction du dessin. Le symbole de sa foi artistique, il le tracera bientôt dans la pièce qu'il a dédiée à *M. Ingres :*

Chacun a son poète et chacun sa beauté...
Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau
Ce que la main divine a créé de plus beau ;
Chanter, c'est prier Dieu ; peindre, c'est rendre hommage
A celui qui forma l'homme à sa propre image ;
Le poète inspiré, le peintre, le sculpteur,
L'artiste, enfant du ciel, après Dieu créateur,
Qui jeta dans le monde une œuvre harmonieuse,
Peut se dire : « J'ai fait une œuvre vertueuse ! »
Le Beau, c'est vers le Bien un sentier radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux (1).

III

L'heure des débuts pourtant allait sonner pour le poète. C'était au mois de décembre 1827, précisément

(1) Marie, *A M. Ingres.*

à l'heure où paraissait la Préface de *Cromwell*. Comme s'il eût voulu bien marquer, à son premier pas dans la carrière des lettres, qu'il ne marchait pas à la suite de Victor Hugo, Brizeux débuta par une pièce à la louange de Racine. Le 27 décembre, il fit représenter sur le Théâtre Français une petite comédie en un acte et en vers, qui avait pour titre *Racine* et qui se terminait par le couronnement et l'apothéose de l'auteur de *Britannicus*. Le sujet de la pièce était emprunté à une anecdote agréablement contée par M. de Valincour dans une lettre à l'abbé d'Olivet : « Les comédiens étant à la cour et ne sachant quelle petite pièce donner à la suite d'une tragédie, risquèrent les *Plaideurs*. Le feu roi, qui était très sérieux, en fut frappé et y fit même de grands éclats de rire, et toute la cour, qui juge ordinairement mieux que la ville, n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Les comédiens partis de Saint-Germain dans trois carrosses, à onze heures du soir, allèrent porter cette bonne nouvelle à Racine... Trois carrosses après minuit et dans un lieu où jamais il ne s'en était vu tant ensemble réveillèrent le voisinage. On se mit aux fenêtres, et, comme on vit que les carrosses étaient à la porte de Racine et qu'il s'agissait des *Plaideurs*, les bourgeois se persuadèrent qu'on venait l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Tout Paris le crut à la Conciergerie le lendemain (1) ».

La pièce réussit. La joie fut grande au camp des

(1) D'OLIVET, *Histoire de l'Académie française*, t. II, p. 322.

classiques, d'autant plus heureux de ce succès, qu'ils y voyaient une réponse à la tentative que venait de faire le théâtre de l'Odéon, où des acteurs anglais, et à leur tête Charles Kemble et miss Smithson, avaient joué, au milieu d'une affluence considérable, les principales tragédies de Shakespeare. Le *Journal des Débats* écrivait dans son feuilleton du 29 décembre 1827.

« Depuis quelques années, une gloire inattaquée dans les deux plus beaux siècles de notre littérature a trouvé chez nous des adversaires. Ce n'est point chez nous, c'est à l'étranger qu'on a cru plaisant de chercher des maîtres au maître de notre scène tragique. Le moment du sacrilège était naturellement celui de la vengeance. Deux jeunes adorateurs du goût se sont à l'instant élancés dans l'arène, armés à la légère, en vrais chevaliers français. Ils ne se sont laissé effrayer ni par la lourde armure des toréadors espagnols ni par les hurlements menaçants des boxeurs britanniques; le public a applaudi à leur adresse et à leur courage. Tous les coups de lance portés contre les adversaires étrangers ont été salués par des applaudissements.

« Il y avait dans cette escarmouche un intérêt de circonstance qui a été vivement partagé par l'assemblée. Les vers les plus favorablement accueillis sont ceux dans lesquels, par l'organe de Boileau, à qui ce droit était naturellement dévolu, les auteurs ont prédit à Racine une supériorité incontestable sur ceux qui se hasarderaient à suivre la même carrière. Le nom des

auteurs de la petite pièce a été proclamé au bruit des applaudissements les plus flatteurs... »

Le *Journal des Débats* parle des *auteurs*. Ils étaient deux, en effet; Brizeux avait écrit sa pièce en collaboration avec un de ses amis, M. Philippe Busoni, plus jeune encore que lui et qui n'avait que vingt et un ans. M. l'abbé Lecigne se borne à nous donner le nom du collaborateur de Brizeux. Il y a là une petite lacune, qu'il conviendrait, je crois, de combler, puisque aussi bien nous allons retrouver tout à l'heure M. Busoni associé de nouveau à notre poète pour une œuvre plus importante, et qu'il est d'ailleurs devenu lui-même un littérateur distingué. Il a publié, en 1831, une étude historique intitulée : *D'Egmont, ou Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire;* en 1835, un roman en deux volumes, *Anselme;* en 1837, deux volumes de voyages, les *Alpes pittoresques*. De 1845 à 1860, il rédigea avec succès la chronique parisienne dans l'*Illustration*. Il n'avait point d'ailleurs entièrement renoncé à la poésie, et il fit paraître en 1843, sous ce titre les *Etrusques*, un très remarquable recueil de vers.

Au mois de novembre 1829, les deux amis donnèrent au public un roman historique : les *Mémoires de Mme de la Vallière* (1). C'était un roman par lettres, selon une forme alors très en vogue, et que l'on a peut-être eu tort d'abandonner. En 1858, à M. Lacaussade, qui voulait écrire une étude biographique sur Brizeux,

(1) Deux volumes in-8°, chez Mame et Delaunay-Vallée.

un intime ami du poète, M. Eugène Guyesse, donnait, au sujet de cette œuvre peu connue, cet intéressant renseignement : « La première et la dernière partie, contenant la jeunesse et la disgrâce de la duchesse, sont l'œuvre de Brizeux, elles prouvent qu'il aurait pu être un excellent prosateur. Les deux autres, relatives au séjour de la Vallière à la cour, au temps de sa faveur, appartiennent à M. Busoni. » Les chapitres qui ont trait à la faveur de Mme de la Vallière sont, en effet, tout remplis de petites intrigues de cour, de récits piquants, d'anecdotes vivement contées, où déjà se révèle le futur chroniqueur de l'*Illustration*. Dans les chapitres, au contraire, qui racontent la jeunesse et la disgrâce de la duchesse, il y a une mélancolie touchante où se reconnaît déjà le poète de *Marie* et des *Bretons*. La fin du roman est d'une paix sereine comme la dernière vie de l'héroïne, de celle que Brizeux compare « à la fleur des champs qui fleurit le matin et qui sèche le soir ». Sœur Louise de la Miséricorde cède la plume au maréchal de Bellefond ou à sa sœur, la Mère de Bellefond, supérieure des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, qui racontent ses austérités et sa mort.

Ainsi, dès ses premiers pas, selon la très juste remarque de M. l'abbé Lecigne, Brizeux affirme la caractéristique de son goût : autour de lui, on cherchait des héros gigantesques et prodigieux, il choisit une victime, simple et douce, sans orgueil dans la fortune, résignée dans le malheur. On faisait bon marché de la grâce et de la mesure; comme les sor-

Ecole de Sciences domestiques
Congregation de Notre Dame
Ottawa

cières de Macbeth dansant en rond sur la bruyère de Dunsimane, les romantiques n'étaient pas loin de chanter : le beau est horrible, l'horrible est beau ! Brizeux, au contraire, restait fidèle à l'idéal pur, au naturel, à la parfaite sobriété.

Ce n'est pas d'ailleurs, je l'ai déjà dit, qu'il eût rien de commun avec les tenants arriérés du pseudo-classicisme. S'il réprouvait les excès de certains romantiques, il ne laissait pas d'accepter ce qu'il y avait de juste et de fécond dans le romantisme, où il voyait surtout une renaissance de l'idée religieuse en poésie. « C'est de 1815, écrivait-il, que date la gloire de Chateaubriand comme chef d'école et pour nous aussi la poésie religieuse». Alfred de Vigny était, après Racine, son maître préféré. Il lui consacra, en 1829, dans le *Mercure du XIXe siècle*, deux articles, où il marquait avec justesse, dès ce moment, la place éminente que le chantre d'*Eloa* occupe aujourd'hui sans conteste parmi les maître de la poésie contemporaine. « Peut-être, disait-il, sa renommée n'a-t-elle pas reçu cette consécration populaire qu'il semblait autrefois de bon ton de dédaigner et que ses rivaux de gloire affectent de rechercher aujourd'hui; peut-être A. de Vigny n'y atteindra-t-il jamais. Mais si nous préjugeons bien du caractère du poète par celui de ses œuvres, là n'est point son ambition. Que du reste il se console. *Il en est de ses vers comme de ces images antiques qui, retirées au fond du sanctuaire, étaient voilées à la foule, mais faisaient la contemplation et les délices des initiés.* »

Quand il écrivait ces lignes, Brizeux ne connaissait pas encore Vigny. Ses deux articles du *Mercure* sur *Eloa* et sur le poème d'*Héléna* (et non *Hélène*, comme l'a imprimé M. Lecigne), devinrent l'origine, entre les deux poètes, d'une liaison également honorable pour tous les deux, et que rien ne put jamais entamer. Lorsque, le 24 octobre 1829, plusieurs mois avant *Hernani*, Vigny livrera, au Théâtre-Français, avec sa traduction en vers d'*Othello*, la première grande bataille romantique, il fera appel à l'aide de son nouvel ami, qui lui répondra par la lettre suivante :

11 octobre 1829.

Je vous prie de croire, monsieur, que tout ami que je suis de Shakespeare, c'est pour vous surtout que j'aimerai à combattre. Et puis, vous le savez, la gloire des morts toute grande qu'elle soit est celle qu'on envie le moins. Ce triste bonheur, vous en jouirez un jour. Voici la liste des nouveaux conjurés, comme vous les appelez ; je les crois bien dévoués et vous réponds de leur zèle, sinon du reste. D'ailleurs leur dévouement leur sera facile, *Othello* a tué d'avance tous les adversaires. Cette affection que vous avez bien voulu remarquer, je ne la récuse pas ; elle avait commencé lorsque je ne connaissais de vous que vos œuvres et déjà je m'en parais devant mes amis ; aujourd'hui je la cache ; j'en serais trop fier.

Veuillez ici m'en permettre l'assurance.

A. Brizeux.

Rue de Vaugirard, 52.

D'autres amitiés de ce temps lui devaient être moins profitables ; quelques-unes même lui devaient être funestes. Victor Cousin professait alors à la Sor-

bonne avec une éloquence incomparable et que l'on ne devait plus revoir. Brizeux suivit ses leçons, il connut le maître et se fit son disciple. A la même époque, il fréquentait au *Globe*, il y voyait Dubois, breton comme lui, Théodore Jouffroy, Damiron, Georges Farcy ; et, sous leur influence, ses croyances chrétiennes faisaient place peu à peu à je ne sais quel rationalisme platonicien. Jésus est toujours son ami, mais il a cessé d'être son Dieu :

Jésus fut mon ami, mon ami le plus doux,
Mais sous la nuit des temps l'image s'est voilée.

Mais déjà l'on touche aux journées de Juillet. « En 1830, dit Auguste Barbier dans ses *Souvenirs*, Brizeux, libéral et de l'école du *Globe*, prit le fusil et alla avec son ami Tony Johannot jusqu'à Rambouillet (1). » Hélas ! qu'auraient dit de lui, ce jour-là, s'ils l'avaient pu voir, ses anciens camarades, les *écoliers de Vannes*, qui avaient versé leur sang pour le roi aux champs de Musillac, Blainvel, Rio, Lequellec, Yves Nicolas, Er'Hor, « le joyeux gars », et Flohic et Candal, le jeune et doux Candal, si empressé, après la bataille, à secourir les blessés :

Le sang de ce soldat, couché dans ces sillons,
Le doux Candal l'essuie avec ses cheveux blonds (2).

22 mars 1898.

(1) *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*, par Auguste Barbier, p. 226.

(2) *Histoires poétiques*, livre IV : Les *Ecoliers de Vannes*.

XI

AUGUSTE BRIZEUX

(*Suite et fin*)

I

L'année qui précéda la Révolution de juillet — l'année 1829-1830 — fut à coup sûr, au point de vue littéraire, la plus brillante du XIXe siècle, et d'elle aussi l'on eût pu dire ce que M. Royer-Collard disait du dernier budget de la Restauration : « Saluez-le, messieurs, vous ne le reverrez plus ! »

Lamartine faisait paraître les *Harmonies poétiques et religieuses*, et Victor Hugo les *Orientales*. Alfred de Vigny réunissait ses divers *Poèmes* et leur donnait leur forme définitive. Sainte-Beuve publiait les *Consolations*, Alfred de Musset les *Contes d'Espagne et d'Italie*, Théophile Gautier son premier recueil : *Poésies*. Au théâtre, tandis que la Porte-Saint-Martin jouait le *Marino Faliero*, de Casimir Delavigne, le romantisme entrait en vainqueur au Théâtre-Fran-

çais avec *Henri III et sa cour*, d'Alexandre Dumas, *Othello*, d'Alfred de Vigny, *Hernani* de Victor Hugo. Prosper Mérimée composait la *Chronique du règne de Charles IX* et ces nouvelles qui sont restées ses œuvres les plus achevées, la *Partie de Trictrac*, le *Vase étrusque* et l'*Enlèvement de la Redoute*. A la même heure, Balzac se révélait avec le *Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800* et avec les *Scènes de la vie privée*. Victor Cousin, Villemain, Guizot professaient à la Sorbonne. Cuvier, après quinze ans de silence, reprenait son cours au Collège de France, pendant que Geoffroy Saint-Hilaire enseignait à la Faculté des sciences. Armand Carrel, Thiers et Mignet écrivaient au *National*, Sacy et Saint-Marc Girardin au *Journal des Débats*, Laurentie et Jules Janin à la *Quotidienne*. Charles de Montalembert donnait à la *Revue française* son premier article. Guizot abordait pour la première fois la tribune. Berryer prononçait son premier discours. Jules Janin, qui improvisait à ce moment un petit Précis de la littérature, pouvait écrire sans trop d'exagération : « Comme on a dit : le siècle de Périclès, le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV, ne se pourra-t-il pas que l'on dise un jour le siècle de Charles X ? »

La Révolution, en enfiévrant les esprits, en leur inspirant le mépris de toute autorité et de toute règle, vint malheureusement détruire en partie ces glorieuses et légitimes espérances. L'esprit d'utopie, qui était partout, entra chez les poètes, naturellement plus disposés que d'autres à le recevoir. Chaque auteur, de-

venu sa propre règle et sa propre fin, ne s'arrêta plus devant aucune barrière. Hier encore, on pouvait se croire en 89, et voilà que tout d'un coup, sans transition, on arrive à un 93 littéraire. La poésie, le théâtre, le roman allaient aux pires exagérations. On célébrait avec enthousiasme, non pas le peuple, mais la *canaille*. Un vieil académicien, Népomucène Lemercier, exalte la *canaille héroïque* ; Auguste Barbier chante la *sainte canaille* ; Boulay-Paty s'écrie dans un transport lyrique :

Oh ! les beaux ouvriers ! oh ! la *noble canaille !*

Le théâtre foule aux pieds, avec une audace et une impudeur inouïes, la vérité historique, les convenances politiques et sociales, les principes religieux. Le clergé et l'autorité temporelle sont livrés au mépris sur toutes les scènes. C'est le temps du mélodrame du *Curé Mingrat* et de la *Cure et l'archevêché*. Alexandre Dumas donne à la Porte-Saint-Martin son drame d'*Antony*, glorification de l'adultère, et au besoin du viol et de l'assassinat : « Elle me résistait, je l'ai assassinée ! » Et sur ce mot, la toile tombait au milieu des applaudissements. A *Antony* succède bientôt la *Tour de Nesle*, une atrocité, soi-disant historique, où une reine de France et les dames de sa cour — *Oh ! les grandes dames !* — sont traînées dans la boue et barbouillées de sang. Le roman ne veut pas rester en arrière du théâtre. Comme le drame, le roman veut, lui aussi, être *historique*, mais ce ne sera plus à la façon de Walter Scott. Les

romantiques de la Restauration, les poètes du cénacle de 1824, célébraient le moyen âge chevaleresque et religieux. C'était, je le veux bien, un moyen âge de chapelle et de château, où il y avait un peu trop de ménestrels et de troubadours. Des troubadours, il n'en faut plus, mais des reîtres et des soudards, de bons coups de dague, des meurtres sans fin, des assassinats sans nom, encore du sang et toujours du sang.

Et voici qu'au milieu de ces insanités et de ces turpitudes, au milieu de cette orgie littéraire, voici que tout à coup, le 12 septembre 1831, paraît, sans nom d'auteur, un petit livre intitulé : MARIE, *roman*. Malgré son titre, c'est un volume de vers, un recueil chaste, virginal, presque candide. C'est une histoire d'amour, mais si simple, si fraîche et si pure ! Marie est une enfant d'Arzanô que le poète a rencontrée sur les bancs du catéchisme. Aux jours d'école buissonnière, ils se retrouvent le long des haies odorantes, cueillant des marguerites et poursuivant les papillons du chemin, ou bien ils passent de longues heures, assis au pont Kerlô, à regarder l'eau qui coule et les vertes libellules :

Sur la main de Marie une vient se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne,
Par l'aile ayant saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble ! Oh ! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Le poète est à Paris : il n'a pas oublié la jeune paysanne qui éveilla jadis les premiers rêves de sa vie. Lorsqu'il revient au bourg, il la trouve mariée à un honnête métayer : ce n'est plus Marie l'enfant rieuse; elle a maintenant « l'air calme d'une épouse et d'une jeune mère ». Le poète la rencontre au pardon de Scaër, accompagnée de ses enfants ; il achète des velours, des croix, de beaux rubans, une bague bénite à Quimper :

Ce modeste trésor,
Aux yeux de son époux, elle le porte encor;
L'époux est sans soupçon, la femme est sans mystère :
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

Ces fraîches idylles, ces douces églogues, qui rappelaient, dans un cadre nouveau, quelques-unes des plus gracieuses inspirations du génie antique, contrastaient singulièrement avec les œuvres fiévreuses et passionnées qui sollicitaient de toutes parts l'attention. On était, je l'ai dit, en pleine orgie romantique. A ceux qui lurent alors ce doux *roman*, il sembla qu'une fenêtre venait de s'ouvrir dans la salle du festin, et que l'air entrait à flots ; une brise délicieuse et parfumée, venant des champs et de la mer pour rafraîchir les fronts brûlants, pour rasséréner les cœurs et leur apporter un peu de calme et de joie. La sensation fut profonde. Sans éclats, sans tapage, le petit livre fit son chemin. Le poète n'avait pas voulu y mettre son nom, et il advint qu'aussitôt cet anonyme entrait dans la gloire. Beaucoup ignoraient encore le nom de Brizeux, mais tous connais-

saient et admiraient l'*auteur de MARIE*. L'*auteur de MARIE*, ce fut là dès lors le nom du poète ; ce sera son nom et son titre dans la postérité.

Sainte-Beuve était, dès ce moment, le premier de nos critiques. M. l'abbé Lecigne a eu raison de citer la page que le célèbre écrivain a consacrée au poème de Brizeux. Je regrette qu'il n'ait rien dit de celles où Armand de Pontmartin, au lendemain de la mort du poète, a parlé de *Marie*. Voici le début de cette remarquable étude :

Nous avions lu *Marie*, comme tout le monde, quand ce poème parut (il s'appelait alors *roman* et plus tard *idylle*). Nous venons de le relire : difficile et mélancolique épreuve, où l'admiration du jeune âge ne résiste pas toujours au froid jugement de l'âge mûr, où le lecteur morose rend souvent responsable de son propre déclin l'œuvre qui lui renvoyait jadis l'écho sonore de ses jeunes années ! *Marie* nous a semblé plus délicieuse que jamais. L'églogue antique n'a pas plus de perfection et de grâce ; elle a moins de cœur et moins d'âme. Dans sa simplicité déjà bien savante, — car ne nous y trompons pas, Brizeux fut un poète plus savant encore que simple — il a compris que le fil léger de ce *roman* d'adolescent ne suffirait pas à retenir le lecteur, et, autour de cette délicate légende, il a enroulé, comme un poétique encadrement, d'autres souvenirs, d'autres impressions, d'autres images. Il revient à pas lents sur ce chemin rustique où le petit pied de Marie a laissé sa trace. Mais l'heure est si charmante, l'air si doux, le ciel si pur, il y a tant de fleurs dans les haies, tant d'oiseaux jaseurs dans les buissons, qu'il s'arrête à chaque instant pour récolter et grossir sa gerbe.

Puis, quand Marie reparaît, ce nom, cette figure, cette ombre s'emparent de l'âme comme s'emparent de l'oreille ces mélodies préférées qui reviennent par intervalles dans l'œuvre des maîtres, et forment pour ainsi dire le lien de leurs diverses pensées. Maintenant, cueillez au hasard, soit parmi les douze élégies qui donnent leur nom au livre, soit parmi les pièces intermédiaires, tout est suave, exquis, ravissant. Je retrouve là Brizeux, tel que j'essaye de le comprendre et de le peindre, jeune et fier, sauvage et triste, doué de poésie par toutes les bonnes fées de son pays ; Brizeux avec ses ferveurs bretonnes et ses faiblesses humaines, avec ses regrets, ses tendresses, ses retours passionnés vers *la terre de granit recouverte de chênes* (1). »

II

« Faites tous vos vers à Paris » écrivait un jour Voltaire. Brizeux qui n'aimait pas Voltaire et qui, je crois bien, ne l'a jamais lu, a fait très peu de vers à Paris, où d'ailleurs il ne séjournait guère. Il s'y considérait un peu comme en exil. Il aura jusqu'à la fin la nostalgie de la Bretagne — et aussi celle de l'Italie, où il se sent attiré, non seulement par la beauté du ciel et la grandeur des souvenirs, mais aussi par son double culte pour les deux hommes qui personnifient à ses yeux la Poésie et l'Art, Dante et Raphaël.

A la fin de l'année 1831, deux mois après la publi-

(1) *Causeries du samedi*, t. III, page 223.

cation de *Marie*, il se mettait en route pour l'Italie, en compagnie de son ami Auguste Barbier, et il y restait jusqu'au mois d'août 1832. Moins de deux ans après, au mois d'avril 1834, il reprenait le chemin de Florence et y séjournait jusqu'en septembre. En 1844, troisième voyage, et celui-là ne devait pas durer moins d'un an. Au mois d'août 1847, il part pour la quatrième fois, et cette fois son absence durera près de trois ans. Il passera trois mois à Florence, neuf à Rome, trois à Naples, et, après une excursion au lac de Genève, il fera une nouvelle station en Italie, à Gênes et à Florence.

Mais, même à Florence et à Rome, il songe toujours à sa chère et pauvre Bretagne. S'il cherche, sous le ciel toscan, des couleurs et des images, s'il veut enrichir sa palette et assouplir son art, c'est pour elle encore qu'il travaille, c'est pour la mieux chanter. S'il veut ajouter une corde à sa lyre, c'est pour qu'elle résonne à l'honneur et pour la gloire de sa terre natale. Les plus merveilleux paysages, les plages ensoleillées, les îles étincelantes ne lui peuvent faire oublier les grèves désolées, la mer sauvage et les montagnes noires ; il revoit sans cesse en rêve les genêts et les ajoncs, les pauvres toits qui fument, les murs gris des chaumières, les pâtres dans la lande. Il suffit du moindre incident, d'un détail de costume, d'un son d'instrument, pour réveiller en lui la fibre bretonne. Qu'un enfant italien aille de maison en maison, jouant de la *piva*, l'ancien écolier d'Arzanô tressaille en l'entendant, car il a reconnu le son du *corn-boud*

national : il fait jouer à l'enfant plus d'un air ; il voit repasser devant ses yeux humides les chères visions de sa Bretagne lointaine et il s'écrie :

Un jour, si le *corn-boud* chante aux brouillards d'Arvor,
Je dirai : Levez-vous devant moi, pays d'or !
Et la rouge Sabine et l'Italie entière
Eblouiront mes yeux avides de lumière.

Une autre fois, errant dans la ville éternelle, il découvre une humble basilique dédiée à saint Malo, que les Italiens appellent saint Mauto. Dès ce moment, il ne pense plus qu'au vieil évêque breton. Son souvenir le poursuit partout, au théâtre, dans les musées, au Forum, jusque sous la colonnade de Saint-Pierre. Rome lui est plus chère maintenant, puisqu'il a dans ses murs retrouvé saint Malo. Avec quel amour il s'adresse à son vieux saint !

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaitront désormais ton nom italien,
Et tu seras le but de leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front ;
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel il mettront une fleur
De la Ville éternelle.

Ces quatre voyages d'Italie ne sont du reste que des épisodes dans la vie du poète. Il préfère cent fois Rome et Florence à Paris, mais il sent bien qu'à Florence et à Rome il n'est, malgré tout, qu'un

étranger et que sa vraie, sa seule patrie, c'est la Bretagne :

Un soleil si chaud brûla ma figure,
J'ai dû tant changer à tant voyager,
Que d'un franc Romain je me crois l'allure !
Mais un vigneron à brune encolure
Me dit en passant : Bonjour, étranger !
Pétrarque à la main (roi des élégances),
J'arrondis mon style et me crois Toscan ;
Le ton primitif se fond en nuances ;
Mais soudain ma voix part en dissonances...
Oh ! je suis un fils du barde Guiclan ! (1)

Il repart donc, il traverse Paris à la hâte, et il revient en Bretagne, non pour y fixer sa vie dans un coin préféré, à l'ombre d'un toit ami et familier ; mais pour la parcourir sans cesse et en tous sens, pour la connaître et l'étudier sous tous ses aspects, dans ses paysages si variés, dans ses mœurs, dans son costume, dans son langage ; pour assister à ses pardons ; pour se faire paysan avec les paysans, se mêler aux parties de galoche, écouter les naïves romances que lui chantent les enfants du village. Il se fait faire un habit breton, avec lequel il pourra dignement figurer dans les danses et paraître aux luttes. Aussi bien, à peine a-t-il publié *Marie*, qu'il médite un grand poème, destiné à chanter les Bretons. Il se met à l'œuvre dès son premier séjour en Bretagne. « Fraîche et ondoyante campagne ! écrit-il sur son *Journal*. Oh ! cher et beau pays !... Pouvais-je écrire mes impressions d'hier sur cette route de Rosporden ! J'avais

(1) Barde du Ve siècle.

oublié l'Italie. J'étais tout lyrique; les vers abondaient dans ma bouche... *O mon poème, pourrai-je te faire digne de mon pays!* Marchons !... » Cette note était écrite le 13 septembre 1832. Déjà les *Bretons* étaient commencés. Au mois de février 1833, plus d'un chant est déjà composé. Le 14 janvier, il écrit de Lorient à un jeune parent, M. Ernest Boyer : « Mon ami, si tu suis les conseils de ma bonne amitié, crois que je suis les tiens. *Fervet opus redolentque thymo flagrantia mella.* Dimanche à Kermelô j'ai lu à Charles le chant que tu connais, mais entièrement achevé. Charles a paru si content et si étonné que je suis revenu tout inspiré de cette promenade. Compte que je remplirai le nombre que tu me prescris. Mais aussi l'heureuse et douce vie ! A neuf heures chaque matin, regarde-moi errant dans les bois de Kermelô jusqu'à Plœmeur ou dans les bois du Ror'h. Comment les vers n'abonderaient-ils pas ? »

Au mois d'août 1834, au retour de son second voyage d'Italie, il commence ce qu'il désigne dans son *Journal* sous ce titre général : *Tour du Finistère.* Ce n'est pas un roman qu'il veut écrire sur la Bretagne, mais un livre où tout soit vrai, qu'il ait vécu lui-même en quelque sorte, dont tous les détails soient pris sur le vif. Et il s'en va, vêtu d'une simple blouse, le sac sur le dos, poussé par le désir de connaître plus à fond la patrie aimée. L'itinéraire parcouru par le poète est à peu près le même que suivront Loïc et Lilez dans l'épopée des *Bretons :* Douarnenez, Plo-Goff, Brest, Plougastel, Morlaix, Saint-Jean du Doigt,

Huel-Goat. Cette partie du *Journal* est tout le poème des *Bretons* en prose.

Lorsque, en 1844, il partira pour son troisième voyage d'Italie, il emportera dans sa valise le poème presque achevé, et c'est à Florence qu'il y mettra la dernière main.

Les *Bretons* parurent au mois de juin 1845. L'œuvre était considérable ; elle n'avait pas moins de vingt-quatre chants. Ce n'était point d'ailleurs une épopée, celle de la légende ou celle de l'histoire. Le poète ne célébrait ni le roi Arthur, ni Merlin l'enchanteur ; il ne chantait pas non plus Gradlon, le fondateur de la Cornouaille, le vainqueur des Saxons, ni Waroch, le rude batailleur, infatigable adversaire des Franks, ni le glorieux défenseur de la Domnonée, le roi Judicaël, ni le roi Nominoë, le Charlemagne des Bretons, ni Alain le Grand, ni Alain Barbetorte, héros et martyrs de l'indépendance bretonne, dont M. Arthur de la Borderie, dans sa belle *Histoire de Bretagne*, vient de nous redire, en des pages éloquentes, les glorieux exploits.

Les héros de Brizeux sont plus modestes. C'est Loïc Daûlaz, le clerc du bourg de Scaër, et son ami Lilèz ; c'est Anna, la fille du fermier Hoël, et la gentille Nona, la fille de Mor-vran, le marin. Ou plutôt son héroïne, c'est la Bretagne, avec la beauté agreste de ses paysages, les gémissements de sa mer, ses croyances, ses traditions, ses coutumes, ses pardons et ses fêtes, ses joies et ses douleurs. Le poète n'eût pas été de taille à faire une *Iliade* ; plus conscient

de ses forces, il a composé une *Odyssée*, et il n'est pas resté trop au-dessous de sa tâche. Nous respirons, dans son poème, l'air frais et vif de la Bretagne, nous sommes saisis par la vérité naïve des mœurs. Cette épopée rustique demeure l'œuvre la plus forte de Brizeux, la plus énergiquement nationale. Armand de Pontmartin, que j'aime à citer, s'exprime ainsi, dans l'étude que j'ai déjà rappelée : « Nous comprenons que les compatriotes de Brizeux préfèrent ce poème à tous ses autres ouvrages. Pour nous-même, qui ne pouvons y apporter un sentiment patriotique aussi vif et une connaissance aussi profonde de la couleur locale, les *Bretons* abondent en beautés supérieures. Comme morceau détaché, Brizeux n'a rien écrit de plus vigoureux, de plus grandiose que le chant des *Lutteurs*, et, dans un autre genre, rien de plus pathétique et de plus navrant que le chant des *Conscrits*. Par la fermeté, l'allure, le souffle, les muscles, les *Bretons* sont au-dessus de *Marie*. »

Selon la très juste remarque d'un autre contemporain de Brizeux, ce qui donne un caractère vraiment touchant à ce poème, c'est que l'auteur l'écrit plutôt comme un chant funèbre que comme un chant de triomphe (1). Il exprime, en maint endroit, la crainte que la Bretagne — celle qui est l'objet de son culte — ne soit à la veille de disparaître devant l'esprit nouveau. Du moins, avant que ses traits ne s'effacent, il essaiera de les fixer dans son poème, comme l'artiste

(1) *Poètes et artistes contemporains*, par Alfred NETTEMENT, p. 135,

retrace avec amour sur sa toile les traits d'une mère adorée. Sur la fin de son poème, quand il nous a fait assister au convoi du fermier Hoël, tout à coup ces funérailles individuelles s'élargissent dans ses vers jusqu'à devenir les funérailles de la Bretagne elle-même, et il laisse échapper un long gémissement :

Comme ce vieux Breton qu'un tertre va couvrir,
Si ton heure est sonnée, et si tu dois mourir,
Vois avec quel amour j'épanche de ma verve
Ce miel de poésie, Arvor, qui te conserve ;
Comme autour de ton corps, je construis un tombeau
Plus rempli de parfums, plus solide et plus beau
Qu'au fond des bois sacrés, pour sa chère Viviane,
N'en éleva Merlin, ce grand maître en arcane !
Si ton jour est venu, comme tes vieux héros,
Dans leur auge de pierre étendus sur le dos,
Bretagne, dors en paix, j'ai répandu l'arôme,
Le miel de poésie, ô mère, qui t'embaume !

III

Brizeux est tout entier dans les *Bretons* et dans *Marie*. Il a publié d'autres recueils, les *Ternaires* (1841), *Primel et Nola* (1852), *Histoires poétiques* (1855). Tous les trois sont dignes de son talent, et plus d'une pièce y serait à signaler, surtout cette admirable *Elégie de la Bretagne*, qui fut comme le testament du poète et qui restera l'une de ses plus nobles inspirations. J'en veux citer les dernières stances :

O Dieu qui nous créas ou guerriers ou poètes,
Sur la côte marins, et pâtres dans les champs,
Sous les vils intérêts ne courbe pas nos têtes,
Ne fais pas des Bretons un peuple de marchands.

Nature, ô bonne mère, éloigne l'Industrie !
Sur ton sein laisse encor nos enfants s'appuyer !
En fabrique on voudrait changer la métairie ;
Restez, sylphes des bois, gais lutins du foyer !

La Science a le front tout rayonnant de flammes,
Plus d'un fruit savoureux est tombé de ses mains ;
Eclaire les esprits sans dessécher les âmes,
O bienfaitrice ! Alors viens tracer nos chemins.

Pourtant ne vante plus tes campagnes de France !
J'ai vu, par l'avarice ennuyés et vieillis,
Des barbares sans foi, sans cœur, sans espérance,
Et, l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays.

Vingt ans, je l'ai chanté ! Mais si mon œuvre est vaine,
Si chez nous vient le mal que je fuyais ailleurs,
Mon âme montera, triste encor, mais sans haine,
Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs.

Mais si grand que puisse être le mérite des *Histoires poétiques*, des *Ternaises* et de *Primel et Nola*, ces recueils ne sont qu'une suite de *Marie* et des *Bretons*; on n'y saurait voir une créatiou nouvelle. *Marie* et *les Bretons* restent ses œuvres maîtresses, et celles-là ne périrent pas. Brizeux, grâce à elles, occupera parmi les poètes du XIXe siècle une place plus haute que celle qu'il a tenue pendant sa vie. Il en est de plus grands sans doute, mais il n'est le disciple d'aucun d'eux; il ne doit rien, ni à Lamartine, ni à Hugo. Il a su garder intacte son originalité. Fils d'une terre poétique entre toutes, il s'est identifié à elle, il lui a demandé toutes ses inspirations. Et comme cette noble terre répugnait au sensualisme et au mercantilisme contemporains, comme elle n'adorait pas le succès, la force, la jouissance, l'or, il ne s'est, à aucun

moment, incliné devant ces idoles, il n'a exprimé que le beau, il n'a exhorté qu'au bien. La poésie de son temps a eu des gloires plus éclatantes que la sienne, elle n'en a pas de plus pure.

M. l'abbé Lecigne a donc été bien inspiré en faisant revivre devant nous cet honnête homme, ce bon poète, cet « enragé » Breton. Il nous a donné de lui une ample et copieuse biographie qui aura sans doute plus d'une édition. Si j'osais lui donner un conseil, ce serait de ne pas diviser, comme il l'a fait, la vie du poète et l'étude de ses œuvres. Ce serait, au contraire, de les réunir, de les fondre ensemble, de prendre ici pour modèle Sainte-Beuve, le maître critique. Si l'auteur des *Portraits contemporains* et des *Causeries du Lundi* a gardé le premier rang, qui de longtemps sans doute ne lui sera pas disputé, c'est parce qu'il a été, non un théoricien et un assembleur de règles, mais un historien littéraire.

5 avril 1898.

XII

MONTALEMBERT

SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET (1)

I

Le P. Lecanuet vient de publier le second volume de la *Vie de Montalembert*. Le premier nous conduisait de la naissance de Montalembert (15 avril 1810) à son mariage (16 août 1836). Le second va de 1836 à 1850. Il a pour sous-titre *la Liberté d'enseignement*. C'est, en effet, à cette grande question que furent consacrées les plus belles et les plus glorieuses années de l'illustre orateur.

La mort de son père (22 juin 1831) l'avait investi de la pairie par droit d'hérédité. Il fut le dernier, avec M. Daru, à bénéficier de ce privilège. Quelques

(1) *Montalembert d'après son Journal et sa correspondance*, par le R. P. Lecanuet, prêtre de l'Oratoire. Tome II, *La Liberté d'enseignement* (1835-1850). — Librairie Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, 1898.

semaines plus tard, M. Bérenger (et non *Béranger*, comme on l'a imprimé par erreur) donnait lecture à la Chambre des Députés du rapport sur le projet de loi qui devait abolir l'hérédité de la pairie.

Bien que les membres de la Chambre des pairs n'eussent voix délibérative qu'à trente ans, rien ne les empêchait de prendre la parole avant cet âge. Personne jusqu'alors n'avait revendiqué ce privilège; mais la tribune attirait Montalembert, comme le champ de bataille attirait autrefois ses ancêtres.

Ce fut dans la discussion des lois de septembre 1835 qu'il parla pour la première fois. Après l'attentat de Fieschi, qui avait provoqué une si profonde et si légitime indignation, le duc de Broglie, président du Conseil, avait présenté aux Chambres des mesures de répression extrêmement rigoureuses. Aux termes de ces projets, toute attaque contre la personne du Roi ou la Constitution de 1830 était punie de la détention et d'une amende de 10,000 à 50,000 fr.

Pendant quatorze séances, les plus grands orateurs de la Chambre des Députés, Thiers, Lamartine, Guizot, Royer-Collard parlèrent pour ou contre. Le 8 septembre, la discussion reprit à la Chambre haute. Déjà le marquis de Dreux-Brézé avait attaqué la loi, quand Montalembert parut à la tribune.

Il tenait à la main son discours et il le récita. « C'était l'usage alors », dit le P. Lecanuet. Cela n'est pas tout à fait exact. Sauf Royer-Collard qui, du reste, depuis la Révolution de 1830, avait à peu près renoncé à prendre la parole, presque aucun des orateurs de ce

temps n'écrivait ses discours. Ni Berryer ne récitait, ni Guizot, ni Dupin, ni Mauguin, ni Thiers, ni Lamartine, ni Garnier-Pagès. Montalembert lut d'ailleurs ce premier discours avec tant de naturel, de chaleur et de verve qu'on eût dit une improvisation. Le geste était sobre et contenu ; la voix tour à tour pathéthique, douce, véhémente et tranchante comme une épée. Le succès fut très vif. Aussi bien, dans cette Chambre composée presque exclusivement des débris de tous les régimes, pour ces hommes blanchis dans les affaires, rompus à la politique, et chez qui toute flamme était depuis longtemps éteinte, c'était un enchantement de voir, à cette tribune trop assagie, cet orateur ardent, enthousiaste, impétueux, qui joignait à l'éclat du talent le charme de la jeunesse. Selon le joli mot de Sainte-Beuve, « la Chambre entière accueillit ce dernier né de l'hérédité avec la faveur et presque la tendresse qu'une mère a pour le dernier de ses enfants (1). » Dès ce jour, il fut le Benjamin de la pairie.

Il devait du reste tenir, et bien au delà, les promesses de ses débuts. Le 14 janvier 1848, douze ans après son discours du 8 septembre 1835, il prononça son dernier discours devant la Chambre des pairs, le discours sur le Sunderbund. Depuis douze ans, son talent n'avait cessé de grandir ; mais ce jour-là, l'orateur se surpassa lui-même. Dépassant de très loin et Guizot et Thiers, il s'éleva aux plus hautes cimes de

(1) *Causeries du lundi*, t. I, p. 77.

l'éloquence, à ce sommet qu'avaient seuls atteint en ce siècle Berryer, de Serre et Lamartine.

Le radicalisme venait de triompher en Suisse, et son premier soin avait été de supprimer la liberté cantonale, d'expulser les religieux et les sœurs de charité. Ces événements avaient eu un bruyant retentissement dans toute l'Europe, en France surtout, où déjà se montraient les symptômes avant-coureurs d'une catastrophe. Mais nul peut-être ne fut plus douloureusement frappé que Montalembert : il se sentait atteint dans les deux grandes passions de sa jeunesse, le catholicisme et la liberté. Il versa dans son discours du 14 janvier sa colère, son indignation, ses alarmes prophétiques, ses douleurs poignantes, les angoisses de son esprit et le bouillonnement de son cœur. Ce discours est un chef-d'œuvre d'émotion et de passion, les deux sentiments qui contribuent le plus à l'éloquence.

Le succès fut inouï. A peine M. Guizot put-il obtenir une minute de silence pour déclarer, au milieu des applaudissements, qu'il n'avait rien à répondre à Montalembert. La séance fut suspendue. Le chancelier Pasquier quitta son bureau, se dirigea vers l'orateur et « l'embrassa en pleurant ». Le mot est de Montalembert lui-même dans son *Journal*. Et il ajoute ce détail significatif : « D'autres me baisent les mains; l'enthousiasme est au comble (1). » Le duc de Nemours descendit de son fauteuil et gagna l'hé-

(1) *Journal intime*, 14 janvier 1848.

micycle pour joindre ses félicitations à celles dont Montalembert semblait comme asphyxié. « Pendant plusieurs heures, écrit Doudan, la Chambre des pairs demeura comme folle d'admiration (1) ». Parmi les lettres innombrables qui parvinrent le lendemain à l'orateur, celle que lui adressa Victor Hugo n'est pas la moins curieuse. Le poète applaudit sans réserve à l'exécution du radicalisme, — de ce radicalisme dont il sera lui-même, avant deux ans, l'orateur en titre. Il se console d'avoir manqué le discours de son ami en recueillant l'écho des applaudissements qui l'ont accueilli. « J'en suis heureux, dit-il, et triste en même temps de ne point vous avoir entendu. Je vous envoie mon bonheur et mon regret dans un serrement de main (2). »

II

Entre ces deux discours — celui du 8 septembre 1835 et celui du 14 janvier 1848 — prennent place les généreux efforts de Montalembert en faveur de la liberté religieuse, ses discours, ses écrits, ses combats plutôt, pour affranchir l'Eglise du joug universitaire, pour lui faire rendre ce droit d'enseigner, essentiel à sa mission divine, dont la Révolution l'a injustement dépouillée.

Les obstacles qui s'élevaient contre cette entreprise

(1) Doudan, *Mélanges et lettres*, t. II, p. 147.
(2) Victor Hugo à Montalembert, 14 janvier 1848.

étaient sans nombre. Et ici je ne puis me défendre d'un rapprochement.

Avant d'écrire la *Vie de Montalembert*, le P. Lecanuet nous avait donné un éloquent volume sur *Berryer*. Il nous montre le grand orateur royaliste, au lendemain de la révolution de 1830, isolé et comme perdu sur les bancs de la Chambre des députés, sans soldats, sans compagnons, seul contre une armée. « Pour réussir, dit son historien, une action d'ensemble était nécessaire, et Berryer n'avait autour de lui qu'un petit nombre d'amis dévoués comme le duc de Fitz-James et M. de Martignac, dont il sera d'ailleurs bientôt séparé : la mort jalouse va les lui ravir. Néanmoins, Berryer se décida à combattre sur les ruines pour le droit contre la force, pour la Restauration vaincue contre la Révolution triomphante. Il lutta pendant dix-huit années, presque seul contre tous ; et Dieu le récompensa de n'avoir point failli au devoir en lui faisant trouver dans cette opposition chevaleresque une gloire incomparable (1). »

De même, à la Chambre des pairs, lorsque Montalembert, sans vouloir prendre rang dans aucun parti politique, se présenta avant tout en chrétien, en catholique, fermement résolu à revendiquer les libertés religieuses, il se trouva d'abord complètement isolé. Les quatre ou cinq pairs qui formèrent, dans la suite, son état-major attendirent plusieurs années avant de

(1) *Berryer*, par le P. Lecanuet, p. 103.

se joindre à lui. Il ne s'effraya ni de cette impopularité ni de cet isolement. « S'il plaît à Dieu de grandir par la suite ma position, écrivait-il, j'en ferai usage pour son Eglise avant tout ; mais, dans les circonstances actuelles, je ne puis que constater ma petitesse, ma faiblesse et ma solitude (1). » Plus tard, dans l'éloge du comte Beugnot, il a rappelé lui-même « l'impopularité formidable qu'il fallait braver au sein des classes éclairées et du monde politique, quand on voulait arborer ou défendre la foi catholique..... Ce n'était pas seulement cette grossière impopularité des masses, ces dénonciations quotidiennes des journaux, ces insultes et ces calomnies vulgaires, qui sont la condition habituelle des hommes de cœur et de devoir dans la vie publique... Il fallait de plus entrer en lutte avec tous ceux qui se qualifiaient d'hommes modérés et pratiques, avec la plupart des conservateurs non moins qu'avec les révolutionnaires..... et, ce qui était bien autrement dur, avec une élite d'hommes considérables qui avaient conquis une réputation enviée, en rendant d'incontestables services à la France, à l'ordre, à la liberté. Enfin, il fallait braver, jusque dans les rangs les plus élevés de la société française, un respect humain dont l'invincible intensité a presque complètement disparu dans les luttes et périls que nous avons traversés depuis lors (2). »

(1) Lettre à M. Guerrier de Dumast.

(2) *Le comte Beugnot et la liberté religieuse.* Œuvres de Montalembert, t. III, p. 578.

Ainsi, au début, en face d'adversaires aussi nombreux que redoutables, Montalembert est seul; personne ne pense comme lui; aucun organe ne représente ses idées; les catholiques sont divisés et les évêques défiants redoutent la lutte. De ce point de départ, ainsi que nous l'avons fait tout à l'heure pour les discours de Montalembert, rapprochons le point d'arrivée. En 1835, il est seul; en 1846, au moment où ont lieu les dernières élections de la monarchie de Juillet, il a derrière lui toute une armée. Presque tous les évêques sont entrés dans le mouvement; sans paraître s'émouvoir beaucoup des appels comme d'abus et des arrêts du Conseil d'Etat, ils multiplient leurs revendications en faveur des libertés religieuses. Le parti catholique est fortement organisé. Un comité central fonctionne à Paris. Montalembert en est président; M. de Vatimesnil vice-président. Les autres membres sont : Charles Lenormant, Amédée Thayer, Henry et Charles de Riancey, Ernest Pinard, de Barthélemy, de Champagny, de Bonneuil, Laplante, Taconet, Louis Veuillot, Teyssier, Mandaroux-Vertamy, Wilson, Mauvais, Clapier, de Coux, du Rozier, de Quatrebarbes, de Mérode, de Falloux, Béchard et de Montigny.

Dans chaque diocèse, fonctionne un comité départemental, en rapports avec le comité de Paris. Presque partout, la cause religieuse a trouvé de vaillants champions. Le P. Lecanuet cite parmi les plus actifs : MM. Foisset dans la Côte-d'Or; L. de Cissey en Saône-et-Loire; le vicomte Chifflet dans le Doubs;

Guerrier de Dumast, de Foblant, de Metz-Noblat, de Beaussant, de Ravinel, du Coëtlosquet, Mennessier, Stoffel en Lorraine ; de Beaurepaire dans le Calvados; L. de Tesson et A. de Milly dans la Manche ; Longhaye à Rouen; de Rainneville à Amiens; de Brimont et de Mellet dans la Marne ; de Bréda dans l'Oise ; Geslin de Bourgogne, de la Tour, l'abbé Souchet dans les Côtes-du-Nord ; Audren de Kerdrel à Rennes ; Laimé et Aurélien de Courson dans le Finistère ; de Cadoudal dans le Morbihan ; de Quatrebarbes en Anjou ; de Baudus, de Fleury, Guerry de Beauregard et de Curzon à Poitiers ; Pellerin de la Vergne et de Régnon à Nantes ; de Tinguy en Vendée ; Charles des Moulins en Dordogne ; Thibault, d'Andelot et Imbert Goubeyre à Clermont-Ferrand ; Victor de Bonald à Montpellier ; l'abbé d'Alzon à Nîmes ; Albert du Boys dans l'Isère ; d'Orvins à Albi ; Terret, Didier-Petit, Chaurand, etc., à Lyon ; de Laborde-Noghès dans les Basses-Pyrénées ; Raybaud de Faval à Toulon ; Jacquemont dans la Loire, etc.

Chaque Comité départemental a son organe. De nombreux journaux ont été fondés, parmi lesquels il est juste de nommer l'*Espérance* de Nancy, dirigée par un homme de haute valeur, M. de Foblant (1) ; le *Spectateur* de Dijon, où M. Foisset envoie fréquem-

(1) Au sujet de l'*Espérance* de Nancy, Montalembert écrivait à M. de Dumast : « C'est le meilleur journal catholique qui existe ou qui ait existé depuis qu'il y a une presse religieuse. Je ne saurais exprimer à quel point j'admire et apprécie la dignité, la tenue, la justesse d'esprit qui président à cette feuille. » 26 octobre 1846.

ment des articles, la *Gazette de Lyon*, l'*Union Franc-Comtoise*, la *Champagne catholique*, l'*Union* de Rouen, l'*Impartial* de Bayonne, la *Revue de l'Armorique*, le *Journal de Reims*, l'*Echo de l'Aveyron*, la *Guienne* à Bordeaux, l'*Union de l'Ouest* à Angers, l'*Alliance* à Nantes, la *Gazette du Midi* à Marseille, l'*Echo du Midi* à Montpellier, le *Réveil du Midi* à Toulouse, l'*Impartial du Rhin* à Strasbourg, la *Gazette de Metz*, etc.

Un vaste pétitionnement a été organisé dans la France entière. En 1844, avant l'établissement des comités, on n'avait pu recueillir plus de vingt mille noms de pères de famille. En 1845, on en réunit plus de quatre-vingt mille. L'année suivante les chiffres avaient doublé. Les catholiques étaient sortis de leur isolement : ils s'étaient rapprochés, comptaient davantage sur eux-mêmes et se préparaient activement aux élections prochaines. Elles eurent lieu les 1er et 7 août 1846. Aux précédentes élections — celles de 1842 — il n'était pas même question de la liberté d'enseignement ; cette fois elle se pose dans tous les collèges, et, bon gré mal gré, il n'est guère de candidat qui ne soit obligé de se prononcer. Dès le 1er août, bon nombre de partisans de la liberté sont élus. Là où aucun des candidats ne leur donne satisfaction, les catholiques groupent leurs voix sur un des leurs et attendent le ballottage. Alors, presque toujours, un des concurrents se décide à solliciter leurs suffrages et à s'approprier leurs justes revendications. « Les négociations conclues au dernier

moment ont été vivement et habilement menées, dit la *Patrie* du 7 août... Beaucoup d'aspirants à la députation sont passés sous les Fourches Caudines du comité, tortueux défilé qui les menait droit à la Chambre. Partout où les catholiques, maîtres du scrutin, ont pu départager les voix, ils ont imposé au candidat qui s'est retourné vers eux les engagements les plus précis, et Dieu sait les étranges conversions qu'ils ont opérées avec cet appât de la députation. » Plus de cent quarante députés furent élus avec le mandat de revendiquer la liberté d'enseignement. Si l'on songe qu'à la Chambre précédente, les partisans de cette réforme étaient une dizaine au plus, si l'on réfléchit que l'action des catholiques avait été restreinte à deux cents collèges électoraux, on comprendra mieux l'importance d'un pareil résultat. Le succès complet était désormais certain. L'heure était proche où les catholiques obtiendraient enfin cette liberté d'enseignement qui demeure la plus précieuse conquête de l'Eglise de France au dix-neuvième siècle.

C'est surtout à Montalembert que revient l'honneur de cette victoire. C'est lui qui, le premier, en pleine jeunesse, à vingt-six ans, tout meurtri encore par la chute de l'*Avenir*, conçoit le noble dessein d'affranchir l'Eglise du joug universitaire et de conquérir la liberté des associations religieuses. Pendant six ans, de 1836 à 1842, il mûrit son projet, prend de l'ascendant à la Chambre, recrute des adhérents, se sert de la presse comme de la tribune, s'emploie à faire nommer des évêques indépendants et courageux.

Cette première période est celle de la préparation, la plus modeste sans doute, mais non la moins méritante.

La seconde, celle de 1842 à 1844, est la plus éclatante. Aussi bien, c'est celle de la lutte, celle des combats en plein soleil. Il n'a point prétendu d'abord emporter d'assaut la liberté d'enseignement ; il eût voulu l'obtenir de bon gré, au nom de la Charte, par une transaction honorable. Mais le Gouvernement, qui lui doit pourtant l'appui des catholiques, repousse ses réclamations ; deux fois, en 1841 et en 1844, M. Villemain trompe ses espérances. Alors, c'est la guerre, la guerre sans repos ni trève. Il publie d'éloquents écrits, il prononce des discours plus éloquents encore. Il n'a point affaire à de médiocres adversaires ; il lui faut tenir tête à Villemain, à Cousin, à M. Guizot. Il se fait une puissance de la faiblesse même de la minorité qui l'appuie dans la Chambre des pairs, et, au nom de cette infériorité numérique qui le laissait faible dans l'action, il revendique dans la discussion le droit de tout dire.

Un contemporain, un témoin de ces luttes ardentes, nous le montre tel qu'il était alors à la tribune, jeune encore, mais déja en pleine possession de son talent :

« Il dit tout, hardiment, sans hésitation, sans réserve, et, par la prestesse d'une parole vive et alerte, qui arrive à l'improviste au but, pendant qu'on croit qu'elle prend son élan, il ne laisse à ses contradicteurs que la consolation de s'étonner qu'on puisse dire des choses si hardies, et, pendant qu'ils se donnent ce

plaisir, il ajoute encore à leur étonnement par des hardiesses plus grandes encore. Sérieux, incisif, véhément, passionné, prompt à renvoyer l'épigramme aux interrupteurs après l'avoir aiguisée, il joint à l'accent d'une voix tour à tour pathétique ou mordante, à la distinction d'un geste facile et élégant, les grâces familières d'une pose dédaigneusement négligée. Ce talent offensif le prend de haut avec les idées qu'il combat. Il les provoque, les malmène, les frappe sans relâche. Ce n'est point une discussion tranquille, modérée, purement didactique, c'est la guerre. Cette éloquence armée en guerre est sur la brèche, elle monte à l'assaut, elle s'enflamme de la passion qu'elle exprime et de celle qu'elle combat, elle intéresse ses adversaires eux-mêmes par la rapidité de ses manœuvres, la hardiesse de ses attaques ; elle irrite ou elle satisfait, mais elle ne laisse personne indifférent (1) ».

De 1844 à 1846, Montalembert continue sa lutte à la tribune ; mais, dans cette troisième période, l'orateur s'efface devant l'organisateur. Il a terminé un jour un de ses discours par ces fières paroles : « Au milieu d'un peuple libre, nous ne voulons pas être des ilotes ; nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'Apostat. Nous sommes les fils des Croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire ! » (2)

(1) Alfred Nettement, *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, t. I, p. 410.

(2) Discours sur la liberté de l'Eglise, 16 avril 1844.

Trop souvent les déclarations les plus énergiques, les appels les plus retentissants expirent au pied de la tribune du haut de laquelle ils ont été prononcés. Ils soulèvent une tempête d'applaudissements et de colère, mais presque toujours à la tempête succède la bonace. Il n'en devait pas être de même ce jour-là. C'est au lendemain de ce discours du 16 avril 1844, que Montalembert organisa définitivement les catholiques, couvrit la France de comités, agita l'opinion par la parole, la presse, le pétitionnement. Son action personnelle se porta sur tous les points où son concours et ses conseils étaient réclamés. Rien ne lui fait plus d'honneur que sa correspondance avec les comités de province; elle est de tous les jours, de toutes les heures. Jamais chef ne se montra plus actif et plus habile, plus infatigable et plus dévoué.

Pour écrire l'histoire de cette campagne en faveur de la liberté d'enseignement, pour raconter ces grandes et nobles luttes (on savait lutter alors), le P. Lecanuet a eu à sa disposition des documents importants et nouveaux : le *Journal intime*, où Montalembert notait régulièrement ses impressions, sa volumineuse correspondance et les papiers du Comité catholique dirigé par l'orateur de 1844 à 1850. Le plus souvent, l'éminent historien laisse parler Montalembert et les personnages qu'il met en scène. Il lui a semblé que la sincérité du récit ne pouvait qu'y gagner.

L'honneur de la victoire dans cette grande lutte de la liberté d'enseignement revient sans conteste à Mon-

talembert. Il n'a pu vaincre cependant que parce qu'il a trouvé des auxiliaires vaillants et dévoués. Au premier rang de ces auxiliaires, il n'est que juste de placer les légitimistes de son temps. Ce sont eux qui lui ont prêté le concours le plus actif et le plus efficace. Aussi bien, en dehors d'eux, où aurait-il pu trouver un nombre suffisant de lieutenants et de soldats ? Dans le Comité central de Paris, dont il était président, plus de la moitié des membres étaient dévoués aux principes légitimistes. J'ai donné tout à l'heure la liste des principaux membres des Comités de province. A deux ou trois exceptions près, tous étaient royalistes. Neuf fois sur dix, écrit le P. Lecanuet, lorsqu'il lui faut trouver dans un département des catholiques capables de le seconder, c'est à des légitimistes, à des lecteurs de la *Gazette de France* ou de la *Quotidienne* que s'adresse Montalembert. Il le pouvait d'autant mieux, que, s'il avait personnellement accepté le gouvernement issu de la Révolution de juillet, il n'entendait nullement leur demander de renoncer à leurs principes politiques.

Le bruit ayant couru, en certaines régions, que le Comité central dissimulait sa vraie pensée, et se proposait de rallier les royalistes à la dynastie nouvelle, Montalembert répondit à M. L. de Tesson, qui lui exprimait ces craintes :

«... Le comité a le but qu'il avoue et il n'en a point d'autre. Il veut rallier les catholiques autour de l'Eglise et de la liberté religieuse ; il veut les habituer à se servir des armes que leur accorde la Constitution

sous laquelle nous vivons. Ceux d'entre ses membres qui ont prêté serment à cette Constitution et à la royauté qu'elle établit, sauront le tenir, tant qu'on tiendra envers eux le serment correspondant au leur. Quant aux autres, ils sont libres de tout engagement et n'en restent pas moins parfaitement unis avec leurs confrères (1)... »

Dans ces conditions, les royalistes avaient le devoir — et ils n'y faillirent pas — de seconder le grand orateur, l'intrépide champion de l'Eglise et de la liberté. Ce qui se passa à Rennes se reproduisit à peu près partout. Dès le jour où s'était posée la question de la liberté d'enseignement, les légitimistes d'Ille-et-Vilaine avaient fondé un comité permanent pour la revendiquer; ils avaient parlé, agi, combattu, sans attendre l'impulsion de Montalembert, avant même la fondation du comité directeur de Paris. Quand le parti catholique commença à s'organiser, M. Audren de Kerdrel, aujourd'hui l'un des derniers survivants de ces glorieuses luttes, écrivit à Montalembert au nom du comité de Rennes : il exposa les luttes déjà fièrement livrées pour la liberté, les résultats obtenus et promit au nom de ses collègues de redoubler de zèle pour l'avenir : « ... Quelle que soit la distance qui nous sépare en politique, écrivait-il, nous ne faiblirons pas dans la croisade dont vous êtes — on l'a dit ironiquement et nous le répétons d'une manière sérieuse — dont vous êtes le Pierre l'Ermite. » Et

(1) Montalembert à M. L. de Tesson, à Avranches, le 3 août 1845.

saluant de l'épée l'éloquent et généreux défenseur de leur foi religieuse, les légitimistes bretons reprirent modestement dans la ligue générale leur place de combat.

Un temps d'ailleurs devait venir où Montalembert ne se contenterait plus de combattre à côté des légitimistes, tout en restant séparé d'eux en politique. Un temps est venu où, éclairé par l'expérience de nos révolutions, il a fait plus que mettre sa main dans la main des royalistes, où il a partagé leurs principes et leurs convictions, où, après les avoir eus pour alliés sur le terrain religieux, il a voulu devenir aussi leur allié sur le terrain politique. En 1860, publiant la collection de ses *Discours*, il les a fait précéder d'un *Avant-Propos*, où se rencontrent ces lignes que, pour ma part, je n'ai jamais pu relire sans émotion :

« Au premier rang de ceux qui auraient à se plaindre de moi, s'ils ne se sentaient désarmés autant par l'antiquité de nos dissentiments que par *le sincère et durable accord de nos douleurs et de nos convictions actuelles*, je devrais placer les orateurs et les écrivains du parti légitimiste. Si ces volumes leur tombent sous la main, qu'ils me pardonnent les pensées et les expressions qui les affligèrent ! Qu'ils veuillent bien les croire exclusivement dictées par le sentiment qui me dominait au début de ma carrière, par la nécessité impérieuse de dégager la cause catholique de toute solidarité temporelle, de toute alliance politique, *même de celle qu'une communauté de gloire et de malheur, que des traditions séculaires et sacrées, rendaient*

si naturelle et si honorable avec la royauté du vieux droit. Nous avons tous appris, depuis lors, que l'Eglise était exposée à contracter des solidarités et des alliances qui offraient à la fois bien plus de dangers et bien moins d'excuses. En outre, on voudra bien admettre que l'opinion légitimiste, il y a vingt et trente ans, était loin d'être unanime à arborer les principes de liberté politique et religieuse qui font aujourd'hui sa force et son honneur. Elle n'avait point encore fourni à l'indépendance de l'Eglise, au gouvernement parlementaire, leurs plus éloquents, leurs plus intrépides, leurs plus glorieux champions. Depuis lors, appelée à reprendre son rang dans deux assemblées souveraines, elle y a montré un dévouement aussi éclairé que sincère à toutes les libertés. Aujourd'hui, d'ailleurs, qui pourrait me soupçonner d'un sentiment autre que la plus respectueuse sympathie pour le parti qui a eu l'honneur de recruter presque seul la poignée de héros et de martyrs dont le sang a coulé, sous les murs de Lorette, pour la sainte faiblesse de l'Eglise, pour la liberté des âmes, pour le droit violé ? (1) »

Ce nouveau volume du P. Lecanuet, — un troisième et dernier ne tardera pas à paraître — continue heureusement l'œuvre si bien commencée, il y a deux ans, par la *Jeunesse de Montalembert.* Il semble que l'on voie l'orateur lui-même et qu'on l'entende, puis-

(1) *Œuvres de M. le comte de Montalembert. Discours*, tome I, Avant-Propos, p. 18. — Lecoffre, Paris, 1860.

que, à chaque page, les extraits de son *Journal intime* et de sa *Correspondance* se mêlent à la trame du récit. On y trouve réunis l'intérêt de l'Histoire et l'intérêt des *Mémoires*. Et quand les Mémoires sont, comme ici, d'une sincérité absolue, je ne sais pas de lecture qui vaille celle-là.

30 octobre 1898.

XIII

LA JEUNESSSE DE LOUIS VEUILLOT [1]

I

L'histoire n'est pas seulement plus vraie que le roman ; elle est plus dramatique et souvent même plus romanesque. Les mémoires sont plus intéressants que l'histoire ; les correspondances sont plus intéressantes encore — et la biographie l'est plus que tout le reste. Il y a de cela une bonne raison. C'est qu'une biographie bien faite, je veux dire exacte, ample, copieuse, pleine de renseignements de toutes sortes, touche à l'histoire par les faits principaux, aux mémoires par les anecdotes, les faits intimes et personnels, aux correspondances enfin par les extraits qu'elle ne manque pas de donner des lettres écrites ou reçues par celui qui en est le héros.

(1) *Louis Veuillot*, par Eugène Veuillot. Tome Ier (1813-1845). Un volume in-8° ; Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte. 1899.

C'est une biographie de ce genre que vient de composer M. Eugène Veuillot, et dont il nous donne aujourd'hui le premier volume.

Vers le milieu de l'an 1811, un ouvrier tonnelier, François Brice Veuillot, ne possédant au monde que ses outils, traversait Boynes, bourgade du Gâtinais ; il vit à la fenêtre, encadrée de chèvrefeuille, d'une humble maison, une belle et robuste jeune fille qui travaillait en chantant ; il ralentit sa marche, il tourna la tête, et, parti du département voisin pour faire son tour de France, il ne poussa pas sa route plus loin.

Il y a des vignes à Boynes et il y faut des tonneaux. François Veuillot trouva de l'ouvrage, et il eut vite fait de conquérir l'estime de son patron et de ses camarades. Marguerite-Marianne Adam, la jeune fille dont l'aimable visage et le vigoureux aspect avaient arrêté François, ne fut pas des dernières à prendre de lui bonne opinion. Elle aussi, elle aimait le travail ; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse, un sens droit et ferme réglait ses discours, les fortunes étaient égales, les cœurs allaient de pair, le mariage se fit.

Le premier né de cette union fut Louis-François-Victor Veuillot ; il naquit le 18 octobre 1813.

Si modeste qu'elle fût, sa double famille avait des parchemins, qui en valaient bien d'autres. Marianne Adam, sa grand'mère maternelle, était une maîtresse femme et une chrétienne. Elle le fit voir en 93. Un grand crucifix de bois marquait l'entrée du village. Quelques « sans-culottes » venus de Pithiviers, la

ville voisine, résolurent de l'abattre. Les hommes de Boynes, intimidés, paraissaient disposés à tout laisser faire. Il y eut des femmes pour protester. A leur tête se trouvait Marianne Adam, tenant d'une main vigoureuse une forte cognée. La troupe féminine fit reculer les « sans-culottes » ; mais ils ne se retirèrent pas sans promettre de revenir bientôt, et en grand nombre. Pour préserver la croix de leurs profanations, on l'enleva respectueusement, et c'est dans la maison de Marianne Adam qu'on la déposa.

A la même époque, le père et la mère de François Veuillot étaient dénoncés aux autorités révolutionnaires du canton ou district de Noyers (département de l'Yonne) pour avoir caché chez eux un prêtre. On voit que Louis Veuillot pouvait justement dire, comme il le fit plus d'une fois : Je suis de vieux sang français et chrétien.

François Veuillot, ruiné par la faillite du principal négociant du pays, chez lequel il avait placé ses modestes économies, quitta bientôt le Gâtinais pour aller travailler à Bercy chez un commissionnaire en vins. Louis resta à Boynes, chez son grand-père, qui l'envoya à l'école où il apprit à lire, à écrire et à compter. A dix ans, revenu chez son père, il passait de l'école primaire de Boynes à l'école mutuelle de Bercy. Le maître, a-t-il dit plus tard, dans *Rome et Lorette*, « n'ayant pas assez, pour sa soif, de sa classe et de son monopole, tenait encore un abonnement de lecture, et nous faisait porter aux dames et aux puissants de l'endroit les romans de Paul de Kock, de Lamothe-Lan-

gon, de tous les auteurs, enfin, qui pouvaient plaire à des conseillers municipaux de la banlieue en 1824, après qu'il avait fait l'éloge de ces *productions charmantes* (c'était son mot) dans des circulaires par nous écrites sous sa dictée. On pense si nous nous privions de lire ces beaux ouvrages en les colportant ainsi. Je n'y manquais pas pour *ma part* et il est telles de ces lectures maudites dont mon âme portera toujours les odieuses plaies. »

La famille cependant s'était accrue de trois enfants ; un second fils, Eugène, et deux filles, Annette et Elise. François Veuillot, premier ouvrier et gardien des magasins de son patron, M. Brisson, gagnait trois francs cinq sous par jour, le logement, du vin et du bois. C'était superbe, mais insuffisant. Aussi, dès que Louis eut atteint sa quatorzième année, on le plaça comme petit clerc, aux appointements de vingt francs par mois, chez l'avoué de M. Brisson, maître Fortuné Delavigne.

L'étude Delavigne était située au faubourg Saint-Germain, quai Malaquais, n° 19, à cinq ou six kilomètres de Bercy. L'enfant pouvait-il faire, matin et soir, les deux énormes courses de l'aller et du retour, ajoutées à celles qui devaient remplir sa journée ? Une sœur de son père, dont le mari était fabricant de chandelles, rue Saint-Martin, offrit à Louis le souper et le gîte ; l'acceptation fut prompte et joyeuse. Ce secours n'était pas gratuit. La tante Annette, la richarde de la famille, aimait l'économie autant que le travail et entendait bien ses affaires. Le neveu

avait une « bonne main » : il aiderait à tenir les écritures ; il avait de bonnes jambes : il ferait quelques courses pour la chandelle en même temps que pour la procédure ; il avait de bons bras : il pourrait, aux jours de presse, se joindre aux ouvriers, dont le plus zélé était l'oncle lui-même, rude travailleur comme sa femme. On logea Louis dans un cabinet, au rez-de-chaussée d'une petite cour sombre et humide. Pour mobilier un lit de sangle, couvert d'un matelas étique, et une chaise de paille en déplorable état. La lumière et l'air entraient par un vasistas ; des ustensiles hors de service et des bouteilles vides encombraient le reste de ce réduit. Il y avait une pompe dans la cour pour la toilette. Louis ne se plaignait pas de « sa chambre » : il y était seul et il y pouvait lire. Il s'accommodait moins aisément du reste : veiller à la fonte du suif, passer les mèches dans les moules, tenir ceux-ci en bon ordre afin que la matière liquéfiée à point s'y introduisît correctement et devînt chandelle, — voilà ce qui lui paraissait dur, si dur qu'il n'y put tenir longtemps. Un soir, on lui dit que le lendemain, avant d'aller à l'étude, il porterait, à défaut de l'apprenti malade ou absent, des paquets de chandelles chez un client. Il osa répondre que cela ne lui convenait pas. On lui signifia de se taire. Il se tut, mais dès l'aurore il ramassa ses hardes et partit sans esprit de retour.

Il n'alla pas loin. Un vieux tailleur natif de Boynes, le père Renard, lui avait dit plusieurs fois : « Si tu as besoin de moi, mon garçon, tu me trouveras. » Il se

présenta chez ce brave homme, qui le reçut cordialement et lui donna le pain et la chandelle. Un petit baril de vin donné par le père de Louis payait à peu près la pension. Les choses ne tardèrent pas, d'ailleurs, à se dénouer le mieux du monde. Un beau matin, maître Delavigne dit au petit clerc qu'il toucherait désormais trente francs par mois et aurait une chambre dans la maison. Cette chambre, il est vrai, n'était qu'une mansarde à tabatière; mais le petit clerc n'avait pas été élevé dans un palais; et d'ailleurs si l'on est bien dans un grenier à vingt ans, à quinze ans on y est mieux encore.

Trente francs par mois, c'était bien; mais il lui fallait un peu d'argent de poche pour acheter des bouquins de cinq sous et pour aller quelquefois au théâtre. L'enfant était industrieux et courageux. Il trouva de temps à autre des copies à faire en dehors des travaux de l'étude et put y joindre une autre ressource. Il avait remarqué sur les bords de la Seine des pêcheurs de sable qui, matin et soir, accostaient la rive avec leur barque pleine. Là, un aide pourvu d'une pelle chargeait des hottes que le pêcheur allait vider sur la berge. Cet aide recevait cinq sous par heure. Louis, le matin, avant l'ouverture de l'étude, ou à la tombée du jour, faisait ce rude métier. Chargement des hottes, copies et appointements réunis, lui donnaient au bout du mois un total d'une cinquantaine de francs. Quelquefois ce chiffre était dépassé, mais il y avait aussi des temps de chômage.

Heureusement, il montait en grade. Comme il

allait sur ses seize ans, il passa quatrième, et bientôt troisième clerc. C'était un avancement rapide et même inouï. Il s'entendait à la procédure, et son travail à l'étude était remarqué. Les augures étaient décidément favorables. On lui disait que, s'il trouvait le moyen d'enlever les diplômes indispensables, une belle carrière lui était assurée. Mais d'autres visées le préoccupaient. Déjà la littérature, sous ses diverses formes, était tout pour lui. Outre qu'il était né écrivain et qu'il ne se pouvait guère qu'il fût autre chose, puisqu'aussi bien il avait reçu du ciel non pas seulement le talent, mais le génie, il se trouvait que l'étude où il était entré, plus voisine de l'Académie que du Palais, était de celles où l'on faisait surtout un stage littéraire. On y discutait plus sur les trois unités que sur les articles du code Napoléon ; on y faisait des vers du matin au soir ; en fait de rôles, on n'y connaissait guère que les rôles tragiques. Le patron, Me Fortuné Delavigne, affichait, tout le premier, un vif amour des lettres.

Aussi bien, n'était-il pas le frère de Casimir Delavigne, et celui-ci n'était-il pas alors réputé le plus grand poète du siècle, même avant Victor Hugo, même avant Lamartine ? Les clercs, éblouis par ce soleil, rêvaient tous poésie ou roman, vaudeville ou tragédie, théâtre ou beaux-arts. Il y avait là Auguste Barbier, fils du prédécesseur même de Fortuné Delavigne, Damas-Hinard, Jules et Natalis de Wailly, Louis Monrose, les frères de Létang, Emile Perrin, Gustave Olivier. Aucun d'eux ne devait être avoué, ni même

avocat. Les quatre premiers ont marqué dans les lettres. Louis Monrose, fils d'un acteur célèbre, devint acteur à son tour et auteur dramatique. L'un des frères de Létang eut quelque succès comme peintre. Emile Perrin est mort administrateur de la Comédie française, et membre de l'Institut (comme Natalis de Wailly et Auguste Barbier), après avoir été peintre, critique d'art, directeur du grand Opéra, de l'Opéra-Comique et conseiller municipal de Paris. Gustave Olivier devint journaliste et se fit éditeur.

Dans la maison du quai Malaquais, au deuxième étage au-dessus de l'étude, demeurait un littérateur, alors fort en renom, Henri de Latouche, romancier et poète, qui devait, à peu d'années de là, servir de patron à Georges Sand et à Jules Sandeau. En attendant, il s'intéressait vivement au petit clerc. « Vous êtes fait pour écrire, lui disait-il ; travaillez ferme, je vous aiderai, et vous réussirez. » Ce fut lui qui ouvrit à Veuillot les portes du journalisme et lui valut de faire ses débuts... au *Figaro*. « Apportez-moi, lui dit-il un jour, quelque chose de très court, n'importe quoi, je le retoucherai, s'il le faut, *Figaro* le publiera et vous serez payé. » Louis fit un bout d'article sur un incident du jour, le remit en tremblant, et attendit avec anxiété le résultat. L'article parut sans avoir été retouché.

On était à ce moment au lendemain des journées de Juillet. Elles avaient été bien accueillies à l'étude Delavigne, où les clercs ne tardèrent pas à chanter en chœur la *Parisienne* de Casimir : « Soldat du

drapeau tricolore... » La Révolution de 1830 allait faire de Louis Veuillot un journaliste : c'est, je crois bien, la seule bonne chose qu'elle ait faite.

II

Gustave Olivier, celui des clercs de Me Delavigne qui affectionnait le plus Louis Veuillot, appartenait comme correspondant parisien au journal orléaniste de Rouen, l'*Echo de la Seine-Inférieure*. Au mois de septembre 1831, le directeur, M. Rivoire, homme de mérite et lettré, lui demanda un collaborateur qui pût rendre compte du théâtre, chose très importante à Rouen, et se charger de la chronique locale. Olivier lui envoya Veuillot. Ce dernier n'avait pas encore dix-huit ans, mais, dès son arrivée dans la patrie de Corneille et dès qu'eurent paru ses premiers articles, son directeur put dire de lui :

Le talent n'attend pas le nombre des années.

Il se montra tout de suite à l'*Echo* ce qu'il fut toujours : un travailleur intrépide, cédant volontiers à la fantaisie sans négliger le devoir. Il écrivait sur toutes sortes de sujets. Tout lui allait : le théâtre, la politique, la polémique, la critique, les arts, les questions économiques, la nouvelle, la chanson, le conte en vers, le conte en prose, l'archéologie, l'hagiographie, l'histoire. Dans ses feuilletons dramatiques, il ne se piquait pas d'indulgence et il lui arrivait sou-

vent de maltraiter la pièce, les acteurs et les actrices. Un ténor qui chantait, non sans succès, au Théâtre-des-Arts, un certain Tilly, prit un jour fort mal les critiques dont sa femme et lui étaient l'objet dans l'*Echo*. Il envoya ses témoins à Louis Veuillot. Le lendemain, il y eut duel, et la note suivante parut dans le journal le 20 février 1832 :

Par suite d'une scène assez fâcheuse qui avait eu lieu la veille entre *M. T.* artiste du Théâtre des Arts, et *M. V.* l'un de nos rédacteurs, ces messieurs se sont rencontrés hier matin au bout du Grand-Cours. Après avoir vainement tenté tous les moyens de conciliation, les témoins ont réglé les armes et les distances. *MM. V.* et *T.* ont échangé chacun une balle. Aucun des combattants n'ayant été atteint, les témoins ont exigé que l'affaire en restât là.

C'était la première fois que Louis Veuillot tenait un pistolet. Ce ne devait pas être la dernière. Moins de quatre mois après, à la suite d'une polémique entre l'*Echo* et le *Journal de Rouen*, feuille républicaine, un nouveau duel avait lieu. La note suivante, publiée dans les deux journaux à la date du 2 juin 1832, en donne ainsi le résultat :

Une rencontre a eu lieu hier matin dans les prairies au bout du cours entre MM. Olivier et Veuillot, rédacteurs de l'*Echo de Rouen* (1) et MM. Visinet et Roger, rédacteurs du *Journal de Rouen*, par suite d'un article signé V. inséré dans l'*Echo* du 31 mai. Les témoins n'ont pas permis que MM. Roger et Olivier prissent part à

(1) L'*Echo de la Seine-Inférieure* était devenu l'*Echo de Rouen*, en attendant de devenir le *Nouvelliste*.

l'affaire, à moins que soit M. Visinet, soit M. Veuillot ne succombât du premier coup.

M. Visinet, en sa qualité d'offensé, avait choisi l'épée; mais sur l'observation d'un des amis de M. Veuillot, que celui-ci ne savait pas manier cette arme, il s'en est rapporté à la décision des quatre témoins, qui, eux-mêmes, ont remis au sort de prononcer à cet égard. Le sort a prononcé en faveur de M. Veuillot, qui a choisi le pistolet.

Deux coups de pistolet ont été échangés entre MM. Visinet et Veuillot.

M. Veuillot, qui avait refusé de tirer le premier, ayant eu sa redingote traversée d'une balle, les témoins n'ont pas permis que l'affaire fût poussée plus loin.

Louis Veuillot avait refusé de tirer le premier, parce que M. Visinet n'ayant pas maintenu son droit d'imposer l'épée, il voulut lui donner l'avantage du premier coup. Comme on félicitait le jeune journaliste de l'issue de cette rencontre, il montra, en affectant un air chagrin, le trou fait à sa redingote. Ses amis lui offrirent comme consolation une « redingote de combat ».

Cinq mois après, le 2 décembre 1832, il arrivait à Périgueux pour y prendre la direction du *Mémorial de la Dordogne*, journal conservateur placé sous le patronage du général Bugeaud. Cette fois, il était bel et bien rédacteur en chef, et il avait à peine dix-neuf ans !

Il resta quatre ans au *Mémorial*, menant de front la politique et les lettres. En même temps qu'il écrivait des *Premiers-Périgueux*, qui eussent fait merveille à Paris, il publiait, soit dans le *Mémorial*, soit dans une petite revue, le *Montaigne*, des nouvelles et

des fantaisies, où déjà se montrait, à côté de l'esprit le plus mordant, une grande finesse d'observation : le *Secret de Thérèse*, *Eugénie*, le *Manuscrit du curé de Vigermont*, l'*Anneau*, l'*Ame sœur*, le *Bonapartiste*, *Croix-Juste*, la *Hotte des chiffonniers*, *Un déjeuner d'auberge*.

Il voyait du reste beaucoup de monde, et comme il était bon compagnon, il eut tout de suite des amis, presque tous gens de mérite : Armand, marquis d'Hautefort ; Albert de Calvimont, le fondateur du *Montaigne;* Henri Parrot, tout jeune médecin ; Emile Lafon, le peintre ; Louis Catoire, l'architecte du département ; Pierre Magne, le futur ministre de Napoléon III ; Sauveroche, professeur de rhétorique au collège royal, avec lequel il faisait un peu de latin. Il devint bien vite un des habitués de la préfecture, occupée alors par le célèbre et très spirituel M. Romieu. En ces temps lointains, les préfets eux-mêmes avaient de l'esprit. Avec un préfet comme Romieu et un journaliste comme Louis Veuillot, on ne devait pas s'ennuyer à Périgueux. Plus tard, dans l'*Honnête femme*, il s'est fort amusé aux dépens des bonnes gens de... *Chignac :* il a peut-être eu tort, car, pendant quatre ans, il a pris un grand plaisir à fréquenter leurs salons, ne manquant jamais les bals du préfet, du receveur général, du directeur de l'enregistrement et des autres fonctionnaires, et s'y faisant remarquer parmi les plus intrépides danseurs.

A *Chignac*, comme à Rouen, il alla encore sur le terrain, et ce nouveau duel, on le pense bien, ne fut

pas pour nuire à ses succès mondains. Un polémiste amateur avait fait, contre le *Mémorial*, un article agressif signé de ses initiales *E. B.* Louis Veuillot termina ainsi la réponse : — « L'auteur de cet article l'a signé : *E. B.*, c'est incomplet ; il fallait *E. B. T.* »

On se battit au pistolet à quinze pas. Le journaliste essuya le feu de son adversaire, et, comme à Rouen, reçut la balle dans sa redingote. Il était devenu bon tireur, et, en abaissant son arme, visa bien. Le coup ne partit point. On voulut, et son adversaire lui-même le demanda, mettre à son pistolet une autre capsule afin qu'il pût tirer à son tour. Il refusa. M. B., gêné de cette générosité, hésitait à l'accepter. Louis Veuillot dit aux témoins : « Allons ! que ce soit fini et qu'il rentre chez lui ; ses parents peuvent être inquiets. » Le propos sentait la raillerie et le combat pouvait recommencer ; mais les témoins furent sages et l'on en resta là.

Ce troisième duel fut le dernier.

Cependant, à Paris même, on lisait le *Mémorial de la Dordogne*. M. Guizot, en particulier, avait remarqué Louis Veuillot et désirait l'attacher à sa fortune. Lorsqu'il revint au ministère, le 6 septembre 1836, il voulut avoir un journal militant et bien à lui. La *Charte de 1830* fut fondée. On fit venir Veuillot de Périgueux pour en être l'un des principaux rédacteurs. Cette *Charte de 1830*, qui du reste vécut peu, était un organe jeune, varié, à la fois littéraire et politique, militant, bruyant même, et où Louis Veuillot était tout à fait à sa place. Nestor Roqueplan en était

le directeur, Malitourne le rédacteur en chef. Louis Veuillot et M. Léon Masson, son aîné de deux ou trois ans seulement, reçurent la part principale dans la rédaction politique ; après eux, venaient, parmi les rédacteurs de tous les jours, Edmond Texier, mort rédacteur du *Siècle*, et M. Lesieur, alors chef de bureau et plus tard chef de division au ministère de l'instruction publique. Au nombre des collaborateurs littéraires attitrés, figuraient Gérard de Nerval, Théophile Gautier, qui fit là ses premiers feuilletons; M. Forgues, qui bientôt après passa au *National ;* Alphonse Esquiros, Alphonse Royer, Edouard Thierry, qui fut directeur du Théâtre-Français ; Edouard Ourliac, esprit des plus charmants, qui se convertit comme Veuillot et qui écrivit des Contes catholiques et royalistes, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre.

Le ministère Guizot ne tarda pas à tomber, et avec lui la *Charte de 1830* ; on offrit à Veuillot d'entrer à la *Paix*, journal nouvellement fondé et ultra-conservateur ; de la *Paix*, il passa au *Moniteur parisien*, qui devint un peu plus tard le *Moniteur du soir*. Cette feuille du soir était volontiers terne, incolore, amie de l'ombre et du silence. Un tel effacement n'était pas pour plaire au jeune et mordant polémiste. Aussi, le jour où son ami Gustave Olivier, qui partait pour l'Italie, l'Egypte, Constantinople et le Levant, lui proposa de l'accompagner, il fit sur-le-champ sa valise. Quelques jours après, il s'embarquait à Marseille pour Civita-Vecchia. « Je croyais aller à Cons-

tantinople, a-t-il dit, j'allais plus loin : j'allais à Rome, j'allais au baptême... ! »

III

Le 19 mars 1838, il arrivait à Rome. Moins de deux mois après, il se confessait à un jésuite, le Père Rosaven, et il faisait, à Sainte-Marie-Majeure, cette communion du retour qu'il appela sa véritable première communion. Je regrette que son biographe, si précis en toute rencontre, et toujours si complètement informé, ne nous ait pas donné ici la date exacte. La conversion de Louis Veuillot est, en effet, une date mémorable dans l'histoire de l'Eglise au dix-neuvième siècle, — et aussi dans l'histoire des lettres françaises. Resté incrédule, Veuillot n'en fût pas moins devenu un puissant écrivain, mais il n'aurait pas été celui que nous avons eu et qui a pris place parmi les plus grands, à côté de Chateaubriand et de Joseph de Maistre : il n'aurait pas été *LOUIS VEUILLOT*.

Le pèlerinage de Lorette fut le couronnement de ce voyage d'Italie, qu'au jour du départ tant d'autres voyages en pays éloignés devaient suivre. « Ainsi, a-t-il écrit, je n'avais quitté famille et pays, et formé de si longs projets, quelques mois auparavant, que pour aller à Rome; et je n'étais allé à Rome que pour y abjurer soudainement toute ma vie passée au seuil inconnu d'un nouvel avenir. »

Il revint par la Suisse et s'arrêta au collège de Fribourg, chez les Jésuites. Il n'y devait pas seulement faire une bonne retraite et « piocher le rudiment » ; il devait, en outre, s'interroger sur sa vocation et tracer les grandes lignes de sa vie. Il s'y fût attardé volontiers, mais, sur l'avis de son directeur, le Père Geoffroy, il rentra à Paris dans les premiers jours d'août 1838. Dès le 15 octobre, il avait achevé les *Pèlerinages en Suisse*, son premier ouvrage et l'un des meilleurs, livre charmant et puissant, œuvre de foi, d'histoire, de combat, de poésie, rédigé d'après ses notes quotidiennes de pèlerin.

Ses services dans la presse ministérielle lui avaient valu l'emploi de sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur; il le gardera, au moins provisoirement, mais il est bien décidé à ne plus écrire que pour défendre l'Eglise catholique et les intérêts religieux; c'était s'interdire d'écrire dans les feuilles du gouvernement qui, toutes, même les plus conservatrices, étaient neutres et indifférentes dans ces questions, quand, par grand hasard, elles n'étaient pas hostiles. Puisque le livre seul lui reste, il s'y donnera tout entier. Il n'avait pas fini d'écrire les *Pèlerinages de Suisse*, que déjà il préparait d'autres ouvrages. *Pierre Saintive*, le *Saint Rosaire médité*, *Rome et Lorette*, *Agnès de Lauvens* lui trottaient particulièrement en tête. Et pourtant, si quelqu'un était né journaliste, c'était bien lui. Se pouvait-il qu'il ne revînt pas, un jour ou l'autre, au journal?

La presse religieuse, — en dehors de la *Gazette de*

France et de la *Quotidienne*, dont le légitimisme ne pouvait aller à l'ancien rédacteur du *Mémorial de la Dordogne* et de la *Charte de 1830*, — était alors singulièrement effacée. Il y avait bien l'*Univers*, fondé par l'abbé Migne en 1833, cédé en 1834 à M. Bailly, et dont le principal rédacteur, en 1839, était Alexandre de Saint-Chéron, un ancien Saint-Simonien passé à l'Eglise et devenu, de socialiste indécis, catholique pratiquant. Mais, quoique rédigé avec talent, il végétait plutôt qu'il ne vivait, sans abonnés et presque sans lecteurs. Ce fut cette obscurité même et cette pauvreté qui attirèrent Louis Veuillot. Le 16 juin 1839, il y inséra, non pas en qualité de rédacteur ou de collaborateur, mais comme serviteur de la même cause, un feuilleton sur la bénédiction de l'église du couvent des Oiseaux.

L'*Univers*, alors journal du matin, avait ses bureaux rue des Fossés Saint-Jacques, 11. Le n° 11, vu du dehors, ne payait pas de mine, et, au-dedans, donnait moins encore qu'il ne promettait. On avait dit à Louis Veuillot : « Vous aurez vos épreuves ce soir vers dix heures. » Il vint à l'heure indiquée; son frère l'accompagnait.

Pas de lumière à l'entrée, pas de garçon de bureau pour les introduire. Ils poussèrent une porte entr'ouverte : ils étaient dans le bureau de rédaction; salle petite, mal éclairée, sans autres meubles que des chaises à fond de paille et une table chargée de journaux. Deux rédacteurs y travaillaient en silence, l'un vêtu d'une soutane : c'était Melchior du Lac; l'autre,

un laïque armé de ciseaux : c'était Jean Barrier. Entre eux deux une large tabatière placée sur la table ainsi que leurs mouchoirs.

A peine sortis, les deux frères s'écrièrent à la fois en riant : Qu'en dis-tu ?

— Assurément, reprit Louis, après un court silence, ce journal n'est pas riche, mais il vaut tout de même mieux que beaucoup d'autres.... Petit frère, si je refais du journalisme, ce sera probablement là.

En effet, il promit bientôt à M. Bailly de donner de temps à autre au journal, en ami et gratuitement, un article sur un sujet quelconque. Au commencement de 1840, cette collaboration devint à peu près régulière. Elle restait gratuite.

Le 12 février 1840, parut le premier de ses *Propos divers*. Sous ce titre il publia une série de feuilletons qui touchaient à tout et d'où sortit, quelques années plus tard, ce maître livre : les *Libres penseurs*. C'est à partir de là que les hommes de presse, amis ou ennemis, reconnurent en Louis Veuillot un polémiste particulièrement redoutable et que le journal où il écrivait prit rang dans les feuilles qui commandaient l'attention des lettrés.

En même temps, il se livrait à d'autres travaux littéraires et de propagande : une collaboration à la *Revue de Saint Paul* ; la revision — très laborieuse — des *Annales* de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et un travail de même sorte pour les Chartreux. Le concours qu'il donnait à la *Revue de Saint Paul*, aux *Annales*, aux Chartreux, comme celui

qu'il donnait à l'*Univers*, était gratuit. Et cela dura plusieurs années, jusqu'au jour où il devint directeur de l'*Univers*. C'était au commencement de 1843. Il avait vingt-neuf ans. L'heure était venue de conquérir de haute lutte, parmi les journalistes de son temps, la place à laquelle lui donnaient droit son dévouement à l'Eglise, l'ardeur de ses convictions, la puissance et l'éclat de son admirable talent.

Le premier volume de M. Eugène Veuillot conduit le lecteur jusqu'en 1845. Il est d'autant plus intéressant, que l'auteur parle presque toujours en témoin ; il a vécu lui-même ce qu'il raconte, et son livre a par suite l'attrait de véritables Mémoires. Le biographe est-il toujours impartial ? Je ne sais ; mais après tout, il est bon, dans un travail comme celui-ci, qu'il y ait, entre l'auteur et son héros, une étroite communauté d'idées, de sentiments et d'affections. Au total cette *Vie* de Louis Veuillot s'annonce comme une belle œuvre. C'est un bon livre et qui fera du bien.

J'y signalerai une toute petite erreur, qui, comme on va le voir, ne touche pas au fond de l'œuvre. En 1837, alors qu'il rédigeait la *Charte de 1830*, Louis Veuillot fut conduit par son ami Romieu au foyer des acteurs de la Comédie française. « Ce ne fut pas sans quelque orgueil, écrit M. Eugène Veuillot, qu'il reçut l'autorisation d'y revenir. Il vit de près, sous les mêmes auspices, quelques acteurs et actrices en renom, notamment Mlle Mars, *âgée alors de trente-huit ans* et la plus brillante des jeunes premières... » M. Jal, dans son *Dictionnaire de Biogra-*

phie, a publié l'acte de baptême de Mlle Mars, relevé par lui sur les registres de Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle était née le 9 février 1779. En 1837, elle avait donc, non pas *trente-huit ans mais cinquante-huit*, ou, pour parler moins brutalement,

Onze lustres complets surchargés de trois ans.

25 juin 1899.

XIV

HENRY NEWMAN

ET LE MOUVEMENT D'OXFORD (1)

I

Au lendemain de Waterloo, les catholiques anglais, les *papistes*, comme on les appelait, étaient si peu nombreux qu'il semblait vraiment qu'ils ne comptassent plus. Ils étaient à peine une « pincée », et c'était désormais une « quantité négligeable ». A peine atteignaient-ils dans l'Angleterre proprement dite, le chiffre de 160.000. Pas d'évêques, mais comme en pays de mission, de simples vicaires apostoliques, alors au nombre de quatre. Les prêtres, quatre cents environ, vivaient presque cachés en souvenir des persécutions, et n'osaient porter aucun costume qui révélât leur caractère.

Les églises, ou, pour parler plus juste, les chapelles

(1) *La Renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle.* Première partie : *Newman et le mouvement d'Oxford*, par Paul Thureau-Dangin, de l'Académie française. Un volume in-8°, Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 1899.

étaient rares, sans signe extérieur, dissimulées dans les coins les plus obscurs des villes. Quelque téméraire s'oubliait-il à élever une croix sur la porte d'une de ces chapelles, la police la faisait aussitôt supprimer, par crainte d'une émeute. Dans ces chapelles mêmes, rarement un office solennel, une grand'messe, une bénédiction du Saint-Sacrement; on eût dit que la prière n'était permise qu'à voix basse; dans presque toutes, on ne célébrait la messe que deux fois par semaine; ce seul mot de messe faisait peur; on ne disait pas : « aller à la messe », mais « aller aux prières ». L'Eglise catholique, si elle n'avait plus à craindre la persécution violente, se faisait donc aussi humble que possible et tâchait presque d'être invisible. Un témoin autorisé entre tous, Newman, dans un sermon prononcé quelques années après sa conversion, a tracé de cet état de choses une saisissante peinture :

Dans cette contrée, il n'y avait plus d'église catholique; il n'y avait plus même de communauté catholique, mais un petit nombre d'adhérents à la vieille religion, passant silencieux et tristes, comme un souvenir de ce qui avait été. Les « catholiques romains » n'étaient pas une secte... un corps si petit qu'il fût, représentant la grande communion du dehors, mais une simple poignée d'individus que l'on pouvait compter, comme les pierres et les débris du grand déluge... Ici, c'était une bande de pauvres irlandais, allant et venant au temps de la moisson, ou une colonie des mêmes dans un quartier misérable de la grande métropole; là, peut-être, c'était un homme âgé que l'on voyait se promener dans les rues, grave, solitaire,

étrange, quoique de noble maintien, et dont on disait qu'il était de bonne famille et « catholique romain »; c'était une maison de vieux style, de sombre apparence, enfermée derrière de grands murs, avec une porte de fer, des ifs : on racontait que là vivaient des « catholiques romains »; mais qui ils étaient, ce qu'ils faisaient, ce qu'on voulait dire quand on les appellait catholiques romains, nul n'aurait pu l'expliquer; on savait seulement que cela sonnait mal et parlait de formalisme et de superstition...

« Telle était à peu près la connaissance qu'avaient du christianisme les païens de l'ancien temps, qui persécutaient les fidèles et cherchaient à les faire disparaître de la face de la terre, et qui les appelaient ensuite *gens lucifuga*, une race qui fuit la lumière du jour. On ne retrouvait les catholiques, en Angleterre, que dans les endroits reculés, dans les ruelles, dans les caves, dans les mansardes ou dans la solitude de la campagne, séparés de la foule au milieu de laquelle ils vivaient; on les entrevoyait seulement dans l'obscurité, à travers le brouillard ou le crépuscule, fantômes fuyant de ci, de là, devant les fiers protestants, maîtres de la terre. A la fin, ils devinrent si faibles, tombèrent si bas que le dédain fit naître la pitié; et les plus généreux parmi leurs tyrans commencèrent à désirer de leur accorder quelque faveur, persuadés que leurs opinions étaient trop absurdes pour trouver des prosélytes, et qu'eux-mêmes, si on leur accordait une position plus importante dans l'Etat, ne tarderaient pas à renoncer à leurs doctrines et à en rougir.

Tel était le catholicisme en Angleterre dans le premier quart du siècle. Aujourd'hui, quel changement! Au lieu de 160.000 catholiques, on en compte, dans la seule Angleterre, en dehors de l'Irlande et de l'Ecosse, environ 1.500.000. En place des quatre

pauvres vicaires apostoliques et de leurs quatre cents prêtres, une hiérarchie normalement constituée avec dix-sept évêques, dont un archevêque, trois mille prêtres, des ordres religieux de toutes sortes. Les conversions sont d'environ six cents par mois. Les églises, les chapelles, les couvents, partout multipliés, loin de se dissimuler, se dressent au milieu des cités, proclamant hautement, par leur ornementation extérieure, la foi des fidèles. Toutes les splendeurs liturgiques dont il avait fallu se priver pendant plusieurs siècles s'épanouissent à l'intérieur de ces églises. Bien plus, le culte déborde au dehors et, dans les rues des villes ou à travers la campagne, les processions, avec bannières, crucifix, prêtres et acolytes en costumes, se développent librement, comme elles ne pourraient le faire en beaucoup de pays catholiques. Le public protestant assiste sans émoi, parfois même avec sympathie et respect, à ces manifestations qui l'eussent autrefois exaspéré. C'est ce que constatait récemment, avec un étonnement douloureux, l'évêque anglican de Liverpool; il se lamentait, dans une allocution à son clergé, de ne plus trouver autour de lui « cette aversion pour le papisme, générale naguère dans le royaume ».

Légalement et socialement, presque plus rien ne subsiste des anciennes séparations entre les catholiques et le reste de la nation. Les deux races se sont réconciliées et fondues. Le papiste est redevenu un Anglais comme un autre, ayant mêmes sentiments et

mêmes droits (1). Les catholiques ont pied au Parlement, occupent quarante et un sièges à la Chambre des lords et ont presque toujours quelqu'un des leurs au ministère : tel avait été lord Ripon dans le cabinet libéral, et tel est le duc de Norfolk dans le ministère de lord Salisbury. Sur un point particulier, ils avaient persisté à s'exclure, alors que la loi leur ouvrait les portes : par l'effet d'une interdiction de leurs autorités religieuses, ils se privaient d'envoyer leurs fils aux universités d'Oxford et de Cambridge ; cette interdiction a été levée récemment, et les jeunes catholiques commencent à fréquenter les deux grandes universités ; le clergé y envoie même quelques-uns de ses sujets ; les jésuites ont une maison à Oxford, les bénédictins et les prêtres séculiers à Cambridge. Pour qui sait l'influence intellectuelle et sociale d'Oxford et de Cambridge dans la vie anglaise et aussi l'importance des liens de camaraderie qui s'y nouent, un tel fait est gros de conséquence ; plus que tout le reste, il contribuera à abaisser ce qui peut encore rester des vieilles barrières et permettra d'atteindre le but que, dès 1867, Manning proposait à ses coreligionnaires, quand il insistait sur la nécessité de « mettre l'Eglise catholique en contact avec l'intelligence et la conscience de la nation. »

Ce n'est pas seulement aux catholiques, considérés individuellement, que place a été faite dans la société

(1) Seuls, le roi ou la reine, les héritiers directs de la couronne, le *lord chancellor* et le vice-roi de l'Irlande doivent encore être protestants.

anglaise, c'est à l'Eglise elle-même. Ses dignitaires, naguère proscrits ou tout au moins ignorés, sont maintenant reconnus comme de hautes autorités morales. On a vu le cardinal Manning et, après lui, le cardinal Vaughan, appelés à siéger, à côté des évêques anglicans, dans les cérémonies publiques ou dans les comités des grandes œuvres philantropiques et moralisatrices. C'est, du reste, plus qu'une importance officielle, c'est une véritable popularité qu'ont acquise certains grands catholiques anglais. On en put juger à la mort de Newman et de Manning : leurs obsèques eurent le caractère d'une manifestation nationale. Les portraits des deux illustres convertis ont été mis en place d'honneur dans les collèges d'Oriel et de Balliol à Oxford, et la statue du premier d'entre eux s'élève, à Londres, sur le terre-plein de l'église de l'Oratoire.

En 1897, les Anglais fêtaient, on sait avec quel retentissement, le jubilé de la reine, et c'était l'occasion pour eux de repasser les événements accomplis pendant « l'ère victorienne », de se féliciter des résultats obtenus, de s'enorgueillir des progrès réalisés. On conçoit que les catholiques anglais n'aient pas été les derniers à s'associer à ce patriotique *Te Deum*, et que leur porte-parole, le cardinal Vaughan (1), ait, à ce propos, célébré, comme en un chœur de triomphe et de reconnaissance, l'étonnante transformation qui s'était opérée dans son église, « sous la protection de la liberté civile et religieuse », garantie par la législa-

(1) Successeur de Mgr Wiseman et de Mgr Manning comme archevêque de Londres.

tion anglaise; et il ajoutait : « Nous rappelons ces faits, non pour nous vanter sottement, mais par gratitude pour le bon accueil que nous a fait l'Angleterre, et surtout par gratitude envers Dieu qui, seul, rebâtit les murs de Sion. »

II

M. Thureau-Dangin a entrepris de raconter ce réveil de la vie religieuse, cette renaissance catholique en Angleterre. Il convient tout d'abord de le féliciter du choix de son sujet. Il n'en est guère de plus beau, puisqu'aussi bien l'histoire des âmes est, de toutes, la plus intéressante, la plus curieuse, et souvent même la plus dramatique.

« Deux faits, dit notre historien, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, avaient un peu atténué les préventions contre les papistes. C'est d'abord l'émigration, en Angleterre, de milliers de prêtres français proscrits par la Révolution : ils furent bien accueillis et, par leurs vertus, forcèrent l'estime de leurs hôtes... » — Sur ce fait considérable de l'émigration ecclésiastique en Angleterre et sur ses conséquences, M. Thureau-Dangin se borne à ces quelques lignes ; peut-être ne sont-elles pas suffisantes.

Les prêtres français réfugiés furent au nombre de 10.000; ils ne restèrent pas moins de dix ans, de 1792 à 1802. A très peu d'exceptions près, ils étaient abso-

lument dénués de ressources. La population presque tout entière leur vint en aide avec une générosité admirable. Les quelques voix qui essayèrent de crier à l'invasion du papisme furent vite étouffées, et ce fut l'épiscopat anglais lui-même qui prit l'initiative du mouvement en faveur des exilés. Des chaires anglicanes et même presbytériennes partaient des éloges publics pour ce clergé français qui avait tout sacrifié à sa foi et à sa conscience. L'Université d'Oxford fit tirer quatre mille exemplaires du Nouveau Testament sur l'édition de la Vulgate pour les distribuer aux prêtres qui en manquaient. Mgr Dillon, archevêque de Narbonne, remercia en ces termes, dans un discours prononcé à Londres, les généreux donateurs :

« J'ouvre un Nouveau Testament, et je lis à la première page : *Imprimé d'après l'édition de la Vulgate et publié par les soins et aux frais de l'Université d'Oxford pour l'usage du clergé français réfugié en Angleterre...* Dieu de concorde et de paix, elles sont donc adoucies ces préventions les plus amères de toutes, celles qui naissent de l'opposition des sentiments en matière religieuse ! C'est une société de savants illustres d'une autre communion que la nôtre, qui a pensé que, quelque abondantes que fussent les largesses du gouvernement à notre égard, elles ne correspondaient pas à tous nos genres de besoins ! *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* »

Les prêtres français purent se livrer librement aux exercices de leur culte. « Londres, ennemi si déclaré

du papisme, peu de temps auparavant, et de toutes ses cérémonies, dit un réfugié, l'abbé Baston, se trouva avoir journellement plus de messes que la plus grande ville de l'univers (Rome exceptée) où la religion catholique est dominante ». Notre clergé prêta le concours le plus utile au clergé anglais dans les travaux d'éducation et d'évangélisation. Toute liberté fut laissée aux pionniers les plus hardis de la charité, en particulier à l'abbé Carron, pour la fondation des œuvres multiples, écoles, orphelinats, chapelles et secours, destinés à opposer, avec le concours de la générosité publique, toutes les formes de l'assistance à toutes les formes de la misère (1).

Aux témoignages de gratitude si souvent et si justement renouvelés par les évêques français, Pie VI, par des lettres solennelles, ajouta les remerciements du chef de l'Eglise. « Bientôt, dit M. l'abbé Sicard, après le rétablissement de l'ordre, après la signature du Concordat, les exilés reprendront le chemin de la France sans avoir payé à leurs hôtes leur dette de reconnaissance autrement qu'en paroles. Qui sait pourtant? Le spectacle de leur vie, de leur résignation, de leur foi, aura créé dans ce pays protestant bien des sympathies pour une religion qui inspire de telles vertus et de tels sacrifices. Le bill de tolérance de 1791 avait donné le signal de la liberté des catholiques en Angleterre. Il restait à mêler à la nation une légion

(1) L'abbé Sicard, *les évêques et les prêtres français pendant l'Emigration*. — *Correspondant* du 10 mars 1899.

de catholiques et de prêtres. Des années de vie commune prouvèrent aux plus prévenus que les papistes n'étaient pas coupables des noirceurs qui leur étaient imputées. Tout ce qui rapproche les hommes, rapproche les opinions. La Grande-Bretagne, en ouvrant toutes grandes ses portes au clergé français, préparait de ses mains une large brèche dans le bloc de ses préjugés séculaires. On a pu dire avec vérité que du séjour du clergé français en Angleterre date le mouvement de cette nation vers le catholicisme. »

M. Villemain rapporte, à ce sujet, dans ses *Souvenirs contemporains*, un mot qui doit ici trouver place. Quelques années plus tard, comme on exprimait à un membre du Parlement l'étonnement qu'il y eût tant de députés catholiques dans la Chambre des communes : « Ah! oui, cela est singulier, répondit-il, mais que voulez-vous, dans l'intervalle, il y a eu 1793 et l'émigration du clergé catholique français (1) ! »

Un second fait contribua aussi, dans la première partie de ce siècle, notamment de 1815 à 1830, à atténuer les préventions anti-papistes. Ce second fait, d'un tout autre ordre que le premier, est ainsi indiqué par M. Thureau-Dangin : « C'est l'influence considérable des romans de Walter Scott, qui habituèrent les imaginations anglaises à sympathiser avec des personnages catholiques; en octobre 1896, à Nottingham, Mgr Harnet a fait une lecture sur *Sir Walter Scott andt he Revival of catholic sympathies.* » Ici en-

(1) Villemain, *Souvenirs contemporains*, T. I, p. 442,

core, j'aurais voulu que l'historien entrât dans quelques détails. J'ai un faible, et je ne m'en cache pas, pour Walter Scott. Il m'eût été agréable de retrouver, à l'origine de la renaissance catholique en Angleterre au dix-neuvième siècle, le nom de cet homme de génie et de ce grand homme de bien.

Mais ce qui, plus encore que les romans de Walter Scott, contribua à dissiper les préjugés anticatholiques, ce fut un volume de vers, publié en 1827. L'auteur, sur lequel M. Thureau-Dangin s'est, avec raison, longuement étendu, était un curé de village. Né en 1792, d'une famille d'ecclésiastiques où l'on gardait pieusement les traditions des *non jurors* (1), John Keble s'était acquis tout jeune, un grand renom à Oxford. *Fellow* (2) d'Oriel, le plus renommé alors des collèges d'Oxford, il semble appelé à la plus brillante carrière universitaire. Mais le succès lui fait peur, et il va s'enfermer dans un presbytère de campagne.

D'une piété sincère, d'une candeur d'enfant, mortifié, jeûnant tous les vendredis, il était resté fidèle aux

(1) On appelait ainsi ces quatre cents prêtres et huit évêques, dont le primat de Cantorbury, qui, après la révolution de 1688 et la chute des Stuarts, se crurent tenus de refuser le serment d'allégeance à l'usurpateur, et qui, exclus de leurs postes, furent remplacés par des hommes d'opinion contraire.

(2) Le titre de *fellow* était une sorte de bénéfice conféré, après un concours jugé par les fellows en exercice, à l'élite des gradés de chaque collège. Le plus souvent, les *fellows* résidaient dans le collège. A cette époque encore, le mariage faisait perdre le titre de *fellow*.

idées de sa première éducation, très *High Church* (1), mais il ne songeait pas à les répandre. Dès 1819, il a pris l'habitude d'épancher les sentiments qui débordent de son âme, en composant de courtes hymnes; c'est comme un encens qu'il aime à faire monter vers le ciel. Peu à peu, son recueil s'étend, et il se trouve bientôt avoir écrit des cantiques pour chaque dimanche et chaque fête, ainsi que pour les principaux actes de la vie chrétienne. Les livrer au public, il n'y songe pas; mais ses amis ne se résignent pas à voir ces petits poèmes, qu'ils croient appelés à faire du bien, rester ainsi ignorés : ils font à Keble un devoir de les imprimer. Celui-ci résiste longtemps; il finit par céder aux instances de son vieux père, qui demande à voir cette publication avant sa mort.

Le livre paraît en 1827, sans signature, sous ce titre *The Christian Year*. Contrairement à l'attente de l'auteur, le succès est tout de suite très grand, et le recueil se répand dans toutes les mains. L'œuvre était d'un poète, mais elle était surtout d'un chrétien. Newman a dit du *Christian Year* : « S'il est possible de trouver des poèmes pour relever dans l'abattement, pour réconforter dans l'angoisse, pour soutenir ceux qui sont las, pour en imposer aux mondains, pour inspirer la résignation aux impatients, le calme aux effrayés et aux agités, ce sont bien ceux-ci. »

Pour n'être en rien didactiques et dogmatiques,

(1) Les *clergymen* appartenant au *High Church* cherchaient à conserver dans l'Eglise le plus possible du dogme et de l'organisation catholiques.

ces hymnes ne s'en trouvaient pas moins servir plus efficacement que bien des prédications et des controverses, les idées *High Church*. Inspirées des doctrines de l'auteur sur la dignité et l'autorité de l'Eglise, sur le sérieux des croyances, sur les mystères de la foi, sur la sainteté du culte, sur la grâce des sacrements, sur la communion des saints, elles suscitaient une piété qui supposait ces doctrines ou y conduisait; elles créaient, presque sans qu'on s'en doutât et, par suite, sans qu'on s'en méfiât, un état d'âme qui préparait le retour à un christianisme moins incomplet et plus vivant.

Dans le succès inattendu de ce livre, John Klebe ne vit pas une raison de sortir de sa réserve et de se faire le *leader* d'une évolution religieuse. Pas plus après qu'avant, il ne se croyait destiné à un premier rôle et apte à le tenir. Aussi bien, celui qui doit tenir ce premier rôle, et qui le remplira avec un éclat incomparable, va entrer en scène à ce moment même. En 1827, il est *tutor* (1) à ce collège d'Oriel, où John Keble a laissé une si douce et si pure renommée; en 1828, il prend possession de la chaire de Sainte-Marie, qui sera sienne pendant quinze années, et il commence à y faire entendre la parole d'un accent si nouveau et si pénétrant qui a réveillé la conscience endormie de l'Angleterre. Ce *tutor* d'Oriel, ce prédicateur de Sainte-Marie, c'est John Henry Newman.

(1) Le *tutor*, choisi parmi les *fellows*, faisait auprès des étudiants l'office d'un répétiteur.

III

Né en 1801, fils d'un banquier de Londres (1), Henri Newman avait reçu de sa mère, qui descendait de huguenots français, une éducation religieuse tout imprégnée de calvinisme. Ces premières impressions avaient été confirmées, dès le collège, par la lecture des théologiens de l'école *évangélicale* (2). Plein de préventions contre le catholicisme, il croyait fermement que le Pape était l'Antechrist prédit par Daniel, saint Paul et saint Jean; telle était sa passion d'écolier protestant, qu'il avait effacé, dans son *Gradus ad Parnassum*, les épithètes qui accompagnaient le mot Pape, comme *vicarius Christi*, *sacer interpres*, et les avait remplacées par des qualifications injurieuses. Et cependant, par une contradiction mystérieuse, dès l'âge de quinze ans, une pensée, fort discordante avec son protestantisme, s'emparait de lui : c'est que Dieu voulait qu'il vécût dans le célibat.

(1) La banque de M. Newman croula dans la crise de 1815.

(2) Né à la suite du méthodisme, le mouvement *évangélical* se manifestait par un développement de piété individuelle, et surtout par l'impulsion donnée aux œuvres philanthropiques. Wilberforce est le grand nom de cette école. Seulement, des *évangélicals* plus encore peut-être que des méthodistes, on peut dire que, loin de revenir aux idées catholiques, tout chez eux tendait à pousser l'anglicanisme plus avant dans le protestantisme. Ils n'avaient à peu près aucune notion de l'Eglise, corps vivant et visible, de l'épiscopat dépositaire de la succession apostolique, du prêtre ministre des sacrements. Pour eux, le

Ecolier précoce, il avait seize ans à peine quand, en décembre 1816, il fut admis dans *Trinity college*, à Oxford. Vers dix-huit ans quelques velléités d'ambition séculière lui traversent un moment l'imagination, mais elles ne durent pas, et il se décide pour la carrière ecclésiastique.

En 1822, il est nommé *fellow d'Oriel* et il y rencontre un homme qui tiendra avec lui la première place dans le mouvement d'Oxford, Edward Bouverie Pusey. Plus âgé d'un an que Newman ; nommé, un an après lui, *fellow d'Oriel*, il avait été élevé par sa mère dans les principes *High Church ;* il tenait d'elle ses convictions et ses habitudes religieuses, entre autres, une grande dévotion au *Prayer Book* (1) et une foi, alors assez rare, en la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Les relations des deux *fellows* ne tardèrent pas à devenir intimes, elles allaient d'ailleurs être momentanément interrompues par le départ de Pusey pour l'Allemagne. Voulant

dissident, de quelque secte qu'il fût, était un frère, tandis que le papiste était l'ennemi détesté et redouté ; ils voulaient, avant tout, préserver l'anglicanisme de ce qui sentait, de près ou de loin, le catholicisme.

(1) Le *Prayer Book*, livre de prières officiel de l'Eglise anglicane, est une compilation tirée de sources catholiques, du bréviaire, du missel, du rituel, du pontifical ; il contient tout ce qui est nécessaire au culte et au cérémonial. Rédigé pour la première fois en 1549, il a été successivement revisé en 1552, 1559 et 1662. Le parti *High Church* s'est toujours appuyé sur le *Prayer Book*. Il estime que, grâce à l'autorité qui n'a jamais été absolument méconnue de ce livre, une certaine tradition catholique s'est toujours maintenue dans l'église d'Angleterre.

étudier sur place la critique biblique d'outre-Rhin, dont il pressentait l'invasion prochaine en Angleterre, il fit à deux reprises, en 1825 d'abord, ensuite en 1826 et 1827, d'assez longs séjours à Gœttingen.

Par suite de ces voyages en Allemagne, Pusey fut amené à retarder son ordination, à laquelle il aspirait depuis l'enfance. Newman n'avait pas les mêmes raisons d'attendre, il reçut les ordres en 1824 et fut aussitôt *curate* (1) de Saint-Clément, l'une des paroisses d'Oxford. L'année suivante, le directeur du collège d'Alban Hall, le choisissait pour vice-principal. Un nouveau pas, plus considérable, fut sa nomination, en 1826, à l'un des quatre postes de *tutor* dans le collège d'Oriel; enfin, en 1828, il fut appelé à l'important *vicarage* de Sainte-Marie, l'église de l'Université.

C'est alors qu'à la suite de ses premiers tâtonnements entre l'*Evangélicanisme* et le *latitudinarisme* (2), ses idées prennent une direction nouvelle. Lui-même a fixé vers 1827 et 1828 le moment où il a commencé, suivant son expression, à « se dégager des ombres du libéralisme ». Déjà, à cette époque, une sorte d'instinct secret, qui devait persister jusqu'à sa conversion au catholicisme, lui donnait l'impression que « son

(1) On sait que, dans l'Eglise d'Angleterre, c'est le *vicar* qui est ce que nous appellerions en France le curé, tandis que celui qui remplit les fonctions de vicaire se nomme *curate*.

(2) Les partisans de cette doctrine très répandue en Angleterre dans les XVIe et XVIIe siècles, Cudworth, Burnet, Clarke, Chilingworth, etc., se préoccupaient surtout d'éviter les polémiques religieuses et leurs funestes conséquences, et pour obtenir ce résultat, ils revendiquaient la plus grande latitude dans l'interprétation de la Bible.

esprit n'avait pas trouvé son repos définitif et qu'il était en voyage »; dans une note de ce temps, qu'il a retrouvée plus tard, il parlait de lui-même, comme « étant présentement au collège d'Oriel, avançant lentement et conduit en aveugle par la main de Dieu, ne sachant où Celui-ci le mène. »

En 1832, il accompagna en Italie son ami Hurrell Froude, l'un des *tutors* d'Oriel, à qui les médecins avaient ordonné le séjour du midi. Arrivés à Rome dans les premiers jours de mars, ils y restèrent cinq semaines, se tenant généralement à l'écart du monde catholique et ne cherchant aucunement à pénétrer sa vie intime. Leur seule démarche un peu significative est une visite au recteur du collège catholique anglais : c'était un personnage jouissant déjà d'un certain renom et qui devait exercer une action considérable sur les destinées religieuses de l'Angleterre : il s'appelait Wiseman. Newman et Froude l'interrogent sur les conditions auxquelles un rapprochement pourrait s'établir entre les deux Eglises; ils sortent de l'entretien, charmés de l'accueil du recteur, mais convaincus que la doctrine romaine sur l'autorité des conciles en général, du concile de Trente en particulier, rend tout accord impossible. Pour Newman, Rome est toujours la « grande ennemie de Dieu », la « Bête » maudite de l'Apocalypse, et il écrit à sa sœur : « Quant au système catholique *romain*, je l'ai toujours tant détesté que je ne puis le détester davantage; mais quant au système catholique, je lui reste plus attaché que jamais. »

Après une course en Sicile, Newman rentra en Angleterre le 9 juillet 1833. Quelques jours après, commençait ce qu'on a appelé le « Mouvement d'Oxford. »

IV

En arrivant, Newman trouvait ses amis fort émus du *bill* qui supprimait une partie des évêchés de l'Eglise anglicane en Irlande. Tous étaient persuadés que cette première atteinte, portée par l'Etat aux droits de l'Eglise, allait être suivie de plusieurs autres. Keble, d'ordinaire peu disposé à se mettre en avant et à batailler, n'était pas le moins excité. Ce fut lui qui jeta le cri d'alarme. Appelé, le 14 juillet, à prêcher le sermon des assises devant l'Université d'Oxford, il rappela que « l'Angleterre, en tant que nation chrétienne, était une partie de l'Eglise du Christ, et qu'elle était liée, dans toute sa législation et sa politique, par les lois fondamentales de cette Eglise. » Il déclara que renier ce principe, comme il était fait par le bill en question, c'était répudier la souveraineté de Dieu, et, pour un tel acte, le mot d' « apostasie » ne lui parut pas trop fort. Il proclama enfin que, dans une telle crise, tout fidèle *churchman* devait se dévouer entièrement à la cause de « l'Eglise apostolique ». Aussitôt imprimé sous ce titre : l'*Apostasie nationale*, avec une préface pressant les

churchmen de considérer quel devoir leur imposent « l'intrusion » et « l'usurpation » de l'Etat, ce discours eut un grand retentissement : Newman a écrit plus tard « qu'il avait toujours regardé et fêté le jour où il avait été prononcé, comme le point de départ du *Mouvement.* »

Le 9 septembre suivant, paraissait un écrit de trois pages, sans signature, qui débutait ainsi : « *A mes frères, dans le sacré ministère, les prêtres et les diacres de l'Eglise du Christ en Angleterre, ordonnés pour cela par le Saint-Esprit et l'imposition des mains.* — Compagnons de travail, je ne suis que l'un de vous, — un prêtre; si je vous cache mon nom, c'est de peur de m'arroger trop d'importance, en parlant en mon propre nom. Mais je dois parler ; car les temps sont très mauvais, et personne ne parle contre eux. »

C'était le premier de ces *Tracts for the Times*, qui allaient introduire dans l'anglicanisme les idées et les pratiques catholiques et dont l'aboutissement logique était le retour au catholicisme. L'auteur rappelait en termes vifs, nets, pressants, à ce clergé qui l'avait oublié, que son pouvoir ne dépend pas de l'Etat, qu'il doit y avoir un don de Dieu, transmis sans interruption des apôtres aux évêques et des évêques aux prêtres qu'ils ont ordonnés. Et ainsi il s'efforçait de lui rendre la conscience, depuis trop longtemps perdue, de son autorité, de sa dignité, de sa grandeur, de lui faire entrevoir une conception plus surnaturelle de l'Eglise et de la religion.

L'auteur du *tract* était Newman.

D'autres *tracts* suivent, coup sur coup, en septembre et dans les mois suivants. Ils ont même aspect, même caractère que le premier, et, comme lui, se réduisent à quelques feuillets (1). Pas de signature; on a seulement soin de faire savoir que ces écrits émanent d'Oxford. Le plus grand nombre d'entre eux (neuf sur les dix-sept premiers) et aussi les plus brillants, les plus saisissants sont de Newman. On peut discerner chez lui, dès cette première période des *tracts*, quelques doctrines principales sur lesquelles il est bien fixé, et qu'il met tout de suite en relief. D'abord, comme direction générale, il veut défaire ce qui a été fait depuis cent cinquante ans pour *protestantiser* l'Eglise d'Angleterre, et par contre, veut y revivifier certaines doctrines qu'on y a laissé mourir; du protestantisme, il répudie le mot et la chose.

En second lieu, pour réagir contre les tendances latitudinaires de l'école « libérale », il professe que le dogme est le fondement nécessaire de la religion. Il soutient le principe d'une Eglise visible instituée par Dieu, se perpétuant et se gouvernant par des évêques qui tiennent leur pouvoir de la succession apostolique, ayant autorité pour enseigner et administrer les sacrements.

Il proclame enfin que cette Eglise, par son origine divine, est indépendante de l'Etat, avec lequel elle a

(1) « Un *tract* est assez long, écrit Newman, dans une de ses lettres, s'il remplit quatre pages in-8°. » Quelques-uns cependant ont sept, huit et même onze pages.

pu être unie, mais auquel elle ne doit plus être subordonnée comme elle l'a été depuis la Réforme ; indépendance jugée par lui si essentielle qu'au besoin, pour la garantir, il ne reculerait pas devant la séparation, le *disestablishment*.

A la fin de 1834, quarante-six *tracts* avaient été publiés. Ce fut la matière d'un premier volume. Ils continuèrent en 1835, et, pendant le premier semestre, on en compta encore une vingtaine. Toutefois, vers le milieu de cette année, apparurent quelques signes de fatigue. Newman, sur qui retombait presque toute la charge, désirait se réserver le temps de travaux de plus longue haleine. Parmi ses collaborateurs, tous n'avaient pas également réussi. Si le *tract*, sous la forme qu'on lui avait donnée jusqu'alors, avait été excellent pour ouvrir la campagne, à le trop prolonger, ne risquait-on pas de l'user? Newman en vint à envisager sérieusement l'idée d'interrompre ses publications. « Les *tracts* sont morts, ou *in extremis* », écrivait-il à Froude, le 9 août 1835.

C'est à ce moment critique que l'accession d'un collaborateur considérable vint leur redonner une impulsion nouvelle. Ce collaborateur était l'ancien *fellow* d'Oriel, le docteur Pusey. Il arrivera même tout à l'heure que ce mouvement d'Oxford, dont Henry Newman a été le Christophe Colomb, recevra le nom d'Edward Pusey et s'appellera le *Puseyisme*.

9 juillet 1899.

XV

NEWMAN

ET LE MOUVEMENT D'OXFORD

(*Suite et fin*)

I

Le docteur Pusey, malgré l'amitié qui l'unissait à Newman, n'avait pas fait partie, à l'origine, de ceux qu'on appelait les *tractarians*. A la fin de 1833, il avait bien consenti à donner, pour être inséré dans les *tracts*, un travail sur le jeûne, où il s'attaquait à ceux qui ne voulaient pas s'astreindre aux jeûnes ou abstinences indiqués dans le *Prayer Book*, spécialement à l'abstinence du vendredi. Mais, pour bien marquer qu'il n'acceptait que la responsabilité de son propre écrit et qu'il ne se confondait pas avec les autres rédacteurs, il avait exigé que son *tract*, à la différence des autres, fût signé de ses initiales.

Cependant, sous l'influence de ses relations, de plus en plus intimes, avec Newman, et aussi sous

celle des idées qui fermentaient dans le monde ecclésiastique, Pusey se rapprochait chaque jour davantage des auteurs du Mouvement. Enfin, au milieu de 1835, au moment où les premiers combattants, fatigués, songeaient à désarmer, il se décida à entrer à son tour dans la bataille : il apporta à Newman, pour être publiée en *tracts*, une étude sur le baptême à laquelle il travaillait depuis plus d'une année. Son but était de rétablir la notion de ce sacrement, singulièrement obscurcie autour de lui. Beaucoup de membres de l'Eglise anglicane, en effet, avaient fini par voir dans le baptême seulement un signe et non la réalité de l'action régénératrice de Dieu ; de là l'indifférence et la négligence avec laquelle ils l'administraient : ils s'inquiétaient peu que l'eau n'atteignît que les vêtements de l'enfant : parfois le *clergyman* se contentait d'asperger de loin tout un groupe.

Par l'importance de sa situation — il était chanoine de Christ-Church et *regius professor* d'hébreu à l'Université d'Oxford, — par l'estime générale dont il jouissait, la dignité de sa vie, la notoriété de ses vertus, Pusey était, pour le Mouvement, une précieuse recrue. Du coup, il assurait la continuation des *tracts*, mais, en même temps, il en modifiait sensiblement le caractère. Son étude sur le baptême n'était pas renfermée en quelques pages, comme les *tracts* précédents ; c'était un traité complet, un peu pesant, mais solide, grave, qui forma trois *tracts* d'environ cent pages chacun. L'effet en a été comparé à « la venue d'une batterie de grosse artillererie sur un

champ de bataille où il n'y avait eu jusqu'alors que des escarmouches de mousqueterie ».

Le *professor regius* se dévoua de tout cœur à cette tâche nouvelle. Pour provoquer et aider les études qui devaient désormais faire le fond des *tracts*, il institua une « société théologique » qui tenait ses séances chez lui : la première eut lieu le 12 novembre 1835. Il décida, en outre, d'entreprendre sous sa direction et sous celle de Keble et de Newman, la publication d'une « Bibliothèque des Pères de la sainte Eglise catholique avant la division de l'Orient et de l'Occident, traduite en anglais (1) ». Depuis cent cinquante ans, l'Eglise d'Angleterre avait à peu près complètement perdu de vue les Pères; elle les tenait même en suspicion. Les *tractarians* étaient, au contraire, tenus de les étudier, puisque l'un de leurs principes était d'en appeler à l'Eglise primitive. « Ces publications, expliquait Pusey, feront sentir aux adhérents réfléchis du Mouvement que les Pères sont derrière eux, et, avec les Pères, cette Eglise ancienne, non divisée, dont les Pères sont les représentants. »

Par cette activité, le docteur Pusey prenait rang comme l'un des *leaders* du Mouvement d'Oxford. Pour le public, il en devenait même, à raison de sa situation officielle, le représentant le plus imposant. Jusqu'alors ceux qui cherchaient à rapetisser ce Mouvement, en affectant d'y voir l'entreprise person-

(1) Il a paru de cette « Bibliothèque des Pères » environ cinquante volumes.

nelle d'un chef de parti, l'appelaient *newmanism* ou, par malice l'appelaient *newmania*. Désormais, on dira de préférence *puseyism*. Mais cela ne fera pas que Newman n'ait été ici l'initiateur, et qu'il ne soit resté jusqu'à la fin le véritable chef. Non seulement il était supérieur à son ami par l'étendue, la spontanéité et la souplesse de son génie, mais il savait s'approcher beaucoup plus des âmes et exercer sur elles une action beaucoup plus pénétrante. Tandis que le *professor regius* vivait retiré, absorbé dans ses travaux, Newman se mêlait aux conversations des *common rooms* et son action personnelle sur les jeunes gens était considérable.

Newman et ses amis ne visaient pas seulement à faire prévaloir des thèses doctrinales ; ils voulaient aussi agir sur la conduite des hommes. S'ils se préoccupaient de donner aux esprits une idée plus exacte et plus haute de la religion, ils ne tenaient pas moins à ce que cette religion fût vivante dans les âmes, à ce qu'elle se traduisît par des actes, par des vertus, par un progrès vers la sainteté ; ils étaient apôtres autant et plus que docteurs. Sur ce terrain encore, Newman est celui qui a le plus fait. Dans la chaire, autant que dans les *tracts*, il a été, nous allons le voir, incontestablement le premier.

II

Pusey prêchait de temps à autre, mais ce n'était qu'un fait accidentel. Par fonction, il était professeur,

non pasteur de paroisse. Sa parole, d'ailleurs, manquait d'attrait; ses discours étaient d'ordinaire ternes, un peu pesants, on les trouvait longs et, pour tout dire, ennuyeux. Newman, au contraire, prêchait régulièrement, chaque semaine, dans la chaire de Sainte-Marie. Ses sermons se succédaient de dimanche en dimanche, à quatre heure du soir, et ils étaient devenus un des événements de la vie intellectuelle d'Oxford.

« Je parle avec fluidité, écrivait-il en 1834, mais je ne serai jamais orateur. » Ce qui est certain, c'est qu'il a été un très grand prédicateur, presque comparable à notre Bourdaloue, qui, comme lui, baissait volontier les yeux en parlant et s'interdisait cette éloquence du regard qui a une si forte prise sur l'auditeur. Dans une page excellente, M. Thureau-Dangin nous a montré Newman tel que l'a vu, pendant tant d'années, la chaire de Sainte-Marie :

Nulle action, écrit-il ; suivant l'usage de la chaire anglaise à cette époque, il lit ses sermons ; ses yeux demeurent fixés sur son manuscrit ; pas une fois il ne regarde l'auditoire ; ses bras sont immobiles, ses mains cachées ; tout au plus, par instants, remue-t-il un peu la tête. Il commence d'une voix tranquille, nette, et continue sans inflexion. Chaque paragraphe est débité rapidement et suivi d'une courte pause, comme pour laisser le temps de le méditer. Pas un éclat d'intonation, pas une effusion de sensibilité, pas un cri de passion. Cette réserve semble trahir le scrupule d'un homme trop respectueux de l'indépendance des consciences, trop soucieux du sérieux de la religion pour vouloir agir sur ses auditeurs par des sur-

prises oratoires ; il tient à ce que rien d'extérieur ne s'interpose entre Dieu et l'âme. L'effort qu'il fait, pour se contenir, quand une émotion plus grande le gagne, donne à sa parole une vibration que son calme rend plus saisissante. Parfois alors, il s'interrompt quelques minutes, durant lesquelles l'auditoire demeure en suspens ; puis, d'un accent plus grave, plus solennel, il prononce une ou deux phrases, où il met comme une force concentrée ; au dire d'un témoin, les sons qu'on entend, en ces instants, sortir de ses lèvres, semblent quelque chose de plus que sa propre voix. A l'impression produite par ce débit, concourait l'aspect même du prédicateur, avec je ne sais quoi, qui, comme sur le visage de Moïse, révélait le colloque avec Dieu. « Sur lui, disait un de ses auditeurs d'alors, le jeune Gladstone, il y avait une empreinte et un sceau » (1).

Newman a ce don extraordinaire que chaque auditeur peut croire qu'il s'adresse spécialement à lui. « Je crois, a dit un témoin, qui n'était du reste nullement favorable au grand sermonnaire, l'historien James-Anthony Froude, je crois qu'aucun jeune homme n'a pu l'entendre prêcher sans s'imaginer qu'un indiscret lui avait livré le secret de sa propre histoire et que le sermon était fait pour lui seul. »

L'orateur choisit ses sujets suivant les besoins de son temps et de son pays. Il voit, autour de lui, dans l'Eglise d'Angleterre, la pensée religieuse abaissée, rétrécie, refroidie, desséchée. Sa prédication est un persévérant effort pour la relever, l'élargir, y faire pénétrer un peu de chaleur. Il est sans merci pour la piété superficielle, médiocre, faite de vaines coutumes,

(1) Thureau-Dangin, p. 108.

de formalités vides, d'onction banale. Il n'admet pas qu'on « minimise » le dogme, qu'on expurge l'Evangile, pour les rendre plus acceptables au monde. Il ne craint pas de heurter les habitudes d'esprit des Anglais sur le point le plus sensible, en leur prêchant cette mortification, ce détachement, qu'ils n'avaient pas seulement tout à fait oubliés, mais qui leur paraissaient absurdes et méprisables. Il leur déclare que les *conforts of live* sont la cause ordinaire de leur manque d'amour de Dieu, et que, si l'Eglise anglicane n'est plus vivante, c'est pour avoir répudié l'ascétisme.

A cette nation qui s'enorgueillit de sa prospérité et y voit volontiers le signe qu'elle est agréable à Dieu, il rappelle la loi d'humilité et d'épreuves, écrite à toutes les pages de l'Evangile. « Chez les Hébreux, ajoutait-il, la félicité temporelle était une récompense de Dieu, une preuve que Dieu était content. Qui sait si les choses ne vont pas tout au contraire chez nous ? Quand les juifs se voyaient dans l'adversité, ils concluaient que Dieu voulait les punir ; nous autres, quand nous nageons dans toutes les joies de ce monde, ne serait-ce pas que Dieu nous châtie ? »

Si étrangement que certains de ces enseignements sonnassent à des oreilles anglaises, ils n'en exerçaient pas moins une grande action. Les témoignages contemporains sont unanimes à constater la merveilleuse autorité morale du prédicateur, l'attrait fascinateur qu'il exerçait.. Ceux même de ses auditeurs qui ont vu avec tristesse, quelques-uns même avec colère, sa

conversion au catholicisme, ceux-là même s'attendrissent en évoquant les échos de Sainte-Marie d'Oxford et proclament « n'avoir jamais entendu de parole qui pût être comparée à celle-là. » Et ceux qui ont suivi le maître jusqu'au bout, et pour qui cette prédication a été le premier appel de la grâce, ceux-là comparent leurs sentiments à ceux des enfants d'Israël, lorsque, parvenus en possession de la terre où « coulaient le lait et le miel », ils se souvenaient de ces matinées où, dans le désert, à la lueur de l'aube enflammant l'horizon, ils sortaient du camp pour ramasser la provision de manne de la journée.

L'action de ces sermons ne se limita pas à l'auditoire de Sainte-Marie. Sur les instances de ses amis, Newman se décida à les publier (1). Le succès fut énorme. Lorsque le premier volume parut en mars 1834, « le livre, au rapport des éditeurs, écarta du marché tous les autres recueils de sermons, comme *Waverley* et *Guy Mannering*, avaient naguère écarté tous les autres romans. » J'ajoute, puisqu'aussi bien c'est ici une causerie littéraire, que Newman s'est montré dans ses sermons, de l'aveu de tous les juges, l'un des premiers écrivains de la langue anglaise. Comme on demandait à M. Gladstone, vers la fin de sa vie, quels avaient été, de son temps, les premiers prosateurs anglais, il désigna le cardinal Newman et Ruskin.

(1) L'ensemble des sermons de Newman forme douze volumes.

III

Newman ne se contentait pas de parler et d'écrire. Aux paroles, il joignait les actes. *Vicar* de Sainte-Marie, l'église de l'Université, il avait peu à peu relevé le culte paroissial de l'espèce de léthargie où il était tombé. Il avait commencé par ajouter au service du dimanche d'autres services qui avaient lieu le mercredi soir et à certaines fêtes de saints. En 1834, il avait fait un pas de plus, et il avait rétabli le service quotidien (*daily service*), prescrit par le *Prayer Book*, mais absolument tombé en désuétude. En 1837, il jugea possible de célébrer et de distribuer la communion tous les dimanches matin. Comme son ami Richard Hurell Froude, il eût voulu qu'on fournît aux fidèles l'occasion de communier aussi souvent que possible ; il eût désiré que ce fût tous les jours.

En cette même année 1837, il consacra le *tract* 75 à l'éloge du Bréviaire romain ; à la suite de cette publication, plusieurs de ses disciples se mettaient à dire, chaque jour, ce bréviaire et en entreprenaient la traduction, bientôt interrompue devant les réclamations des autorités religieuses. Le *tract* 85, paru en 1838, reproduisit des *lectures* faites sur « la Sainte Ecriture dans ses rapports avec le *Credo* catholique. » Newman s'y attaquait à la thèse protestante qui prétend n'admettre comme vérité que ce que chacun juge

être explicitement établi par les Ecritures. Sa conclusion était que, sans doute, toutes les vérités sont implicitement dans l'Ecriture, mais qu'elles ne peuvent en être dégagées que par l'interprétation d'une Eglise divinement instituée pour cette œuvre ; sans cette foi humble dans l'Eglise, ajoutait-il, l'Ecriture seule nous trompera ; elle sera la source d'idées incohérentes ou capricieuses, variant suivant l'esprit de ceux qui prétendront l'interpréter.

De telles doctrines, de tels actes étaient bien faits, il faut le reconnaître, pour soulever autour de Newman et de ses amis de profondes méfiances. Aussi, le mouvement dont il était le chef eut-il à se heurter, dès le premier jour, à des oppositions de tout genre, — préventions éveillées dans la masse protestante, malveillance des autorités universitaires et épiscopales, dédain ou méfiance des pouvoirs politiques. En dépit de ces oppositions, le Mouvement d'Oxford ne cessait pas cependant d'avancer et de grandir. En 1839, il est à son apogée. C'est sous toutes les formes que les publications à tendance catholique se multiplient et trouvent un accueil dans le monde religieux. Sur plusieurs points de l'Angleterre, les *clergymen* se réunissent en meetings pour discuter ces idées nouvelles. De Londres, Frédéric Rogers écrit à Newman : « On ne peut aller nulle part sans entendre parler de l'*Oxford tract Party*, etc. Je pouvais à peine écrire une lettre, dans la salle du club, tant mon attention était distraite par deux hommes qui discutaient à votre sujet... » Il n'est pas jusqu'à l'Univer-

sité rivale de Cambridge où le mouvement n'éveille les esprits et ne rencontre des sympathies; de cette ville, plusieurs jeunes étudiants viennent, comme en pèlerinage, à Oxford, et s'en retournent joyeux et émus d'avoir pu approcher Newman et Pusey.

Le petit groupe qui a commencé le Mouvement, il y a peu d'années, s'est notablement grossi. Aux compagnons d'armes que Newman a réunis dès la première heure — Bowden, Frédéric Rogers, Isaac Williams, les deux Wilberforce, — d'autres sont venus se joindre. C'est d'abord Oakeley, *fellow* de Baillol, écrivain élégant, nature artiste, âme douce et pieuse; c'est Charles Mariott, l'un des principaux collaborateurs de la *Bibliothèque des Pères;* Richard-William Church, *fellow* d'Oriel, qui écrira plus tard la meilleure histoire de l'*Oxford Movement;* Mark Pattison, l'un des *scholars* les plus renommés d'Oxford; Frédéric-William Faber, le futur oratorien, causeur brillant, lettré délicat, poète d'une inspiration suave. Nommons encore A.-J. Christie (1), *fellow* d'Oriel, qui traduisait, à la demande de Newman, les premiers volumes de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury; J. Dalgairns (2), esprit subtil et puissant, très doué pour tous les problèmes de théologie et de philosophie religieuse; S. Wood, jeune laïque plein d'ardeur, sans cesse occupé de gagner des adhérents (3); J.-R. Hope Scott, ancien *fellow* de

(1) Né en 1817, futur Jésuite.

(2) Né en 1818, futur Oratorien.

(3) Il devait mourir prématurément en 1843. Lord Halifax, le président actuel de l'*English Church Union*, est son neveu.

Merton college, devenu légiste à Londres et pratiquant dans le monde une piété ascétique. Petit-fils de Walter Scott, si je ne me trompe, doué d'une admirable éloquence, J.-R. Hope (1) fut enlevé par une mort prématurée au plus brillant avenir ; Gladstone, son ami, saluait en lui un merveilleux orateur. Nommons enfin Henry-Edward Manning, le futur archevêque de Londres, qui soutient les *tractarians* de sa plume et de son action, mais le fait un peu du dehors, plutôt en allié qu'en disciple.

Un vrai disciple, le plus ardent et peut-être le plus original de tous, c'était un *fellow* de Balliol, William-George Ward. Esprit inégal, mais puissant, il a eu, de très bonne heure, une réelle influence sur les hommes de sa génération ; par nature, il était un *ultra* et aimait à se dire incapable d'être jamais modéré. Il apportait, du reste, dans la discussion de ses idées, un mouvement étonnant ; sa verve était communicative ; partout où il était, s'engageait un débat dont il devenait le centre et qu'il dominait de sa voix retentissante. Comme à son intransigeance d'idées, à son ardeur disputante, se mêlaient beaucoup de générosité, de sincérité, de candeur même, d'amour courageux de la vérité, ce batailleur était recherché, goûté de tous, même de ses adversaires. Au milieu de ses emportements, rien de maussade, d'amer ; au contraire, une aimable bonhomie, mieux encore, de la bonté, une

(1) Il se convertit au catholicisme le même jour que son ami Manning.

constante belle humeur, et parfois comme un débordement de gaieté. Son bon gros rire était renommé à Oxford et s'entendait au loin. Il s'interrompait d'une discussion métaphysique pour chanter à pleine voix un air d'*opéra buffa*, ou pour mimer un ballet où il parodiait les plus graves personnages de l'Université. Chez cet homme qui se plaisait à argumenter comme un Socrate, il y avait un fonds de Falstaff. « Je ne puis, disait Benjamin Jowett, résister au charme de ce gros garçon, toutes les fois que je me trouve en sa compagnie. On l'aime comme on aime un chien Terre Neuve : avec ses longs poils, c'est une si puissante et si joyeuse créature ! »

Une fois passé au tractarianisme — il n'y arriva qu'en 1839 — Ward mit à son service sa fougue de propagande et sa puissance de discussion, son goût des solutions extrêmes, son mépris de tout compromis et de toute prudence, ses excentricités d'enfant terrible. S'il était ardemment dévoué à Newman, s'il se proclamait son disciple et croyait n'avoir pas d'autres idées que les siennes, il ne se faisait pas faute de le pousser, de le compromettre, de tirer les conséquences les plus extrêmes de ses principes. Il n'allait pas encore, jusqu'à envisager comme une éventualité possible sa soumission à l'Eglise de Rome, mais il était visiblement séduit par la consistance dogmatique de cette Eglise, par son principe d'autorité, par son idéal de sainteté, par ses habitudes de piété, tous avantages dont il reconnaissait l'absence dans l'anglicanisme. Il étudiait de préférence, et

avec une sorte de passion, non seulement les grands docteurs scolastiques du moyen-âge, mais encore les théologiens jésuites du seizième siècle, entre autres les *exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola.

Il avait beau répudier pour lui-même toute pensée de conversion au romanisme, cette conclusion sortait inévitablement des idées qui fermentaient dans son intelligence toujours bouillonnante, qui débordaient dans ses conversations d'une verve si étonnante, dans ses ardentes et interminables argumentations. C'était un soldat d'avant-garde, qui précédait même son chef.

De tous ces jeunes hommes qui ont été ainsi mêlés au Mouvement d'Oxford, M. Thureau-Dangin, qui excelle, on le sait, dans le portrait, nous a donné une vivante peinture. Tous d'ailleurs ont posé devant lui, et il a pu les dessiner tout à son aise. Il n'en est pas un, en effet, qui n'ait trouvé en Angleterre un biographe avisé, sympathique, soigneusement renseigné. C'est une des richesses — et non la moindre — de la littérature anglaise, que ces amples et copieuses biographies, si justement à la mode chez nos voisins. En tête de son volume, M. Thureau-Dangin nous a donné la liste des ouvrages de ce genre, qu'il a consultés, — *Memorials*, *Autobiographies*, *Life and letters*, *Life and Correspondance*, etc., etc. Il y en a bien une quarantaine ; quelques-uns, comme la *Vie de E. B. Pusey*, n'ont pas moins de quatre volumes.

IV

La vie, les écrits, les sermons de Newman, les idées qu'il répandait autour de lui, avaient de plus en plus une tendance catholique. « La plupart des doctrines soutenues par moi, a-t-il écrit plus tard, s'appuyaient principalement ou uniquement au système romain. » Et cependant, de la meilleure foi du monde, il continuait à rester en dehors de l'Eglise de Rome. Il était bien évidemment sorti du protestantisme, mais il n'allait pas jusqu'au catholicisme intégral. Entre les deux il s'efforçait de trouver une *via media* qui lui permettrait d'échapper à la fois au protestantisme et au catholicisme; contre le premier, il revendiquait le principe dogmatique et sacramentel; du second, il repoussait ce qu'il appelait la corruption romaine; chez l'un, il condamnait l'abus du jugement privé, chez l'autre, la prétention à l'infaillibilité doctrinale.

Sa confiance dans la vertu de cette *via media* était du reste loin d'être entière; il éprouvait, à l'endroit de cette prétendue solution et de son efficacité, des hésitations et des doutes qui lui causaient de véritables angoisses. Il sentait en même temps le devoir qui s'imposait à lui de plus en plus, de calmer chez ses jeunes disciples, les esprits troublés, de donner une direction à ceux qui étaient désorientés, de retenir ceux qui menaçaient de se dévoyer. Le 24 février 1841,

il publia le dernier des *tracts*, le fameux *tract* 90, paru sous ce titre : *Remarques sur certains passages des XXXIX articles.*

Les « XXXIX articles de religion » approuvés et promulgués par Elisabeth en 1571, avient eu pour objet, non de formuler un corps de doctrine, un *credo* complet, mais de remédier à l'anarchie religieuse de l'époque, en imposant une croyance uniforme sur certains points alors très discutés. Le texte de ces articles n'était d'ailleurs rien moins que précis, et besoin étaient qu'ils fussent interprétés. Avec le temps, l'interprétation protestante et anticatholique qui paraissait, en effet, la plus naturelle, avait prévalu.

Tous les clercs étaient tenus, en recevant les ordres, de souscrire aux XXXIX articles. L'usage avait été longtemps de le faire sans y attacher grande importance. Le Mouvement avait modifié les idées à cet égard, et beaucoup maintenant, à Oxford, se demandaient s'ils pouvaient, en conscience, y apposer leur signature. C'est à cette question que répondait le *tract* 90.

Newman entreprend d'y démontrer que les Articles, en dépit de leur origine et de leur apparence protestantes, sont susceptibles d'une interprétation catholique. Son argumentation, toujours sincère à coup sûr, ne laisse pas d'être parfois singulièrement subtile. Son dessein avoué est d'aller, pour chaque Article, aussi loin que possible dans la direction romaine. Il se défend de forcer le sens des mots, mais

le sollicite de son mieux pour l'élargir. Ce qu'il cherche, c'est moins ce que le souscripteur des articles *doit* croire que ce qu'il *peut* croire. L'auteur conclut donc que les Articles, « quoique le produit d'une école anticatholique, sont, par la providence de Dieu, tout au moins non anticatholiques, et qu'ils peuvent être souscrits par ceux qui aspirent à être catholiques de cœur et de doctrine. »

Le *tract* était destiné, dans la pensée de son auteur, à calmer les esprits : il mit le feu aux poudres. Le Conseil des chefs de Collèges (*heads of houses*) se réunit et prononce une sentence de censure. Les évêques, dans leurs mandements, fulminent contre un écrit, où quelques-uns d'entre eux veulent voir le « chef-d'œuvre de Satan ».

Nul n'était plus modeste que Newman. Son humilité égalait son génie. Il ne se pouvait pas cependant qu'il ne fût surpris et profondément blessé des censures épiscopales. Beaucoup d'écrivains anglicans ont cru trouver là l'explication de son changement d'Eglise. Si l'on veut dire que ce changement a été l'effet d'une sorte de ressentiment personnel, ce n'est pas exact, et Newman a pu écrire, au moment de sa conversion, « qu'il n'avait conscience d'aucun ressentiment ». Mais il est très vrai que sa confiance dans l'Eglise d'Angleterre a été grandement ébranlée par l'attitude de ses évêques. Par le *tract* 90, il avait voulu éprouver si son Eglise pouvait porter la charge de vérité catholique qu'il croyait indispensable à la véritable Eglise du Christ. Les chefs autorisés de

cette Eglise répondaient qu'elle ne le pouvait ni ne le voulait.

Malgré tout, Newman se refuse encore à condamner définitivement l'Eglise qu'il a si longtemps regardée comme sa mère. Cependant, au mois de février 1842, sous l'empire d'anxiétés croissantes, sans se démettre encore de son titre de *vicar*, il remet à son *curate* le soin d'assurer le service religieux à Sainte-Marie, renonce désormais à y prêcher, et se retire dans une dépendance rurale de sa paroisse, au petit hameau de Littlemore, situé à deux milles d'Oxford. Il s'y retire pour se recueillir, pour réfléchir et travailler en paix, pour reprendre par le fondement ses études sur les titres de l'Eglise anglicane. Et en même temps il cherchera dans la prière, dans la méditation, dans la mortification, la lumière et la grâce nécessaires pour résoudre le problème qui le trouble.

La retraite qu'il cherchait pour lui-même à Littlemore, Newman l'offrait à ceux de ses disciples qui passaient par la même crise que lui. Depuis quelque temps, il se préoccupait de restaurer le monachisme dans l'Eglise d'Angleterre. A défaut d'un monastère avoué et organisé, il y eut là, à Littlemore, comme un premier essai. La vie y était austère et pauvre. Des cellules étroites, basses de plafond, blanchies à la chaux. Abstinence presque continuelle ; jeûnes fréquents et rigoureux; pendant l'avent et le carême, on voulut retarder le repas jusqu'à cinq heures du soir; sur l'avis du médecin, il fallut y

renoncer. On observait exactement les fêtes et les offices de la liturgie catholique; le bréviaire était récité en commun, aux heures canoniques, dans l'oratoire. Les matines se disaient à six heures du matin. La méditation et l'examen se faisaient chaque jour, la communion fréquemment. En dehors des prières et des offices qui prenaient ainsi une bonne partie du temps, chacun se livrait à ses études. Le silence régnait dans la maison.

La lecture était faite pendant les repas. Dans l'après-midi, promenade en commun; après le repas du soir, réunion dans la bibliothèque; grande était la joie de la communauté, quand le maître prenait part à ces récréations.

Le 18 septembre 1843, Newman donna sa démission de la cure de Sainte-Marie. Le dernier lien qui le rattachait à l'Eglise d'Angleterre était brisé. Sa conversion cependant devait se faire attendre encore pendant deux ans. C'est avec une émotion, qui sera partagée par tous ses lecteurs, que M. Thureau-Dangin a retracé le drame prolongé de cette âme, son effort pénible, lent, mais persistant, pour se dégager de l'obscurité qui l'enveloppe encore et pour faire son ascension graduelle vers la lumière qu'elle entrevoit à l'horizon.

Le 8 octobre 1845, un religieux passionniste, le P. Dominique, italien de naissance, d'origine très humble, que Newman a eu l'occasion d'entrevoir quelques instants, l'année précédente, et dont il a goûté la simplicité et la piété, est appelé à Little-

more. Il y arrive le soir, par une pluie battante. Tout y est silencieux. Avis a été donné aux amis du voisinage que « M. Newman désirait rester seul ». Pas d'autres personnes présentes que deux convertis récents, Dalgairns et Ambroise Saint-John (1), et deux disciples qui doivent abjurer avec le maître, Stanton et Bowles. A peine arrivé, le religieux essayait de se chauffer auprès du feu, quand Newman entre dans la pièce, se prosterne à ses pieds, lui demande de le bénir et d'entendre sa confession. La nuit se passe en prières. Le lendemain, Stanton et Bowles se confessent à leur tour. Le soir, tous trois font leur profession de foi et reçoivent le baptême sans condition. Leur ferveur fait l'admiration du P. Dominique. Le 10 au matin, celui-ci dit la messe dans l'oratoire, sur une pierre d'autel que Saint-John est allé chercher à Oxford et donne la communion aux cinq assistants. Ainsi se consomme, dans la simplicité, le silence et la solitude, ce grand événement. « Il est impossible, dit un contemporain, Mark Pattison, de décrire l'effet énorme produit dans le monde académique et clérical, je puis dire, dans toute l'Angleterre, par ce fait qu'un seul homme a changé de religion. » Gladstone affirme que « c'est une époque dans l'histoire de l'Eglise d'Angleterre ». Il dira encore, à propos de la conversion de Newman, que « l'année 1845 a marqué la plus grande victoire que l'Eglise de Rome eût

(1) Saint-John devait être un des premiers compagnons de Newman dans la fondation de l'Oratoire.

remportée depuis la Réforme. » Plus tard, Disraeli constatera que cette conversion « a imprimé à l'Angleterre une secousse dont elle est encore ébranlée », et l'un des premiers historiens d'outre-Manche, à l'heure actuelle, M. Leecky, déclarera que, dans cet ordre d'idées, il n'y a pas eu de plus grand événement depuis les Stuarts.

A l'heure présente, dans cet abaissement des âmes, quand les « Mouvements » auxquels nous assistons ne nous montrent plus que lâchetés, capitulations, mensonges, cupidités, trahisons, c'est un noble et réconfortant spectacle que celui de ces âmes éprises de vérité, de sacrifices, de lumière et d'idéal. M. Thureau-Dangin a choisi un admirable sujet ; il a fait un beau livre.

23 juillet 1899.

XVI

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

PAUL FÉVAL

I

Le 19 mai 1876, un certain nombre de fidèles de la paroisse Saint-Ferdinand des Ternes portèrent en procession leur *ex-voto* à la chapelle provisoire du Sacré-Cœur de Jésus, à Montmartre. Un des pèlerins rendit compte de ses impressions dans une lettre adressée au R. P. Rey, premier chapelain ; elle fut imprimée dans le *Bulletin du Vœu national*, répétée partout en France, traduite en tous les idiomes de l'univers. Cette lettre qui fit ainsi, selon la rigueur du terme, le tour entier du globe, était éloquemment belle. En voici des fragments :

... Je sors de votre chapelle du Sacré-Cœur de Jésus, où ma paroisse est venue en pèlerinage aujourd'hui, 19 mai. Comme vous saviez, mon Père, que j'ai tenu une

plume dans mon temps, vous m'avez dit : « Ecrivez-nous quelques lignes sur ce que vous avez vu chez nous. » Moi je vous ai répondu : « Je n'ai rien vu. »

Mon Père, c'était la vérité. Je suis bien vieux, mais je suis tout jeune : vieux par l'âge, enfant dans la Foi. Hier encore, le mot *dévotion* me faisait rire, comme le sourd-muet hausse les épaules en voyant les doigts d'un pianiste courir sur les touches de l'instrument qui, pour son infirmité, n'a pas de voix, ou comme l'aveugle de naissance dédaigne le rayon du soleil inconnu. Mais aujourd'hui que mes oreilles et mes yeux se sont ouverts, au choc d'une punition (1) dont je bénis ardemment la miséricordieuse sévérité, j'éprouve, à m'approcher de Dieu, une angoisse et une joie qui m'empêchent de rien voir, hormis Dieu lui-même, à travers l'immense bonheur de mes larmes...

Je n'ai rien vu... J'ai passé mon chemin, et je suis entré dans la chapelle, déjà pleine à déborder. Comment elle est faite, je l'ignore, un vent de ferveur soufflait en moi et je n'ai rien vu que mon propre bonheur. La sainte messe a été célébrée. Nos cœurs, à tous, étaient pleins de Dieu et battaient pour la France, pendant que du haut des tribunes descendait un cantique vouant aux blessures du Cœur de Jésus le cœur blessé de la France.

... Puis ils sont venus, tous ceux qui étaient là, s'attabler devant l'autel, et réclamer leur part du pain des Anges... Puis encore, tout à coup, la chaire a retenti. Une voix, sonore comme la fanfare de la Foi, a récité, a proclamé surtout et acclamé, les litanies du Cœur de Jésus. C'est ici l'éloquence, mon Père, et l'enthousiasme et le

(1) La perte subite de sa fortune, placée tout entière dans je ne sais trop quelles valeurs étrangères, qui se trouvèrent soudain ne plus valoir un sou. Paul Féval avait toujours été et devait rester jusqu'à la fin de sa vie, en affaires, d'une candeur d'enfant.

transport. Un vaste émoi naît, grandit, se propage. Au fond de nous, quelque chose brûle, encens et remords, douleur, triomphe, sacrifice : il y a Dieu dans notre air!...

Cette forme poétique (oh! pardon pour ce mot, songez que j'ai vécu de poésie), cette forme des litanies, plus lyrique que l'ode, plus élevée que l'hymne, plus tendre que le cantique, plus royale même que le psaume, dilate l'être entier en un miracle d'expansion. « Haut les âmes! » *Sursum corda!* C'est l'inspiration divine tissée en longs plis d'or. Agitez, agitez comme une bannière lumineuse et vibrante, la liste qui déroule les splendeurs du Cœur tout-puissant.

Et, croyez-le, il reste de la gloire encore, et des héros et des martyrs, sous cette guirlande de cris sublimes. Non, nous ne sommes pas morts, nous, les fils du Cyrénéen qui porta la croix jusqu'au Calvaire, et le sang des soldats, laboureurs de Dieu, n'a pas récolté sa moisson suprême... Cœur de Charlemagne, cœur de saint Louis, cœur de Jeanne d'Arc, cœur de Duguesclin, de Bayard, de Condé, cœur de la France, ô grand, ô vaillant et malheureux cœur! percé par l'étranger, broyé sous l'oppression, souillé, torturé par la barbarie, recueille-toi, réchauffe-toi, crois, aime, espère et monte au Cœur de ton Dieu, où s'ouvre l'invisible asile!

Mon Père, je n'ai rien vu chez vous, rien entendu, sinon cela, mais j'ai emporté en moi un superbe, un solide espoir que nulle parole ne saurait dire; nous souffrirons et nous vaincrons, soit par notre vie, soit par notre mort...

A l'instant où je vous quittais, au sommet de votre montagne, Paris, malgré le grand soleil, disparaissait derrière une brume : image du mystérieux combat qui, incessamment, se livre, en ce lieu illustre et fatal, entre les ténèbres et la lumière. Une seule lueur perçait le linceul du brouillard, c'était l'étincelle arrachée par le baiser du jour à une croix d'or, au faîte d'une église.

Voilà le signe qui brillera toujours dans toute nuit : *O crux, ave!* ô lueur, salut! *Spes unica*, seul rayon! Il suffira de toi, éternel symbole de l'humilité qui éblouit et de la victoire dans l'agonie, éclat sans pareil, phare allumé par Dieu même, pour guider notre France, un instant aveuglée, vers les clartés de son avenir!... (1)

C'était signé seulement « Un nouveau converti »; mais le R. P. Rey dévoila dans une note le nom de l'auteur de la lettre. C'était Paul Féval. Au premier moment, dans tous les bureaux de journaux, d'un bout à l'autre de la presse, ce fut un cri de surprise, un étonnement général. Etait-ce donc vrai? Le plus fécond de nos romanciers, celui qui, pendant quarante ans, avait jeté à tous les vents du ciel, avec une prodigalité sans mesure, ses récits sans nombre, ses contes héroïques ou plaisants, ses romans d'aventures, d'un entrain si merveilleux et d'une ironie si particulière, l'auteur des *Mystères de Londres* et du *Fils du diable*, de la *Quittance de Minuit* et du *Bossu*, du *Capitaine Fantôme* et des *Habits noirs*, du *Drame de la Jeunesse* et d'*Annette Laïs*, le roi du feuilleton, Paul Féval, enfin, tombé en *dévotion*, disant son chapelet, faisant des pèlerinages! Etait-ce possible? Si l'on s'étonnait ainsi à Paris, chez nous, en Bretagne, où l'on connaissait les origines du romancier, on n'était aucunement surpris. On y savait, en effet, qu'il était né à Rennes (2), dans une famille profondément ca-

(1) *Bulletin du Vœu national*, 10 juin 1876.

(2) Le 29 septembre 1816. Il reçut les prénoms de Paul-Henry-Corentin.

tholique. Jusqu'à vingt ans, il avait vécu sous le toit paternel, dans la vieille maison de la rue du Chapitre, *en Saint-Sauveur*, une vraie maison d'autrefois, fidèle aux anciennes mœurs, et qui aurait pu inscrire, au-dessus de son modeste seuil, la devise qu'à cette heure-là même, un autre Breton, Chateaubriand, inscrivait en tête de son journal *le Conservateur : Dieu, le roi et les honnêtes gens*. C'étaient d'honnêtes gens, en effet, dans toute la force du terme, que le père de Paul Féval et tous les siens. Le père, conseiller à la Cour royale, était un homme de savoir éminent et de haute vertu. La mère et l'aïeule étaient deux saintes. Les frères et sœurs se pressaient nombreux autour du foyer de famille. On était pauvre, d'ailleurs, surtout depuis la mort du père, qui arriva le 7 décembre 1827; et c'était tout au plus, malgré la petite pension que Madame la Dauphine leur faisait sur sa cassette, si la veuve, la belle-mère et les enfants du conseiller pouvaient avoir une domestique. Mais, n'était-on pas en Bretagne, dans un pays *arriéré*, où le *progrès* commençait à peine à poindre, et où une servante trouvait tout naturel de servir ses maîtres sans gages, sous prétexte qu'elle était de la maison?

L'enfance et la première jeunesse de Féval s'étaient écoulées dans ce milieu royaliste et chrétien, dont le souvenir ne le devait plus quitter. Il avait dû à ce souvenir, affaibli parfois, mais toujours vivant dans son âme, de ne jamais faire de lâches concessions aux bas appétits du public, aux sots préjugés du vulgaire. Jamais il n'avait écrit une page contre la religion, la

morale et la famille. Il avait même réalisé ce tour de force de composer cent volumes de roman où l'on chercherait en vain un seul adultère. Comment s'étonner dès lors si un jour était venu, où ces influences bénies de la religion et de la famille, qui avaient formé sa jeunesse, dont il avait bien pu s'éloigner pendant un long temps, mais qu'il n'avait jamais combattues ni reniées, l'avaient, aux heures du soir, ressaisi avec une force nouvelle; si leur souffle l'avait puissamment soulevé et l'avait transporté sur les hauteurs? Rien donc de moins surprenant et de moins romanesque que cette *conversion*, où les beaux esprits de Paris voyaient un nouveau *roman,* venant après tant d'autres. Rien n'était, au contraire, plus simple, plus naturel, plus logique. Les souvenirs pieux de son enfance, l'ombre, mystérieuse et douce, de la vieille maison de la rue du Chapitre, la vertu de son père, la sainteté de sa mère; d'autres et plus récentes influences, bien douces aussi celles-là et non moins fortes, la pureté de son foyer domestique, les prières de sa femme et de ses enfants, celles de ses admirables amis, le P. Olivaint et le P. Hériveau (1), et par-dessus tout, les appels du Dieu bon et miséricordieux, l'avaient enveloppé, terrassé, vaincu. L'*honnête homme* qu'il avait toujours été s'était relevé chré-

(1) Le 31 décembre 1879, peu de semaines après le départ de sa fille aînée pour le couvent, Paul Féval m'écrivait : « Le départ de ma fille et la mort de mon meilleur ami (celui qui m'avait converti, mon confesseur, le P. Hériveau) m'ont porté deux coups terribles. »

tien pratiquant, *dévot;* et il se trouvait, du même coup, que son talent s'était renouvelé, qu'en s'épurant il s'était fortifié; ce dévot, ce *converti*, à l'étonnement et au scandale des esprits forts, allait devenir un grand écrivain.

C'est vers ce temps-là que j'eus la bonne fortune d'entrer en relations avec Paul Féval. Il venait de publier son roman de *Châteaupauvre* (1), le plus bretonnant de ses récits bretons, où se trouve une de ses créations les plus originales, la vieille Méto, cet inoubliable type de paysanne bretonne, ridicule et sublime, héroïque et avaricieuse, plus grande que nature et pourtant prise sur le vif, telle, en un mot, qu'elle est digne de prendre place à côté de l'un des plus vivants personnages de Walter Scott, le vieux Caleb de *la Fiancée de Lammermoor*. Je rendis compte du livre dans un journal de province. Paul Féval m'écrivit, à cette occasion, une longue lettre, — la première d'une correspondance qui devait durer plusieurs années.

Il m'a paru que ces lettres du célèbre romancier méritaient d'être publiées. Je serai obligé sans doute d'y faire en maint endroit des coupures, de supprimer les passages où il parle de son humble et obscur correspondant avec une bienveillance à coup sûr excessive; même ainsi mutilées, les lettres de Paul Féval conserveront pourtant, je me plais à le croire, assez d'intérêt pour que le lecteur me sache gré de les lui faire connaître. Elles perdront, certes, beau-

(1) *Châteaupauvre* avait paru d'abord dans le *Correspondant*.

coup à ne pas être reproduites dans leur intégralité, pas assez cependant pour qu'elles ne fassent pas encore grandement honneur à l'homme et à l'écrivain.

II

Paul Féval avait cela de commun avec Mme de Staël, qui n'était pourtant pas de sa paroisse, qu'il ne datait presque jamais ses lettres. Il se trouve, par une heureuse chance, que celle qui ouvre notre correspondance fait exception et est bel et bien datée : *Paris, 18 juin 1877, 80, avenue des Ternes.* C'est une lettre de remerciement, mais qui n'a rien de banal : avec Paul Féval, la banalité n'était jamais à craindre. Avant de la reproduire, il est nécessaire que je consigne ici un petit détail tout personnel. En lui envoyant mon article sur *Châteaupauvre*, je lui avais raconté qu'étant encore sur les bancs du collège avec deux futurs membres de l'Assemblée nationale, Edmond Ernoul, qui fut ministre, et Arthur Ranc, qui est sénateur, j'avais reçu, un jour, enveloppant une paire de souliers neufs, un vieux numéro de l'*Estafette*, où se trouvait reproduit un feuilleton des *Mystères de Londres*. Ce feuilleton dépareillé, lu et relu vingt fois, avait été ma première rencontre avec le romancier. Voici maintenant sa lettre du 18 juin :

Cher Monsieur,

J'ai bien le droit de vous traiter avec cette familiarité, puisque nous sommes de si vieux amis. Ernoul et Ranc !

Un chapitre des *Mystères de Londres* dans un numéro de l'*Estafette*, journal des journaux (1), rédacteur en chef Gabriel (ange ou démon), auteur de *Victorine ou La nuit porte conseil*, et serrurier de la clef du Caveau ! (2) Quel peintre vous êtes ! Voilà toute une époque ressuscitée pour moi ! Et des joies d'un sou et d'énormes mélancolies ! Et vous êtes l'ami de Pontmartin, par-dessus le marché ! Je fus également un homme de ces temps mémorables. Je demeurais faubourg du Temple, et je me souviens d'avoir fait le voyage de là à la *Quotidienne* (!) pour dire à M. de Locmaria le transport que m'avait causé un de ses articles : *Euterpe en voyage*. J'étais brûlant de toute sorte d'admiration, mais sauvage, et M. de Pontmartin ne sut pas quel partisan il avait en moi, car, six ou sept ans après, dans l'*Assemblée nationale* de Lavalette, et pendant la publication même de mon roman *les Belles de nuit* (3), il écrivit cette phrase (peut-être mieux faite) : « Si M. Féval voulait travailler beaucoup son style, ce serait un écrivain ordinaire. » Cela ne me fit pas regretter

(1) L'ESTAFETTE, *journal des journaux*, a paru de 1833 à 1858. C'était une feuille qui reproduisait les principaux articles des journaux politiques français et étrangers. Elle empruntait aussi ses feuilletons. Les *Mystères de Londres* avaient paru d'abord dans le *Courrier français*, sous le pseudonyme de : *Sir Francis Trolopp*.

(2) Jules-Joseph-Gabriel *de Lurieu* (1792-1869), publiciste, auteur dramatique et chansonnier. Il était surtout connu sous le nom de *Gabriel*, nom sous lequel il signait ses pièces de théâtre, dont plusieurs obtinrent un réel succès : *Joséphine ou le Retour de Wagram*, *les Barrières de Paris*, *le Gamin de Londres*, etc., *Victorine ou la Nuit porte conseil*, drame-vaudeville en cinq actes, composé en collaboration avec Dumersan et Dupeuty, fut joué au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 21 avril 1831.

(3) *Les Belles de nuit ou les Anges de la famille*, 8 vol. in-8. Ce roman parut en 1849 dans l'*Assemblée nationale*, feuille royaliste qui avait pour directeur M. Adrien de Lavalette.

mon cri d'enthousiasme à la vieille *Quotidienne*. Pontmartin est une plume, il a droit de sévérité. Seulement je me désolais, parce que tous les esprits éminents, sauf Sandeau et quelques autres, ont eu sur moi un avis tout pareil. Sainte-Beuve a toujours refusé de me lire comme n'étant pas « proper ». A ces causes, vous pouvez juger si votre lettre beaucoup trop bonne, mais si spirituelle et si éminemment « littéraire », m'a ravi ! J'ai écrit tout de suite pour qu'on adressât les livres indiqués par vous, 202, rue de Rivoli. Je vous remercie de tout mon cœur.

Quant à ma chère conversion, que vous traitez presque légèrement, bien cher Monsieur, par excès de bienveillance et parce que vous jugez trop favorablement mon passé, elle n'a pas été du tout, en effet, un changement de croyance, mais une transformation de vie et une naissance à l'amour de Dieu que j'ignorais, n'en ayant pas besoin dans mon complet bonheur. Le *Figaro* a parlé de spéculation à propos de cela : elle n'aurait pas été bonne au point de vue matériel; mais au point de vue de la consolation, et c'est trop peu dire, de l'allégresse, ah ! la belle, en effet, la riche spéculation.

Quand vous viendrez à Paris, pousserez-vous jusqu'aux Ternes ? C'est loin, mais je voudrais bien vous serrer la main. Je vous répète que j'ai été rarement, je ne dirai pas loué, mais même « admis » par les gens qui écrivent comme vous. Tout récemment, j'ai reçu une lettre de M. Louis Veuillot qui m'a jeté dans l'extase. Il me connaissait aussi depuis vingt ans et me disait presque les mêmes choses que vous, du haut, il est vrai, de sa très réelle grandeur, qu'il ne peut abdiquer, tandis que vous, grâce à Ranc, à Ernoul et à l'*Estafette*, vous avez le droit daté de me regarder comme votre ascendant. Evidemment vous êtes aussi exagéré dans votre amitié que les autres dans leur dédain, mais le choix que vous faites parmi mes

vieux livres indique une telle délicatesse de sympathie! *Le Drame de la Jeunesse* est de beaucoup mon préféré. Si je savais comment en purifier certaines pages « sans y toucher ! » Mais j'espère bien que vous m'écrirez encore quand vous aurez une demi-heure à perdre, et, en attendant, merci *ex imo*.

Quelques semaines plus tard, nouvelle lettre, datée seulement *lundi*, mais qui doit être du 16 juillet 1877. J'avais envoyé à Féval mon premier livre : *Victor Hugo et la Restauration*. Prenant texte des inexactitudes commises par le poète dans son chapitre des *Misérables* sur l'*Année 1817*, j'avais essayé, dans ce volume, d'écrire sur les premières années de la Restauration un ample et copieux chapitre d'histoire anecdotique, politique et littéraire. Seulement Victor Hugo y tenait beaucoup trop de place. Paul Féval me le fit sentir, dans sa lettre, avec autant de finesse que de bonne grâce. Ce *lundi* du romancier vaut presque, on va le voir, un des *lundis* de Sainte-Beuve :

Cher confrère et ami,

Hier, A. de Pontmartin a écrit sur moi vingt lignes qui m'ont fait honte à force de plaisir. Comment le remercierai-je de cela? Un homme comme lui ! Il annonce un article pour samedi. Je veux attendre pour lui répondre, quoiqu'il ne puisse me donner plus de joie. Que Dieu le bénisse, il a donné sa goutte d'eau à un pauvre.

J'ai fini, bien entendu, votre livre dont les poètes ont dit :

Toujours Victor Ego ! toujours sa grande image !

Je ne me souviens plus si je vous ai exprimé cette drôle d'impression qui me faisait, tout le long de ma lecture,

opérer malgré moi l'*ablation* de Victor Hugo, partout, mais partout, si bien que je ne voyais plus du tout votre robinet à erreurs, et que votre étude, si complètement jolie et digne, se déroulait toute seule comme un tableau. Je ne défends pas du tout cette façon de voir, d'autant qu'elle a été involontaire. J'*idole* Hugo, mais votre critique ne me gênait pas au point de vue de mon amour, car cet amour est plein de colères; non, c'est bonnement une abstraction qui s'est faite dès les premières pages.

J'ai regardé la Restauration avec ma curiosité de vieil enfant ignorant et j'ai cessé de voir le prétexte du livre. Il m'est arrivé de chercher Hugo dans ces pages qui sont pleines de ses lapsus et de ne l'y point trouver. Je suis sûr que vous ne me croyez pas. Eh bien ! alors, fâchons-nous ! Si votre livre n'avait pas ce monstrueux prétexte, au lieu d'être une curiosité, il serait une belle histoire. Et je l'ai vu comme cela. Et je suis prêt à jurer qu'il n'y a pas là l'ombre de Victor Hugo, mais bien une échappée singulièrement réussie du paysage parisien sous la Restauration. — *Mais les demoiselles les plus pieuses, les plus dévotes, les plus...* Oui, Monsieur ! chantaient l'*Ermite* ou l'*Hermite de Sainte-Avelle !!!* (1) *Croyez-vous à mon honneur ? Je vous l'engage.* Et les romances de mon jeune

(1) « En 1817, dit Victor Hugo, toutes les jeunes filles chantaient l'*Ermite de Sainte-Avelle*, paroles d'Edmond Géraud. » Après avoir rappelé que l'*Hermite de Saint-Avelle* était, non de 1817, mais de 1820, et après en avoir cité quelques vers, j'ajoutais : « Un de mes vieux amis, dont les souvenirs remontent aux premières années de la Restauration, me parlait un jour de la romance d'Edmond Géraud : « J'ai souvent entendu chanter, me disait-il, l'*Hermite de Saint-Avelle*, mais c'était par un de mes oncles, capitaine de carabiniers. » Je crois plus volontiers au capitaine de carabiniers de mon ami qu'aux *Jeunes filles* de Victor Hugo ». (*Victor Hugo et la Restauration*, p. 319.)

temps, chantées par ces mêmes demoiselles de la Restauration, — à Rennes, — sacrifiaient toutes non pas seulement à l'*amour*, mais *aux amours*. La note du capitaine de carabiniers est radicalement fausse. Ce qui était guitare n'avait ni sexe ni morale. Je voudrais bien témoigner ma reconnaissance à Pontmartin. Il m'a donné là une poignée de main héroïque. Soyez-en aussi remercié.

III

Lorsque Paul Féval m'écrivait cette lettre, il venait de publier le premier épisode des *Etapes d'une conversion*, la *Mort du père*. Ce premier épisode forme un tout achevé, un livre complet par lui-même et dont le succès fut aussi grand qu'il était mérité.

Un magistrat de province, père de famille, pauvre comme Job, riche de vertus, de piété, de savoir, de dignité morale, succombe à un excès de travail qui l'a usé et vieilli avant l'âge. Le plus jeune de ses fils — un enfant — prend sa part de ces heures, mêlées de deuil et d'espoir, où la sérénité du malade donne le change sur l'imminence du danger. Rien de plus; mais, dans ce cadre modeste, quel admirable tableau! Quel lecteur oubliera jamais ces pages, qui ne peuvent se lire qu'à travers des larmes, ces scènes de la vie chrétienne, si simples et si pathétiques, cette pieuse maison, cet intérieur patriarcal, ce père de famille, soudainement frappé par une maladie qui ne pardonne pas; l'effarement de tous, l'étonnement de cet enfant de dix ans qui ne sait pas ce que c'est que

la mort et qui voit pour la première fois cet hôte horrible entrer sous son toit et s'asseoir à son foyer; puis, quand arrivent les heures suprêmes, l'extrême-onction et le saint viatique, le dernier souffle du juste, et ce vide du lendemain, plus noir, plus affreux que les angoisses du dernier jour ?

Que nous voilà loin des romans et des fictions d'autrefois ! Hier encore, l'auteur déroulait devant vous, avec quelle prestesse de main, avec quelle habileté singulière ! les aventures les plus extraordinaires ; il entassait les complications, multipliait les péripéties. Aujourd'hui il vous raconte une simple histoire, une scène de la vie ordinaire, dégagée de tout alliage romanesque. Il semble qu'il n'y ait là aucune invention et que chacun de nous en pourrait raconter autant... Oui, mais c'est justement avec cela que l'on fait les œuvres immortelles, avec ce qui est dans la vie et le cœur de tout le monde.

Pontmartin consacra à la *Mort du père*, dans la *Gazette de France*, sa causerie du 22 juillet 1877 (1). J'avais, de mon côté, rendu compte du livre dans la *Revue de Bretagne et de Vendée ;* Paul Féval m'écrivit :

Cher ami et confrère,

C'est parfait. Alors je ne pourrai jamais vous payer, ça me dispense de toute gratitude. Nous sommes quittes, envoyez-moi votre reçu sur timbre légalisé.

C'est vrai que vous m'avez comblé et je ne puis dire tout

(1) Voy. le tome XVI des *Nouveaux samedis*, p. 53.

le plaisir que vous m'avez fait. L'article que vous m'avez obtenu de Pontmartin par votre bonne amitié m'a renversé. Il est trop bon cent fois, je le sais bien. Mais je suis si peu habitué à ces choses que j'ai excuse à les avaler sans sourciller. J'espère peu rendre jamais à ce véritable écrivain, à ce délicat, à ce magistrat de la plume le bonheur et l'honneur qu'il m'a donnés en cadeau, sous prétexte de m'avoir fait attendre trop longtemps la petite justice qui m'était due, mais pourtant, on ne peut pas savoir. Les muets eux-mêmes ont quelquefois la parole. Quant à vous, les pages où vous parlez de moi suent la sympathie, et en vous lisant je sentais votre main dans la mienne. Heureusement que je vous avais dit mon opinion sur vous assez amplement et franchement avant cela. Je suis plus que *grat*, je suis pénétré. Mais que je vous dise certains embarras qui commencent pour moi. Voilà les conseils qui viennent en quantité. On me dit : « N'allez pas au-dessus du roman, ô savetier, restez fidèle à la savate ! » Et on me dit : « J'espère bien que c'est fini de patauger dans la mare aux ficelles. Vous voilà homme sur le tard, tenez-vous droit ! »

Je suis non seulement homme sur le tard ou non, mais verticalement idiot vis-à-vis des conseils. Deux hommes d'avis contraire, en s'entendant bien, pourraient me retenir pendant un an à moitié chemin de chez moi au bois de Boulogne, sans que je pusse jamais ou rentrer chez moi ou passer la porte Maillot, rien qu'en me disant tour à tour : allez ou n'allez pas. Je suis devant mon papier pour un petit conte que m'a demandé l'*Univers*. Je l'ai commencé quinze fois.

Mais bah ! j'ai toujours été le même. Quand mon portier me regarde d'un air sévère, je sors mal, et comme je comprends l'agonie de Racine ! Merci, merci, ne m'oubliez pas ; vous allez forcer la Bretagne-Vendée à m'admettre comme Vendéen-Breton. Je vous aime de tout mon cœur.

P. Féval.

« Et cependant j'ai ri, parce que vous avez prononcé le mot de *Postérité !* J'en ai 8, mais cette neuvième (1), non. »

Vers ce temps-là, comme il était occupé à réviser ses anciens romans et qu'il en faisait paraître chaque mois un ou deux, je lui demandai de vouloir bien m'en dédier un. Ma requête me valut la lettre suivante, non datée, mais qui est de septembre 1877 :

... Cette idée que vous avez me rappelle l'idée d'un autre ami, terriblement riche, au temps où je n'étais pas pauvre. Il m'avait comblé de tous les brimborions qui se donnent et qui coûtent si cher, et un jour que je manifestais un certain malaise, une inquiétude d'orgueil, il me dit : « J'ai quelque chose à te demander. — Quoi donc ? — Tu verras ! » C'était une pilule contre mes pudeurs.

Il n'accoucha pas tout de suite, et notez que dès le premier moment j'avais éventé sa ruse, sans deviner cependant comment il s'y prendrait pour être à son tour *mon obligé*. Au bout de huit jours, il arriva avec une serviette de notaire et me dit : « Je ne sortirai d'ici qu'avec ma proie. » J'ai des coquillages de grande nacre qui valent 15 sous pièce ; l'idée m'était venue qu'il voulait en emporter un, mais la serviette me déroutait. Enfin, d'un air coquin, il me confessa « qu'il faisait collection » de manuscrits autographes et me demanda les cinq cents pages manuscrites d'*Annette Laïs*. Je restai béant d'admiration. Et il eut la conscience d'emporter le paquet ! Et nous fûmes quittes ! Et je fis semblant de croire à sa collection. Vous êtes juste de sa force avec votre chanson :

« Voir mon nom en tête d'un de vos beaux livres !... »

Allons ! j'y crois dur comme du fer ! et je n'ai jamais eu

(1) Paul Féval avait huit enfants.

tant de plaisir à faire l'innocent. Ouvrez votre serviette, ô dialogueur des morts (et des vivants) (1), tueur de Favre, napoléonoclaste, acadème (*Pingarum quisquis*), Adolphivore... Puisque vous n'avez pas eu l'idée de l'autographe de 2 kilog., regardez-moi bien ; je souris avec modestie et je vous offre telle première page que vous voudrez, content, sincèrement content et honoré d'y inscrire votre nom... J'ai deux bouquins sous presse et terminés, *le Dernier Chevalier* (nouveau) et *Frère Tranquille* (vétéran). Ceux qui viendront après sont *le Château de velours*, *le Vicomte Paul* et *le Poisson d'or*. En voulez-vous un des trois ? Ou voulez-vous attendre quelque chose de moins insignifiant ? Ce qui arrête mes révisions, c'est que Dentu est toujours maître de mes ouvrages les plus connus. Il faut attendre qu'ils me rentrent par extinction de traités. *Le vicomte Paul* est assez gentil.

La suite de sa lettre est consacrée aux *Dialogues des vivants et des morts ;* trop indulgente pour moi et aussi trop sévère pour d'autres, et en particulier pour Jules Simon, que Féval avait autrefois beaucoup connu, elle ne saurait ici trouver place. Je saute donc deux ou trois pages et j'arrive à la dernière, où il fait à son tour un peu de politique :

... Et puis, j'ai aimé Napoléon III, pauvre doux homme ahuri et trahi (2). J'aime personnellement l'impératrice, créature éloquente, sinon intelligente, et très prise par la

(1) J'avais envoyé à Paul Féval un de mes livres, paru depuis deux ou trois ans déjà, *les Dialogues des vivants et des morts*, où MM. Thiers, Jules Favre, Gambetta, Jules Simon et quelques autres *vivants* de ce temps-là étaient légèrement malmenés.

(2) « Je ne l'ai approché qu'*in extremis*, pour faire le baron Taylor sénateur. » (*Note de Paul Féval*). La nomination du baron Taylor au Sénat est du mois de mai 1869.

pensée de Dieu. Cela ne m'empêche pas de comprendre et d'admirer ce que vous appelez les principes autant qu'une chose humaine peut être principe. Je voudrais que les principes courussent au plus pressé, — qu'on commençât par ne pas se laisser écraser. — Je crois cela quelquefois. D'autres fois, je me demande s'il ne faut pas précisément l'écrasement pour la renaissance. C'est au-dessus de moi. *Je ne sais pas*. — Et quand je cherche des « hommes » parmi ceux qui ont des principes politiques... dame ! Je ne demande pas des géants, mais seulement un ménage Simon à principes.

En somme, je suis un romancier capucin. Personne ne me demande d'être autre chose, et je ne vois pas pourquoi j'ai honte de n'avoir pas la ferme intelligence qui ne me servirait à rien. Je connais M. le comte de Chambord, je l'admire du fond du cœur. Si vous connaissez un « homme » derrière lui, dites-le, que je l'embrasse. Dieu suffit, c'est certain, mais je voudrais voir l'homme de son Geste...

IV

Au mois d'octobre 1877, moins de quatre mois après *la Mort du père*, Paul Féval publiait un autre volume : *Jésuites !* J'avais été de ceux qui lui conseillaient de ne pas renoncer aux romans, à ces contes qu'il contait si bien ; de ceux qui lui disaient : « Descendez dans la lice, puisque vous avez l'ardeur, la force et le courage; mettez votre talent au service de la vérité ; combattez les préjugés, les calomnies, les mensonges ; mais n'oubliez pas que vous êtes avant tout un romancier et un conteur. Restez ce que Dieu vous a fait, restez romancier. C'est encore sur ce ter-

rain que vous êtes appelé à rendre le plus de services, à faire le plus de bien. »

D'autres avis prévalurent, qui valaient sans doute mieux que les miens. Il aimait des Jésuites et leur avait confié l'éducation de ses fils. Le P. Olivaint avait été son ami, et chaque jour il voyait les frères du glorieux martyr bafoués, insultés, misérablement outragés. Le devoir n'était-il pas de les défendre, et quelle meilleure défense pour la Société de Jésus que son histoire même, son histoire complète, sincère, véridique, impartiale ? Paul Féval projeta donc d'exécuter un grand tableau, d'écrire en plusieurs volumes l'*Histoire générale des Jésuites*. Pour s'y préparer, afin d'en fixer d'avance les lignes principales et d'en régler les perpectives, il commença par jeter sur la toile une simple esquisse, où il faisait saillir de leur plan certains faits principaux, ceux-là qui ont servi surtout de thèmes aux calomniateurs et qui sont comme la légende du mensonge. C'est cette esquisse qu'il venait de publier.

Au lendemain des *Parvenus*, de *Bouche de fer*, des *Amours de Paris*, de *Jean Diable* et de cent autres romans (le chiffre *cent* ici n'est point une hyperbole), il s'était jeté tout à coup à l'histoire, comme un homme qui n'a jamais nagé de sa vie se jette un beau jour à la mer ; bien loin de s'y noyer, il avait abordé le rivage en tenant à la main un volume éloquent, empoignant, et, ce qui ne gâtait rien, amusant. Ce volume, d'ailleurs, — et il était impossible qu'il en fût autrement, — renfermait, en maint endroit, des

inexactitudes plus ou moins graves. Je m'empressai d'en signaler quelques-unes à l'auteur, qui me répondit à la date du 30 octobre :

... De deux choses l'une : ou vous êtes un cœur de caillou, ou vous ME CORRIGEREZ MON BOUQUIN en me laissant une petite marge de garder un nombre *très limité* de crimes. Ai-je calomnié ? Je suis prêt à tout réparer, bien sérieusement ! Tout vient de ce que Choiseul m'impatiente encore plus qu'il ne me déplaît. Soyez généreux comme un roi. Corrigez-moi mon livre. Je vous ai déjà avoué que j'étais l'ignorance même. J'ai écrit ça d'un jet, dans un honnête but. Merci à fond de votre lettre si bonne. Je serais si content et si sécure, si vous vouliez bien me corriger ! Toutes vos observations sont excellentes. C'est la vieillesse de l'habitude qui me tire dans le mauvais style.

Je vais courir après Pontmartin. Quelle joie vous apportez dans mon trou en me disant que cet homme, qui est pour moi « l'exquis », s'est occupé une seconde fois de moi (1). Je vis à cent pieds sous terre et ne vois pas un être humain dans une semaine. Je vais aller chercher le journal et tâcher de trouver Pontmartin pour lui dire ce que je ressens.

Le vicomte Paul ou *la Fille du Juif* est précédé d'une lettre préfaciculette à vous adressée. Je devrais en avoir reçu l'épreuve, je vous l'adresserai. — Répondez-moi un mot. — Je réfléchis que c'est un vrai et abominable travail que je vous demande tout uniment. J'en ai grande envie, mais, en somme, je pense corriger avec votre chère lettre qui est déjà un gros cadeau. Un gros.

(1) Pontmartin avait publié, dans la *Gazette de France* du 28 octobre 1877, un premier article sur *Jésuites !* Il en publia un second le 4 novembre (Voy. *Nouveaux Samedis*, t. XVI, p. 194).

Cette lettre ne compte pas, je vous dirai deux mots en vous décochant la préface. Je suis pressé à faire compassion. Votre, votre, votre

Paul Féval

Trois ou quatre ans auparavant, à la fin de 1873, Paul Féval avait eu un léger accès de *fièvre verte*. Ainsi qu'à Balzac et à Dumas père (1), avant lui, l'envie lui était venue d'être de l'Académie. Il s'agissait de remplacer M. Pierre Lebrun, l'auteur d'une tragédie de *Marie Stuart*. Féval commença ses visites et poussa jusqu'à la neuvième : « Je n'allai pas plus loin, me disait-il un jour, en me racontant son voyage autour d'un fauteuil ; je m'étais aperçu à temps que je n'étais pas *académable*. » Dans sa lettre du 14 novembre 1877, il est revenu, avec quelques détails, sur ce petit épisode de sa vie littéraire :

Mon cher ami,

Je suis dans la joie malgré les paltoquetteries si menaçantes de Versailles (2) ! J'ai enfin reçu une lettre de Pontmartin, si belle et si bonne ! C'est pour tout de bon qu'il m'aime. J'ai cru jusqu'à la lettre que c'était un peu par charité ; mais il n'y a pas à s'y méprendre, il m'admet tout à fait, et je ne saurais dire comme j'en suis heureux. Pour le présent, il n'y en a pas deux comme lui au grand conseil des lettres, et, s'il est possible, je le vois plus haut

(1) Voy. dans *Honoré de Balzac*, par Edmond Biré, le chapitre sur *Balzac et l'Académie*. Voy. aussi, dans le *Livre* (n° du 10 juillet 1880), la remarquable et curieuse étude de M. Charles Glinel sur *Alexandre Dumas et l'Académie française*.

(2) Depuis les élections du 14 octobre 1877, qui avaient donné la majorité aux républicains, on travaillait ferme à Versailles au renversement du maréchal de Mac-Mahon.

encore parmi les juges d'honneur. C'est vous qui m'avez donné le grand-bonheur d'être traité presque en égal par ce maître. Il me parle de l'Académie qui est sa maison. Il y a quatre ans, j'eus une rouge envie d'entrer là, et je fis *neuf* visites chez des gens que Sandeau m'avait indiqués. On me reçut bien. Il y en eut six qui me dirent d'abord : « Si Pontmartin ne se présente pas, nous sommes à vous », et c'étaient des gens d'opinions fort diverses. Les trois autres m'avouèrent que l'Académie avait besoin d'Alex. Dumas. Et puis tous les neuf allèrent à Dumas (1). J'y aurais été aussi. — Et puis encore, on me fit dire *d'autre part* que je pouvais avoir une « honorable minorité » contre Dumas. C'était ce côté un peu *glissable* que vous connaissez mieux que moi. Avant que j'eusse répondu, quelqu'un me dit : « X. a décidé que S. est un bon enfant et qu'il faut lui faire cette caresse. » Je cours encore! et jamais plus n'y ai resongé. Je vous ai conté cela pour vous dire que, selon moi, Pontmartin est de l'Académie à sa volonté. Ils ne voyaient d'autre obstacle que son hésitation. Quand il en sera, il m'en mettra.

En attendant de ne pas en être, — non plus, du reste, que Pontmartin, qui, lui, il est vrai, n'a pas même fait les *neuf* visites du romancier, — Paul Féval, travaillait *férocement*. Il écrivait les quatre volumes des : *Etapes*, *Jésuites! les Merveilles du Mont Saint-Michel*, *Corbeille d'histoires*, *Pas de divorce! Réponse à M. Alexandre Dumas fils*, un volume de trois cents pages écrit en trois semaines. Il donnait, chaque mois, souvent chaque quinzaine, un grand article à

(1) Le 30 janvier 1874, Alexandre Dumas fut élu, en remplacement de M. Lebrun, par 22 voix contre 11, réparties entre divers concurrents — dont Paul Féval n'était pas.

la *Revue du Monde catholique.* Presque tous étaient des morceaux éloquents, tour à tour indignés ou enthousiastes, et dont il m'étonnerait beaucoup qu'aucun de ceux qui les ont lus alors eût perdu le souvenir. Je rappellerai ici les titres des principaux : *le Denier du Sacré-Cœur, un Pèlerinage à Tours, Vieux mensonges, le Glaive des désarmés, le Père Olivaint, la Bonne mort d'un homme de lettres, l'Outrage au Sacré-Cœur, les Pères de la Patrie,* etc.

En même temps qu'il s'appliquait avec passion à la composition de tant d'œuvres nouvelles, il revoyait avec soin ses œuvres anciennes. Plus de trente de ses romans furent ainsi corrigés par lui de manière à pouvoir être admis dans toutes les familles chrétiennes. Pour suffire à tant de travaux, Paul Féval s'interdisait tout repos, toute distraction. Un certain *lundi*, — sa lettre n'est pas autrement datée, mais elle doit être de 1878 — il m'écrivait : « Pardonnez-moi, bien cher ami, ces choses sont invraisemblables ; on n'y croit pas, surtout les heureux comme vous qui *vont promener leurs enfants.* Je vous l'ai radoté souvent, et vous ne m'avez pas plus cru que les autres ; je *ne vis pas*, je *suis entraîné.* La mort de mon pauvre beau-père (1) m'a pris huit jours forcés, *juste* ; est-ce trop ? Eh bien, je suis perdu et ne sais où me reprendre. Tout est mortellement en retard. Je ne puis aller qu'à la condition de ne pas m'arrêter une *minute.* » Un jour que j'avais insisté près de lui pour

(1) Le docteur Pénoyée.

qu'il prît au moins une semaine de vacances et la vînt passer avec moi au bord de la mer, il me répondait : « Fichez-moi la paix avec vos grottes de sable fin ; vous parlez, affreux vacançard, à un enragé qui passe sa vie au fond d'un trou, à corriger, corriger, corriger. » Et une autre année : « Mes vacances ? Votre année de rhétorique ? Les gelées blanches fondues ? Amusez-vous bien au bord de la mer que j'ai tant aimée. » Une autre fois, au commencement de décembre 1879, comme je venais de lui annoncer que j'irais passer une ou deux semaines à Paris, avec mon frère, il m'écrivit la lettre suivante :

Arrivez vite, et prenez votre misérable ami comme il est, prisonnier pour trois mois encore, peut-être pour six, derrière sa porte clouée. Ecrivez lisiblement le jour où vous viendrez, 7 *h.* 1/2 *sonnant*, avec votre cher frère. Je vous montrerai ma bonne femme, que personne n'a jamais vue, et qui vous servira la soupe à notre table vide (car tous mes enfants sont dispersés). Cependant, le jeudi, vous trouveriez mon soldat, pieux et doux moutard de 5 pieds 6 pouces, et le dimanche peut-être ma fille aînée. Je vous prodiguerai toute une soirée avec la générosité d'un sauvage. Ne riez pas trop. Mon travail devient absurde et inouï. Et il le faut pour que j'en sorte ! Voyez comme ma bibliothèque catholique se fait. Quand j'aurai douze volumes bien alignés, je soufflerai. En sortant, nous prendrons un autre rendez-vous du même genre, si vous voulez me l'accorder ; mais je ne vous verrai pas à la lueur de Phébus ! Et vous me pardonnerez cette hospitalité judaïque, parce que vous êtes Biré, et que j'irai un jour chez vous, hélas ! quand ? au soleil. J'ai agi en *héros* depuis seize mois, mon ami, je vous l'avoue, en *héros*. Et

Dieu m'a *permis* une orgie de travail, qui a réussi bien au delà de mes espérances. Je vous dirai cela en six mots, de vive voix, et vous serez content...

Et cet écrivain qui s'acharnait ainsi à la besogne, qui se tuait pour refaire la fortune de ses enfants, se livrait à des actes de générosité non moins *inouïs* que ses *orgies* de travail. Une de ses brochures, le *Denier du Sacré-Cœur*, a eu un débit énorme. En trois ans, les droits d'auteur dépassèrent 60,000 francs. Il en fit l'abandon entier, si bien que les soixante et quelques mille francs passèrent de ses mains dans celles des fondateurs de la basilique du Vœu national. De magnifiques tapisseries, qu'il avait achetées 900 francs, et qui faisaient l'ornement de son cabinet de l'avenue des Ternes, furent vendues 10,000 francs. Cette somme s'en alla en charités. « On n'a pas le droit de faire un tel bénéfice, sinon au profit des pauvres », disait-il à quelqu'un qui lui reprochait cette prodigalité.

Poussant le scrupule jusqu'à ses extrêmes limites, il ne voulait pas qu'un seul de ses anciens livres restât dans son texte primitif. Il racheta donc à prix d'argent tout ce qu'il put racheter de sa propriété littéraire. Il se fit ensuite céder par ses éditeurs tous les exemplaires qu'ils détenaient en magasin de ses ouvrages non corrigés. « On vient de m'apporter, m'écrivait-il le 11 octobre 1878, 4,000 volumes de Dentu, que j'ai rachetés pour les brûler. Je ne valais peut-être pas la peine de cet incendie. » Ainsi en fut-il encore de plusieurs autres milliers de volumes, rachetés dans le même but à la maison Hachette et à la

maison Lévy. Ne gardant qu'un exemplaire pour les corrections qu'il apportait à l'intrigue, au récit, au style, afin que le livre pût être lu même par un enfant, il entassa tout le reste dans son *bûcher*. On arracha toutes les couvertures et toutes les tables, qui furent brûlées ; on défit tous les volumes en brouillant les feuilles, et tout cela, transformé en papier de pliage, fut vendu pour faire des cornets à tabac. Paul Féval et sa femme ne voulurent pas que l'argent de cette vente entrât dans le ménage et lui profitât. « C'est de l'argent mal *gagnée*, » disait Féval, en riant de son gros rire moqueur. Cet argent fut employé en aumônes.

Le drame du *Bossu*, dont les représentations ne se comptent plus, est repris, presque chaque année, à Paris et en province, et rapporte autant à son auteur qu'une ferme en Beauce. Paul Féval a fait tout ce qui dépendait de lui pour empêcher que son drame continuât à être joué ; s'il n'y est pas parvenu, c'est parce que son collaborateur (1), usant d'un droit incontestable, n'a pas voulu renoncer à un succès et à des profits légitimes.

Ces choses invraisemblables, — cet écrivain qui rachète ses livres pour les brûler, qui s'oppose à la réimpression de ceux de ses ouvrages qui ont le plus brillamment réussi, et en particulier de celui où il a mis le plus de son talent, *le Drame de la Jeunesse*, — ces choses impossibles, — mais vraies, — se sont passées de nos jours, sous la troisième République,

(1) M. Anicet Bourgeois.

à l'heure même où M. Jules Grévy et M. Victor Hugo donnaient à la jeunesse de si beaux exemples d'économie et de sage administration !

V

Ses affaires cependant allaient bien. Ses anciens livres, corrigés, retrouvaient un nouveau public ; ses nouveaux volumes, *la Mort du père* et *Jésuites !* avaient un succès considérable. Au commencement de 1878, il m'écrivit une lettre, superbement datée, celle-là, non, j'en ai peur, sans une légère pointe d'ironie à l'adresse de ma manie de vouloir toujours des dates exactes et minutieusement précises. Donc, on lisait en tête : « *Paris*, 27 *janvier* 1878, 11 *heures du matin*, *plus* 3 *minutes*, 10 *secondes et un quart*. « Par le fait, me disait-il, mes *affaires* vont très bien, et je vous en parle parce que, vu ma position d'ancien foudroyé, possesseur d'une superbe lignée, le côté affaires prend une importance trop légitime... »

Justement, en ces premiers mois de 1878, à l'insu de Pontmartin (qui se fâcha lorsqu'il en fut informé), je m'étais imaginé de faire campagne pour lui auprès de quelques académiciens. Il s'agissait, je crois, de remplacer Louis de Loménie. Je priai Féval d'agir de son côté, en particulier près de son ami Jules Sandeau. Il me répondit aussitôt, le 12 avril :

... Pour ce qui regarde Pontmartin, bravo ! ça va ! Je suis assurément un triste engin, mais bien tout prêt et

désirant ardemment bien servir. Le bon, le cher Sandeau m'aime assez, et Mme Sandeau m'a donné des preuves de grande affection... Je vous signale néanmoins un obstacle, qui est dans la nature même de Sandeau. Il craint de signer, d'écrire, de testifier par acte. Il ne se met pas en vue. Je doute qu'il *écrive*, tout en étant très certain d'avance qu'il appartient à notre cher Pontmartin. Ce n'est pas un jeune homme! Mme Sandeau, aussi bonne que lui, plus agissante et moins timorée, le poussera, mais ce n'est pas un jeune homme. Encore y a-t-il très longtemps que je ne l'ai vu. Ceci n'est pas dangereux : nous sommes amis comme cela. Il m'a prouvé son affection. La mienne n'a pas besoin d'être prouvée. Je vous écris d'avance parce qu'*on ne le voit pas*. Il faut que ce soit fait avec une grande délicatesse. Il se peut qu'il se passionne. Les choses, cependant, vont vers les partis ennemis, et vous savez à quel point l'Académie suit le vent. Je crois que ma conversion lui est sympathique dans une mesure, et qu'elle lui fait un peu pitié...

Je vais travailler mieux que pour moi, et je vous donnerai nouvelles. Ma conviction est que Pontmartin est en passe d'arriver d'emblée s'il se présente franchement. Une singulière créature, qui ne l'aime pas (Nicolardot) et qui *sait tout*, me disait la semaine dernière, que les articles de Pontmartin forçaient un tirage en plus de deux mille à trois mille. C'est célèbre et bien supérieur au surtirage de Sainte-Beuve, qui était de quatre cents au *Constitutionnel*. Les académiciens qui m'avaient parlé de Pontmartin comme *certain*, s'il *se présentait*, étaient Cuvillier-Fleury, Janin qui l'aimait peu, Nisard, M. de Carné, M. d'Haussonville... et Claude-Bernard. Je n'en ai jamais revu aucun, même ceux qui sont morts. Saint-René Taillandier m'avait dit que tout le côté Falloux était à lui.

Je pars ; vous aurez mes nouvelles ces jours-ci. Au plus tard Jeudi, je suis sûr de voir Mme Sandeau, c'est son jour.

Ah ! je suis bien triste et un peu humilié d'être si peu de chose ! Mais, tel quel, j'appartiens à ce cher talent, à ce délicieux esprit...

Et quelques jours après, le 2 mai :

Hier, j'étais dans mon trou pendant qu'on ouvrait l'Exposition. Je ne me remets pas. Je pensais que vous me méprisiez de mon impuissance après quarante ans de lettres. J'en ai honte et chagrin. Dites-moi ce qui se fait pour ce cher et si vraiment aimé Pontmartin. Se présente-t-il ? J'ignore tout. Ah ! vous ne me connaissiez pas. Je n'ai rien su faire pour moi, c'est assez égal. Mais pour quelqu'un que j'admire et chéris si véritablement ! Enfin, dites-moi un mot. La tristesse me prend depuis quinze jours.

Allez-vous bientôt venir ?

Un mois plus tard, juin 1878 :

... Je suis sorti hier. Je suis allé voir Pontmartin qui tenait une lettre de vous. Nous avons causé longtemps, je ne pouvais pas m'en aller. Il m'a promis son volume nouveau. Je l'ai interrogé peut-être indiscrètement sur l'Académie, et cependant je n'ai pas su ce que je voulais savoir. Il a de grandes pudeurs. Je crois que son tour est venu. Je suis impuissant, il est vrai, et, certes, je ne lui ai pas laissé croire le contraire ; mais qui sait dire ce qu'on peut quand on connaît exactement le cas d'un combattant très cher ? D'après ce que j'ai su, il a deux ou trois ennemis caractérisés, mais il a tant d'amis ! Et puis il est si absolument en équilibre sur la pierre du seuil !

Il se pourrait qu'avec les admirables et innombrables relations mondaines qui l'entourent, un échec (improbable) lui fût plus sensible qu'à un autre. On ne doit pas insister quand on est comme moi *improfitable* et peu renseigné...

J'avais écrit quelques lettres ; Paul Féval avait fait quelques visites. Nous en fûmes, l'un et l'autre, pour nos frais. Pontmartin refusa de se présenter.

Peu de mois après, j'invoquais de nouveau l'aide de Féval, pour essayer de faire, non plus un académicien, mais un bachelier. L'aîné de mes fils venait d'être refusé, en tout bien tout honneur, par la Faculté des lettres de Rennes. Il s'agissait de le recommander, cette fois, à l'un de ses examinateurs, l'excellent M. Robiou (1), auteur de savants Mémoires sur l'ancienne Egypte, compatriote et contemporain de Féval, qui croyait l'avoir connu dans son enfance, sans pourtant en être bien sûr. A tout événement, je demandai au romancier d'écrire à ce brave homme, qui passait, à tort sans doute, pour être très sévère. Paul Féval me répondit, le 16 septembre 1878 : « Je vous envoie une bête de lettre que vous adresserez à ce Robiou, *si vous voulez*, car je ne sais pas où il est, *ni si c'est lui...* Une lettre pareille pourrait-elle être mal prise par un Egyptologue? Je ne le crois pas beaucoup, mais je vous l'envoie. »

Si la lettre avait un défaut, ce n'était pas précisément celui d'être *bête :* le lecteur en va pouvoir juger.

(1) M. Félix *Robiou*, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Rennes, membre correspondant de l'Institut, auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont consacrés à l'ancienne Egypte : *Recherches sur la 14e dynastie de Manéthon; Mémoire sur l'économie politique de l'Egypte des Ladiges*, etc. Né à Rennes le 10 octobre 1818, il avait été pendant quelque temps dans la même pension que Paul Féval.

Paris, 16 septembre 1878.
80, avenue des Ternes.

Robiou, tu as dû m'oublier 550 fois, et puis ce n'était peut-être pas vous que je connaissais, Monsieur et cher compatriote. Alors, en tout cas, je connais tous les Robiou, excepté vous, et c'est Mgr de Coutances (1) qui m'allongeait les oreilles au catéchisme : grand et bien-aimé cœur qu'il était ! A ces causes, soit que ce soit toi ou que vous en soyez un autre, je te somme ou je vous prie d'être paternel et même excellent, à l'examen de novembre, pour le jeune Edmond Biré, de Nantes, qui est fort et le fils d'un de mes amis les plus chers... Excusez-moi de parler avec tant de familiarité conditionnelle à un savant de votre taille, mon très éminent compatriote, mais surtout exaucez-moi, car mon jeune ami candidat est bon, studieux, intelligent et digne.

Une vieille poignée de main au camarade, ou tous mes respects à l'illustre puits de science.

Paul Féval,
de la paroisse Saint-Sauveur,
homme de lettre rennais.

La lettre décidément était trop spirituelle ; je ne l'envoyai pas à son destinataire et la gardai pour moi.

Paul Féval traversait lui-même, à ce moment, une assez redoutable épreuve. Il publiait le troisième *récit* de ses *Etapes d'une conversion*, *la Première communion*. En écrivant ce livre, — un très beau livre, — le romancier semblait avoir pris à tâche d'écarter résolument tout élément de succès. Il s'était même privé du *Tableau* de la première communion ; cette fête si délicieuse et si pure, cette cérémonie incomparable, toute pleine d'harmonie, de fleurs et

(1) Mgr Robiou, oncle du savant professeur de Rennes.

d'allégresse, cette journée bénie entre toutes, il ne l'a pas décrite; il lui consacre sept lignes, pas davantage. Comme s'il voulait se punir d'avoir tant péché autrefois par l'excès du *romanesque*, il se retranchera, cette fois, non seulement le *superflu*, mais le *nécessaire*.

Le héros est un enfant de onze ans, le petit Jean, qui n'est ni bon ni mauvais, ni ange ni démon, et qui n'est pas même le premier au catéchisme, ni le dernier non plus.

Voici maintenant la mère et les sœurs de Jean, les plus braves cœurs du monde, mais qui vivent dans le cercle étroit de la famille et ne voient ni ne cherchent rien au-delà.

Charles, le frère aîné, le substitut de Loudan, est bien romanesque un brin, celui-là, en ce sens qu'il ne ressemble pas à tout le monde; mais c'est un *dévot*, tout le contraire, par conséquent, d'un héros de roman, si bien que l'auteur est le premier à nous dire : « Charles est la pierre d'achoppement de mon récit, je ne me fais pas d'illusion à ce sujet. »

François, le second frère de Jean, est soldat, et il mène sans grand éclat la vie de garnison.

Qui avons-nous encore? Julienne, une vieille servante, qui cesse de tutoyer son jeune maître quand elle n'est pas contente de lui et qui lui dit alors : « Ah! vous voilà, vous? » Marie de Moy, une fillette de dix ans; Mme du Boisbréant, qui va tous les matins à la première messe; sa nièce, Mlle Clémence, qui a beaucoup de piété, une bonne instruction et peu de musique; M. Loirin, « un tout petit homme à che-

veux gris de souris, plus ras qu'une brosse, et mince et furtif », ancien payeur du département de la Mayenne, toujours armé de son parapluie et ayant toujours le petit mot pour rire.

N'oublions pas le curé, M. Ramond; le vicaire, M. Huet; l'abbé Monin, encore un vicaire. N'oublions pas enfin le docteur Ollivier, savant charitable, qui fera sa première communion à côté du petit Jean.

Sono tutti santi, disait un prélat italien de la pieuse et noble famille dont Mme Craven nous a donné les mémoires dans *le Récit d'une Sœur*. Ce sont tous d'honnêtes gens, peut-on dire des personnages de *la Première communion ;* mais où trouver, dans ce milieu honnête et simple, le roman, l'intérêt, l'émotion? Nous n'avons affaire qu'à de braves gens de province, comme nous en avons tous connus, aimables et vertueux, sans doute, mais ayant bien leurs petits défauts et leurs petits ridicules. L'auteur, je le sais, a laissé se glisser dans sa bergerie un jeune loup ou plutôt un jeune renard ; mais Adolphe, — c'est notre jeune renard, — n'a encore que onze ans, et ce n'est pas l'âge des héros de roman. Encore une fois, comment tirer de ces éléments, réfractaires, ce semble, à l'intérêt, un récit qui passionne, un drame qui fasse sourire et pleurer? C'est là, cependant, ce que Paul Féval a su faire, et tel chapitre de *la Première communion*, — *le Vieil habit de papa*, par exemple, — restera parmi ses meilleurs.

Comme il l'avait bien prévu, Charles était « la pierre d'achoppement » de son récit, — Charles, qui

reçoit d'un lâche une grossière injure, et qui refuse de se battre ; Charles, qui aime Clémence et va l'épouser et qui renonce à elle, qui renonce à tout, demandant simplement à Dieu, en échange de son sacrifice, qu'il ait pitié du petit Jean et lui fasse faire une bonne première communion.

Le caractère extra-humain du sacrifice de Charles choqua vivement Pontmartin, et peut-être avait-il raison, du moment qu'il se plaçait, comme c'était son droit, au seul point de vue littéraire. Autant, l'année précédente, il s'était montré enthousiaste de *la Mort du père*, autant, cette fois, il se montra sévère pour le nouveau volume des *Etapes*, le condamnant d'un mot : *livre de sacristie!* Frappé au cœur par cet arrêt de notre ami, le pauvre Féval m'écrivit aussitôt, le 7 novembre 1878 :

Voilà une frayeur qui me prend, c'est que vous n'écriviez peut-être quelque vivacité à Pontmartin. Ce serait un tort chez vous; moi, je suis d'hier, et lui est votre vieil ami. D'ailleurs, je suis si loin de lui en vouloir ! Il a raison à son point de vue. Je suis dans une veine de choses cruelles à supporter, car on m'attaque *en sens contraire* dans des coins et dans des trous...

Souvenez-vous de ce que je vous disais, dans le temps, de la *Première communion*, et souvenez-vous du cri de joie que j'ai poussé quand vous m'avez dit que vous l'aimiez. Je *savais* que ce livre était d'une incomparable hardiesse, sans avoir aucun des avantages littéraires de la hardiesse.

Personne, excepté vous, ne jugera sa difficulté. Je ne crois pas cependant que Pontmartin se soit tout à fait mépris sur la condition de *sainteté exceptionnelle* de Charles, car je l'ai surabondamment criée ; il a trouvé tout bonne-

ment impertinent et malpropre qu'on fût un saint en pleine rue. Cela ne se doit peut-être pas. Nous vivons dans un temps malheureux où, non seulement de féroces bonnes gens chassent les Sœurs de Charité, les Jésuites, les Frères et tout, mais où ceux de la messe de midi regardent la première messe comme une obscénité. Quand venez-vous? Je mentirais si je disais que j'ai été très surpris, mais tapé, ah! dame. — Je vous embrasse.

Le 29 novembre, revenant sur l'article de Pontmartin (qu'il lui arrivait parfois, à ce moment, d'appeler Pontmartigre), Paul Féval m'écrivait encore : « J'étais tellement de votre avis à l'égard de Pontmartin, que je lui avais écrit *le soir même* où je lus son article bizarrement affectueux et sauvage (à preuve, je vous envoie la missive non finie, en vous priant de la garder pour vous). Je l'ai aimé non seulement à travers vous, mais parce qu'il est très Français, très charmant souvent, et qu'il m'avait vraiment comblé. Jamais je n'oublierai sa bonté. Ses articles étaient des cadeaux sans prix. Pourquoi ne lui ai-je pas envoyé la lettre en y ajoutant les quelques mots tendres qui devaient sans doute la terminer? Parce que... »

Voici cette lettre, en marge de laquelle Paul Féval a écrit : *non envoyée* :

O Pontmartin, cœur charmant, délicieux esprit, je n'ai vu qu'un saint (1) en ma vie. Non seulement je n'ai pas

(1) Le frère aîné de Paul Féval, lui-même homme d'infiniment d'esprit et d'une rare imagination, qui aurait pu, comme son cadet, écrire des romans et peut-être devenir célèbre, s'il n'eût préféré vivre comme un saint et mourir inconnu dans sa chère Bretagne. C'est lui que Paul Féval a peint, sous le nom de *Charles*, dans *la Première communion*.

dit qu'il était nécessaire de l'imiter, mais, dans mon récit, la mère, la sœur et le curé lui-même *ne l'approuvent pas*. C'est dit explicitement. Et, en outre, tout le temps, ce malheureux saint, du haut du paradis, me terrifie de telle sorte, je sens si douloureusement qu'il mettra quelqu'un en colère, que je ne l'aborde jamais sans crier à la ronde : « Révérence parler ! »

C'était une héroïque créature, je l'ai mal peinte, voilà tout, puisque je n'ai pas su vous montrer ce cœur dans la tolérance sans bornes de sa simplicité. Je suis d'autant plus coupable que cette lèpre de la sainteté me sautait aux yeux. Charles seul est *amoureux*, car Clémence hésite un instant; Charles seul a un intérêt matériel à ce mariage; Charles ne sacrifie que lui-même (si on s'obstine à penser qu'il se sacrifie). C'est égal, il a tort, puisqu'il aime Dieu au delà de ce qui se conçoit chez la marquise. Il n'a pas ce droit-là. C'est une infirmité et une difformité. Tirez!!! Toutes les passions sont littérairement dans la nature, excepté la passion de Dieu. Mauvais exemple. A la Société des gens de lettres, ils avaient déjà édicté une sentence pareille en décidant que j'avais *mal tourné*. Et Pontmartin, le plus délicat des hommes, s'exaspère, par sympathique désespoir, au sujet de mon état, jusqu'au point de faire semblant de croire que l'âme de Jean, parce qu'elle est celle d'un assommant garnement, ne *valait pas la peine* d'être sauvée au prix d'un sacrifice, si énorme qu'il fût.

Il est à espérer pourtant que cette âme fut sauvée *ainsi*, et il est certain que l'âme de l'auteur même des *Intimes* (1) a juste le même prix au regard de Dieu que l'âme de Pascal. — Je n'en ai pas moins tort. Je suis profondément triste

(1) Dans les trois premiers volumes des *Etapes d'une conversion*, Paul Féval a placé son récit dans la bouche d'un de ses amis, son ami *Jean*, de son vrai nom Raymond Brucker, l'auteur du *Maçon* et des *Intimes*.

d'avoir tort en ceci, surtout vis-à-vis de vous que j'aime tant, car je vous aime deux fois de tout mon cœur, comme un maître exquis et comme un très généreux ami. La vie est longue à n'en pas finir, mais si courte ! Avez-vous connu des gens heureux ? Moi, j'ai connu Charles, et Clémence, et l'abbé Huet, trois égoïstes parfaits qui, je le jure, ne savaient même pas qu'ils étaient fous de charité. Il ne fallait, en effet, peut-être pas montrer ces gens-là, même en demandant grâce...

Je n'envoyai pas la lettre à Pontmartin; mais, de lui-même, et pour ne point affliger un galant homme, il fit le sacrifie de son article et ne l'inséra pas dans ses *Nouveaux Samedis*.

VI

Aucune tristesse ne devait être épargnée au pauvre grand romancier. A l'heure même où paraissait l'article de la *Gazette de France*, il se voyait menacé d'un gros procès. Lui qui avait en horreur les affaires et les questions d'argent, lui dont rien n'égalait la candeur en telles matières, si ce n'est son désintéressement, il allait lui falloir se débattre au milieu des hommes de loi, discutailler, attaquer, se défendre, *comparoir en justice*, et, à cette pensée, il avait des terreurs d'enfant : « Je suis terrifié, m'écrivait-il le 5 novembre 1878. Au début de ma conversion, j'ai accepté avec enthousiasme de faire une *Sainte Radegonde*, et aussitôt ils m'ont entortillé dans des conventions terribles. Il s'agissait d'une édition monumen-

tale. Ça avait flatté mon idiote vanité. J'ai travaillé et j'ai été dégoûté par mille normandismes d'un côté, de l'autre par le sujet, qui est très saint, mais au-dessus de moi, sans doute, car *je ne le vois pas*. J'ai perdu bien des mille francs à ce labeur inutile, et maintenant ils me disent : « Livrez ou payez 60.000 francs. » Je me sens devenir fou. »

Le romancier avait eu autrefois d'énormes succès ; il se permettait d'en avoir encore de plus grands depuis sa conversion. Ces choses-là se paient. De bonnes âmes insinuèrent, dans certaines feuilles, que ce *dévot* ne se faisait pas faute, à l'occasion, de s'approprier bellement l'argent du prochain. Il fallut que Féval écrivît à ces feuilles pour les rappeler à la pudeur. Pendant ce temps, il m'adressait cette lettre si noble et si chrétienne :

Paris, 10 février 1879.

Mon cher ami,

Si vous permettez encore qu'on vous caresse après les giffles qu'on a reçues, le bon Pontmartin doit plaindre son ancien protégé de sacristie, au cas où il l'aura vu écrivant *lui-même* à des journaux : « Monsieur le rédacteur, je ne suis pas un voleur. » Ce pauvre bedeau a été secoué durement. Il ne comptait point répondre, car il avait conscience de mériter cette peine et bien d'autres, mais son avocat fit descente chez lui un soir et lui avoua que la calomnie du *Figaro* émouvait non seulement le palais, mais de bons prêtres, qui demandaient pourquoi M. *P. F.* ne rendait pas, *au moins*, l'argent qu'il avait reçu. Alors, j'ai écrit, songeant à mes enfants et à la certitude que j'ai d'être insulté désormais toujours et partout comme étant de sa-

cristie. Le mot a été écrit une fois par un honnête homme. Il reste. Le *Figaro* s'est moqué même du rachat de mes livres, qui m'ont coûté si cher! Le *Figaro* est aussi méchant (au fond) que Pontmartin est bon (au fond), mais il est lu par 100.000 Pontmartines de tout sexe, qui, désormais, me détestent et me méprisent comme faisant commerce de médailles à la porte des sanctuaires. Je suis un lâche, car j'ai discontinué mon travail consolateur, malade que j'étais de lâcheté. Piètre chrétien, bavardant sur l'amour de Jésus, le sacrifice, etc., mais ne sachant ni aimer ni se sacrifier! Ah! je souffre de cela plus que du reste. J'essaie de n'en vouloir à personne, je crie à Dieu, non pas jour et nuit, car je dors la nuit, mais mille fois par jour, que je n'en veux à personne, mais est-ce vrai? Je ne connais pas d'homme à qui je voulusse faire du mal, c'est tout; l'amertume y est malgré moi. Je voudrais tant les aimer bien tout à fait ceux qui m'ont forcé à écrire : « Je n'ai pas volé d'argent », et surtout ceux qui me font pleurer de mauvaises larmes sans tendresse aux pieds de mon crucifix. Mais je vaincrai, mon ami; j'aime déjà depuis quelques jours l'*Imitation*, que je ne comprenais pas, puisqu'elle me semblait froide. Dieu connaît ma pauvreté d'âme et mon grand désir de l'aimer en ceux qui me frappent. Je vaincrai, je prie tant, sinon toujours bien. Priez pour moi et soyez heureux.

A vous de cœur.

Malgré le trouble jeté dans sa maison par cet ennuyeux procès, au demeurant assez anodin, mais dont son imagination toujours échauffée avait fait aussitôt un *procès monstre*, Paul Féval continuait de travailler. Avant de se mettre au quatrième et dernier volume de ses *Etapes*, il composait un livre d'histoire, qui était en même temps un livre de piété.

Dans une lettre datée : *Rennes, dimanche* (*hier*), — elle doit être de septembre 1878, — il m'avait écrit : « Mon cher ami, les amis, les vrais amis de l'antiquité, « s'entendaient marcher », d'un bout à l'autre du monde connu des anciens. Ainsi en est-il de vous; vous m'avez deviné en Normandie contre tout bon sens, et j'y étais !!! J'étais au Mont-Saint-Michel, où j'ai passé quatre jours en venant embrasser ma vieille sœur... Que c'est beau, le Mont-Saint-Michel! que c'est beau! Je suis capable d'en faire, non pas une maladie tout à fait, mais un livre... »

Ce livre, il ne tarda pas, en effet, à le faire; il lui donna pour titre *les Merveilles du Mont-Saint-Michel.* Cette fois, c'était bien un vrai livre d'histoire, composé, celui-là, avec toute la rigueur de l'érudition contemporaine. L'auteur, — le romancier d'hier, — avait vraiment compulsé tous les textes et, — *mirabile dictu !* — noté avec soin toutes les dates ! Au bas de chaque page, ce sont des renvois, des citations de documents et de manuscrits à ravir un *minutiste,* à faire pâmer d'aise le savant et impeccable compatriote de Féval, Arthur de la Borderie, de l'Ecole des chartes et de l'Académie des inscriptions.

On a dit de M. Guizot : « Ce qu'il sait du matin, il a l'air de le savoir de toute éternité. » Avec Paul Féval historien, ce n'est pas tout à fait la même chose. Ce qu'il a appris le matin, on voit bien qu'il l'ignorait encore la veille. Je ne voudrais donc pas donner *les Merveilles du Mont-Saint-Michel* pour le dernier mot de la science sur ce grand et beau sujet; mais, en

dépit des insuffisances, des lacunes, des erreurs même (il y en a bien quelques-unes), l'ouvrage de Paul Féval est bien près d'être excellent. A défaut de l'historien, le poète a gravi, d'un coup d'aile, les hauteurs sur lesquelles s'élève la glorieuse basilique : les vitraux étincellent, les pierres crient, et, par instants, il semble que l'on voit briller le glaive de l'archange entouré d'éclairs.

Le succès fut très vif. Un rayon de joie éclaira de nouveau la maison de Féval. La gaieté d'autrefois était revenue. Le 10 octobre 1879, à propos d'un article que j'avais publié sur *les Merveilles*, il m'écrivait, à la bonne franquette, tout bonnement comme un homme heureux, et qui s'amuse :

J'ai fait mettre un plumet neuf à mon vieux chapeau. Votre article sur moi me requinque si haut que je ne touche plus terre... Votre article est trop bon et vous aimez trop le vieux singe qui vous en remercie à quatre bras...

C'est pourtant vrai, *Saint Michel* a du succès. L'archange a *défendu* son vieux militon *dans le combat*...

Au milieu de tout cela et d'attaques privées dont la baroquerie vous ébahirait, j'ai un ami comme vous, et j'ai quelques prêtres, quelques religieux surtout, ardents, délicats et d'une piété très tendre qui mettent de temps en temps leurs mains fraîches sur ma calvitie trop chaude...

Je suis seul ici comme un rat pelé; toutes ces dames sont à Notre-Dame de Sion-lèz-Nancy, pour voir les deux petits missionnaires (1), qui deviennent de fiers lapins dans ce grand air des Vosges. Je leur garde votre article, dont elles seront aussi reconnaissantes que moi.

Et je vous embrasse.

(1) Ses deux plus jeunes fils.

Moins d'un mois après, tout était bien changé. Un nouveau coup, que peut-être il eût mal supporté avant sa conversion, l'atteignait au plus sensible du cœur : sa fille aînée entrait en religion. Le 8 novembre, il me faisait part en ces termes de cet évènement :

Ne vous ai-je pas annoncé que ma fille aînée entrait au couvent ? C'est ce mois-ci qu'elle va novice à Royaumont. Nous sommes heureux et navrés. Je la mène le 15 au lieu où elle a été frappée l'an dernier, à pareille époque (sanctuaire de Saint-Martin de Tours), et puis tout sera fini ! Elle me manquera bien, mais Dieu est la bonté même. Outre ce très grand trouble, nous avons d'autres ennuis d'enfants, je ne vaux pas cher en ce moment, et mon pauvre quatrième volume des *Etapes* en souffre. Enfin, il se fera. Ma pauvre fille ne le copiera pas. Elle était devenue mon aide et mon bien-aimé secrétaire...

Puis, après quelques lignes sur Mgr Freppel, dont il prisait très haut le courage et le talent, il terminait ainsi sa lettre :

Mais j'ai beau faire, je ne puis penser qu'à ma fille. La maison va être énorme, car elle la remplissait. *Te Deum laudamus.*

A vous de tout cœur. P. Féval.

Te Deum laudamus. J'ai vraiment du mal à porter cette séparation.

Dix jours plus tard, au retour du pèlerinage au sanctuaire de Saint-Martin :

Paris, 18 novembre 1879.

Cher ami,

J'arrive de Tours, où la manifestation catholique a été splendide. Ma femme, ma fille et moi nous y avons

éprouvé de grandes émotions. Ma fille prie pour vous et pour votre chère enfant... Ah ! cher ami, nous sommes rudement troublés. Cette Joséphine était notre joie. Mais tout est à Dieu et sa divine bonté ne cesse de nous combler.

C'est jeudi qu'elle part, après-demain. Demain, nous allons à l'archevêché pour que le saint cardinal (1) la bénisse. Nous allons être seuls, seuls.

Son cœur est déchiré. Jamais elle ne nous a tant aimés, mais sa vocation est admirable. Que Dieu soit béni dans notre cœur et par toute la terre !

Je ne pleure pas tant que les premiers jours. A vous de tout cœur.

La blessure était cruelle, et pourtant l'heure était proche où, chez ce grand chrétien, la douleur allait faire place à l'allégresse. Des lettres qui suivirent, je détache ces courts extraits : « *4 février 1880.* Ma fille est dans une allégresse qui dure. » — « *7 juin.* En toute ma vie, je n'ai jamais rien vu de plus spirituel et de plus joyeux que ma fille la religieuse. » — « *8 octobre.* Ma fille Joséphine a pris l'habit le jour de la Saint-Michel. C'est Sœur Marie-Gabriel. Son bonheur complet est ma dernière joie. Toute la famille a été la voir hier à cette splendide abbaye de Royaumont, où j'avais fait une retraite de dix jours le mois dernier. Là, on ne sent pas les odeurs de Paris, on n'y entend rien des grincements de Paris, si décidément odieux ! » — « *31 décembre.* Ma fille nous écrit des lettres d'une joie admirable. C'est une

(1) Mgr Guibert.

grande vocation — et un grand talent que je ne soupçonnais pas. »

Au mois de mars 1881 parut le dernier volume des *Etapes, le Coup de grâce.* Dans ce volume, où Paul Féval renonce à s'effacer derrière M. Jean, et porte, cette fois, la parole en son nom, il nous raconte les dernières pages de sa vie, — de cette vie commencée à Saint-Sauveur de Rennes, et qui se termine à Montmartre (1), à l'ombre de l'église du Sacré-Cœur. Le livre est désormais complet. Quatre volumes durant, l'auteur des *Etapes d'une conversion* est resté à la hauteur de son sujet, et il n'en est pas de plus beau : l'histoire d'une âme.

Le premier article qui parut était de Pontmartin. Plus de chicanes, cette fois, ni de réserves, mais un éloge complet, un hommage éclatant rendu à l'œuvre et à l'auteur. Je le signalai aussitôt à Féval qui ne sortait pas de son trou et n'y recevait pas les journaux. Il envoya tout de suite à la *Gazette* et me répondit, le 11 avril :

... J'ai lu l'article. Vous avez raison, il est superbe des pieds à la tête. Je suis intéressé fortement à le trouver tel, mais à part toute égoïste préoccupation, je me disais

(1) Au mois d'octobre 1880, il avait quitté sa maison de l'avenue des Ternes pour aller demeurer rue Marcadet, 129. « Je suis, m'écrivait-il, chassé de ma petite maison par mon propriétaire, qui va la prendre pour lui-même. Nous émigrons à Montmartre, au pied du Sacré-Cœur, paroisse de Clignancourt... Je regrette ma maison, mais je suis content d'être sous le Sacré-Cœur. Mes pièces seront plus étroites et mon jardin plus grand. Je n'aurai plus le bois de Boulogne à ma porte, mais qu'est-ce que tout cela fait ? »

en le relisant : c'est jeune, c'est bon, c'est brillant, chrétien, chaud, alerte, délicat, élevé et bienveillant jusqu'à l'amitié la plus clémente.

C'est le premier grand article qui m'arrive, malgré le nombre étonnant de lettres reçues ; je n'en aurai certes pas de plus précieux.

Malgré le silence qui a accueilli le livre, il va *très bien*, dit Palmé, qui, en effet, a commencé hier une grande publicité. Je ne peux pas prétendre que je ne tienne pas beaucoup à ce pauvre récit, car il contient mon cœur.

Je vous quitte pour écrire à Pontmartin, ce maître si véritablement sûr de sa plume. Je ne saurai pas lui dire combien il m'a rendu heureux, mais je vous le murmure à l'oreille. La vanité d'une vieille bête est immortelle...

Après le *Coup de grâce*, qui était en réalité une page de Mémoires, je l'engageais à revenir, pour un temps, au roman : « Un roman? me répondit-il ; peut-être, mais je ne suis pas en train. » La tristesse lui était revenue. La République l'écœurait ; son triomphe, ses hommes, ses entreprises, ne lui inspiraient que dégoût et mépris ; il se sentait tout abattu, profondément découragé. Il m'écrivait, le 6 août 1881 : « Je vois l'avenir court et terrible. Je crois que vous avez tort de faire une quasi-exception pour M. Gambetta. Il est aussi bête que les autres, et par conséquent aussi méchant. Le châtiment nous entoure et nous noie. Je le vois monter. La prière elle-même sera peut-être impuissante à conjurer ce désastre nécessaire et surtout équitable. » Et, en terminant, il me disait : « Je vous embrasse, cher ami ; pardon de mon peu de gaieté. Je ne vous dis pas que vous êtes

heureux d'être au Pouliguen. Rien ne signifie plus rien. J'ai le sentiment profond que nous entrons en agonie. »

Il voulait faire pourtant un dernier livre, qui aurait eu pour titre : *les Pères de la Patrie*. Libeller l'acte de naissance de notre France, dresser, en quelque sorte, son livret de grande ouvrière, rappeler les grands hommes, glorifier les saints, gardiens de nos destinées, garants de nos espérances, saint Denys et saint Martin, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, Charlemagne et saint Louis, tel était l'objet de ce travail qu'il ne lui a pas été donné d'achever. La plume s'est échappée de ses mains, au moment où il terminait le cinquième chapitre de ce livre, qui devait être, dans sa pensée, le livre de la France qui prie.

En 1882, Paul Féval eut une première attaque d'apoplexie. Peu de temps après, la mort de sa femme acheva la ruine de sa belle santé. Du jour au lendemain, il ne fut plus que l'ombre de lui-même. Atteint d'une maladie qui lui rendait tout travail impossible, il se remit aux mains de la charité chrétienne, chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu. C'est là qu'il est mort, dans les sentiments de la piété la plus vive, le 8 mars 1887. Ainsi s'était vérifié ce que lui-même m'avait écrit, plusieurs années auparavant, le 10 juillet 1880 : « Je me *détache* petit à petit. Les gens qui m'ont frappé ou abandonné m'ont fait grand bien en définitive. *J'arriverai à tomber en chrétien, tout bas, aux pieds de Dieu.* »

A ses obsèques, qui eurent lieu le 10 mars, à l'église

Saint-François-Xavier, l'assistance fut peu nombreuse, cent cinquante personnes en tout. Il en avait été de même aux funérailles de Balzac. L'auteur de *la Comédie humaine* n'en reste pas moins, de l'aveu de tous aujourd'hui, le plus grand romancier du siècle. Paul Féval reprendra, lui aussi, le rang qui lui est dû. Il fut un merveilleux conteur. Il a laissé cent volumes qui, longtemps encore, récréeront les honnêtes gens, et, parmi ces cent volumes, il en est dix, au moins, qui sont des chefs-d'œuvre.

25 Octobre 1899.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis
~~Ecole de Sciences domestiques~~
Congrégation de Notre Dame
Ottawa
Diététique-Sciences domestiques
UNIVERSITE D'OTTAWA

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	L'historien de la Bretagne	1
II.	Jules II et la Renaissance	31
III.	Une conspiration sous Louis XIV	53
IV.	La Beaumelle et Saint-Cyr	75
V.	Voltaire et Frédéric II	93
VI.	Le monastère des Oiseaux	113
VII.	Les deux frères Lamennais	131
VIII.	Walter Scott et le Romantisme	149
IX.	La Comédie en France au XIXe siècle	167
X.	Auguste Brizeux	185
XI.	Auguste Brizeux (*suite et fin*)	205
XII.	Montalembert sous la monarchie de juillet	221
XIII.	La jeunesse de Louis Veuillot	241
XIV.	Henry Newman et le mouvement d'Oxford	261
XV.	Henry Newman et le mouvement d'Oxford (*suite et fin*)	283
XVI.	Une correspondance inédite de Paul Féval	305

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue de la Quarantaine, 18.

6

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAR 18 1997

MAR 19 1997

a39003 000798784b

CE AC 0025
.B5 1900
COO BIRE, EDMOND ETUDES D'HIS
ACC# 1002383

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 02 18 04 5